

1928
ΦΟΚ
LCC

JEAN D. PHOKITIS

DOCTEUR ÈS LETTRES

PROFESSEUR DE FRANÇAIS A L'ÉCOLE NORMALE SECONDAIRE D'ATHÈNES

LECTURES FRANÇAISES

(COURS SUPÉRIEUR)

POUR LA CINQUIÈME ANNÉE DE LANGUE FRANÇAISE

A L'USAGE DES ÉTABLISSEMENTS GRECS
D'INSTRUCTION SECONDAIRE ET SUPÉRIEURE

.....
TROISIÈME ÉDITION
.....

Conforme aux programmes ministériels
approuvée par le Conseil Supérieur

TROISIÈME VOLUME



ATHÈNES

ÉDITEUR JEAN N. SIDÉRIS

46 - RUE DU STADE - 46

1928

*Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'auteur
et du sceau de l'éditeur.*





REPARTIE

CHOIX DE LECTURES FRANÇAISES DU XIX^e SIÈCLE

I. PROSE

1. LE SOUVENIR DES MORTS

Je compte déjà presque autant d'amis sous terre que sur terre, et, à de certains moments de l'année, lorsque c'est fête sur les calendriers et dans les rues, aux foyers des familles et dans les yeux des enfants, il m'arrive de me souvenir de ceux pour qui ce ne sera plus jamais la fête, avec une tendresse singulière, — avec bien du repentir aussi quelquefois. Comment penser aux morts sans le regret de ne pas les avoir assez aimés lorsqu'ils vivaient? Que de visages m'apparaissent dans ces heures-là! Ceux-ci fatigués, vieillis par le temps; d'autres tout jeunes, avec la fraîcheur de la grâce adolescente! Hélas! il n'y a plus ni jeunesse ni vieillesse dans l'ombre éternelle où ils se sont tous également évanouis. Puis, comme le visiteur d'un musée, après avoir erré parmi les tableaux, finit par se fixer sur une toile qu'il contemple seule, je finis moi, par choisir entre ces fantômes une forme et un souvenir auxquels je m'attache. Cette forme se fait presque palpable, ce souvenir se précise jusqu'à remuer mon cœur d'un battement plus rapide. La pourpre du sang colore à nouveau des joues à jamais décomposées. Des prunelles qui ont cessé de voir depuis bien

longtemps s'éclairent et regardent. Des lèvres se déploient et tremblent. Elles vont sourire, elles vont parler... Voici des mains, des épaules, une silhouette, une respiration, une âme. C'est une demihallucination si forte que je redoute des crises de mémoire à cause des rêves inévitables qui hantent le sommeil de la nuit suivante. Mais qui ne les a connus au lendemain d'un enterrement, ces cauchemars obscurs, si étrangement mêlés de délice et de terreur, où l'on voit les morts avec cette double sensation qu'ils sont bien là, réellement devant nos yeux, et qu'ils sont des morts? On cause avec eux, on les presse contre sa poitrine, on erre en leur compagnie dans le décor de l'existence quotidienne; et on se rappelle en même temps le détail de leur convoi funèbre que l'on a suivi, que l'on a conduit quelquefois, sans comprendre comment ils sont ici, quand nous savons qu'ils sont là—b a s.

(*Cruelle Enigme*).

PAUL BOURGET

BOURGET (Paul). critique et romancier français, membre de l'Académie française. On lui doit un certain nombre de romans remarquables pour la profondeur et la sûreté de l'analyse psychologique :

Le Disciple, Mensonges, Cruelle Enigme, Terre promise, l'Etape, le Démon du Midi, etc.

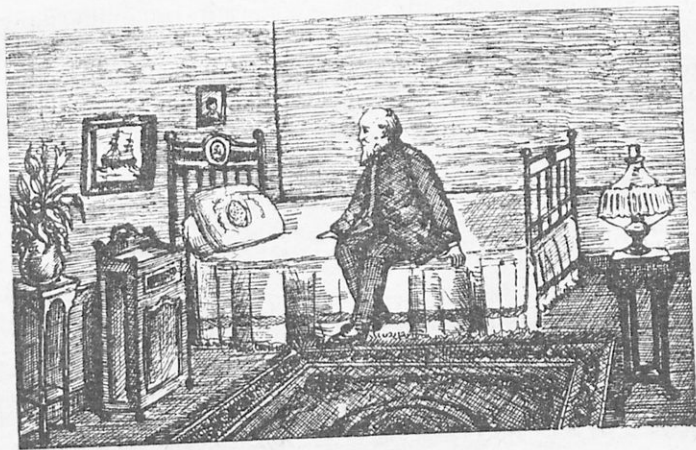
Né à Amiens 1852.

2. MARIN RETRAITE

La nuit était close quand il ouvrit la barrière de son petit jardin et entra dans son logis de retraits où il allait coucher pour la première fois.

A une place d'honneur, au-dessus de la cheminée, il suspendit pour toujours son sifflet d'argent..... C'était étrange cette mélancolie inattendue qui le prenait main-

tenant, comme si cette soirée eût marqué pour lui la fin de toutes choses..... Elle était bien rangée sa chambre, et il avait tenu à ce qu'elle eût un joli aspect. Plusieurs des objets formant ce ménage de vieux forban, ramassés aux quatre coins du monde dans des aventures ou des pillages, avaient des physionomies extraordinaires qui rappelaient des pays lointains. Et, auprès du lit, le portrait de la petite morte, moins effacé dans ce temps là, regardait vaguement en tenant son cierge.



....Plus de travail, ni de dangers, ni de peines.

Il prit à deux mains ce cadre de coquillages, et, son cœur s'amollissant malgré lui, dans cette soirée heureuse, une première larme se mit à descendre jusqu'à sa barbe déjà blanche. Il était d'un vrai sang de marins bretons, et ces hommes d'apparence rude, qui vivent sur la mer, gardent toujours au fond de leur cœur le souvenir unique et ineffaçable de quelque coin de village ou de quelque petite figure douce qu'ils ont aimée.

Le vent d'ouest sifflait sous sa porte ; derrière sa maison

solitaire il s'engouffrait dans la cour humide que surplombaient le granit et les ajoncs; — là-bas, au large, il devait faire gros temps et la nuit allait être dure. Mais il avait fini pour toujours avec ces angoisses-là, fini avec ces nuits noires et sinistres, avec ces grands bruits des eaux furieuses, avec toutes ces épouvantes de la mer, qui font blêmir de froid et de peur; tout pouvait bien siffler à présent et tempêter dehors; jamais, jamais cela ne le regarderait plus. Comme il allait être heureux! Plus de dangers, ni de travail, ni de peines; chaque soir s'endormir tranquille dans un vrai lit pour la nuit entière; cultiver un petit jardin — une chose tout à fait nouvelle qu'il avait toujours désirée, — et puis se soigner lui-même. Avec tant de repos et de précautions qu'il allait prendre, pour sûr, il ne pouvait manquer de retrouver encore de belles années, même de rajeunir..... Et pourtant il pleurait toujours.

(*Propos d'Exil; un Vieux*).

PIERRE LOTI



PIERRE LOTI (1850—1922)

LOTI (Pierre), de son vrai nom JULIEN VIAUD, officier de marine, romancier français, né à Rochefort-sur-mer en 1850, mort à Paris en 1922.

Ayant donné comme cadre à ses romans les divers régions qu'il a visitées, il nous les fait connaître par de captivantes descriptions; il a écrit entre autres œuvres :

Le Mariage de Loti.

Mon frère Yves.

Pêcheur d'Islande.

Madame [Chrysanthème,
etc.

3. LE PETIT CHOSE

Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses; il n'y a que les enfants de la rue, les gones, comme on dit. Moi, j'en avais une, une petite blouse à carreaux, j'avais l'air d'un goner... Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent. On disait : «Tiens! il a une blouse!»

Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisiss, fanés, sentant le rance. Les couvertures étaient toujours en lambeaux, quelquefois il manquait des pages..... Mais j'avais compris que lorsqu'on est boursier, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle : «le petit Chose», il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et ma foi! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage.

Brave petit Chose! Je le vois en hiver, dans sa chambre sans feu, à sa table de travail, les jambes enveloppées dans une couverture.

Au dehors le givre fouettait les vitres. Dans le magasin on entendait la voix de M. Eyssette qui dictait :

« J'ai reçu votre honorée du 8 courant... »

Et la voix de Jacques qui reprenait :

« J'ai reçu votre honorée du 8 courant... »

De temps en temps la porte de la chambre s'ouvrait doucement; c'était M^{me} Eyssette qui entrait. Elle s'approchait du petit Chose sur la pointe du pied. Chut...

— Tu travailles, lui disait-elle tout bas?

— Oui, mère.

—Tu n'as pas froid?

—Oh! Non.»

Le petit Chose mentait; il avait bien froid au contraire. Alors M^{me} Eyssette s'asseyait auprès de lui avec son tricot et restait là de longues heures, comptant ses mailles à voix basse, avec un gros soupir de temps en temps.

(*Le Petit Chose*).

ALPHONSE DAUDET



ALPHONSE DAUDET

DAUDET (Alphonse), romancier et auteur dramatique français, né à Nîmes. Ses œuvres :

Les Lettres de mon moulin, *le Nabab*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *le Petit Chose*, *Sapho*, *Soutien de famille*, *Tartarin*, *Jack*, *Numa Roumestan*, etc. valent par l'acuité de l'observation et la vivacité expressive du style. (1840—1897).

4. LES SEMAILLES DANS LA BEAUCE

Jean, ce matin-là, un semoir de toile bleue noué sur le ventre, en tenait la poche ouverte de la main gauche et, de la droite, tous les trois pas, il y prenait une poignée de blé, que, d'un geste, à la volée, il jetait.

Ses gros souliers trouaient et emportaient la terre grasse, dans le balancement cadencé de son corps; tandis que, à chaque jet, au milieu de la semence blonde toujours volante, on voyait luire les deux galons rouges d'une veste d'ordonnance, qu'il achevait d'user. Seul, en avant, il marchait, l'air grandi; et, derrière, pour enfouir le grain, une herse roulait lentement, attelée de deux chevaux, qu'un

charretier poussait à longs coups de fouet réguliers, claquant au-dessus de leurs oreilles....

Et toujours, et du même pas, avec le même geste, il allait au nord, il revenait au midi, enveloppé dans la poussière vivante du grain ; pendant que, derrière, la herse, sous les claquements du fouet, enterrait les germes, du même train doux et réfléchi.



Seul, en avant, il marchait, l'air grandi.

De longues pluies venaient de retarder les semailles d'automne ; on avait encore fumé en août et les labours étaient prêts depuis longtemps, profonds, nettoyés des herbes salissantes, bons à redonner du blé... Le temps s'était mis brusquement au froid ; aussi, la crainte des gelées prochaines faisait-elle se hâter les cultivateurs.

De toutes parts on semait ; il y avait un autre semeur à gauche, à trois cents mètres, un autre plus loin vers la

droite, et d'autres encore s' enfonçaient en face dans la perspective fuyante des terrains plats.

C'étaient de petites silhouettes noires, de simples traits de plus en plus minces qui se perdaient à des lieues. Mais



EMILE ZOLA

tous avaient le geste, l'envolée de la semence que l'on devinait comme une onde de vie autour d'eux. La plaine en prenait un frisson jusque dans les lointains noyés où les semeurs épars ne se voiaient plus.

(La Terre).

EMILE ZOLA

ZOLA (Emile), romancier français, né à Paris, chef de l'école

naturaliste. Auteur de la série des *Rougon-Macquart*, des *Contes à Ninon*, de *Thérèse Raquin*, etc.

Conceptions scientifiques souvent discutables, mais composition toujours puissante, style imagé, souvent lyrique, talent exceptionnel, dans la peinture chaude et vivante des ensembles (1840—1902).

5. LES ADIEUX DU PÈRE

En 1870, la guerre franco-allemande déclarée, le général Margueritte, père de l'auteur, part de l'Algérie pour aller défendre la frontière des Vosges où l'attend une mort glorieuse. Paul, alors enfant, raconte ses impressions du départ de son père qu'il ne devait plus revoir.

Mon père est près de moi, grand, très grand, dans ce vêtement de laine blanche qu'il affectionne. Sa main se pose sur mon épaule et son regard profond me fascine, ce regard qui a une expression nouvelle, inexprimable :

— Ecoute-moi bien, mon petit Paul, tu es tout jeune, mais tu es un bon enfant, tu as bon cœur, tu retiendras mes paroles. Je vais partir pour la guerre, on ne sait pas...—

Mes yeux se remplirent de larmes et toute ma tendresse contrainte, timide, refoulée, déborda :

— Oh ! père !

— Non écoute, tu es plus âgé que ton frère, rappelle-toi que tu lui dois le bon exemple, toujours, et ta mère, ne lui fais jamais de chagrin, tu comprends ? Pendant que je ne suis pas là et si... eh bien, tu es le chef de famille et il faut que tu sois un homme, comprends-tu, mon petit Paul, il faut que tu te dépêches de devenir un homme.

— Mais tu reviendras ! —

Ce cri l'émut, il parut troublé :

— Oui, mais on ne sait pas...

Et se raidissant, la voix ferme !

— C'est promis n'est-ce pas ? tu feras ton devoir.

Il m'embrassa et ce fut tout, jusqu'au départ.

Ma mère et mon grand-père l'accompagnaient jusqu'au bateau. Mon frère et moi restions.

La calèche vint se ranger devant le perron. Il soupira : « Eh bien, allons !... » Il m'embrassa virilement, mais quand il prit des bras de la bonne allemande mon frère, il eut, en



Mon grand père... bourru, et ma mère en larmes.

tenant ce dernier-né, ce petit être plein de vie, si ignorant, si candide, une émotion, un rien, que tous nous comprîmes. Après l'avoir rendu à Lina, il le reprit et l'embrassa ardemment. Puis il monta dans la voiture, la portière claqua... un dernier regard, un geste d'adieu et je ne vis plus que la capote noire, les roues qui fuyaient. Puis, la grille au bout de l'avenue se referma. Nous étions seuls....

..Au soir, la grille se rouvrit, la voiture revint, mais

mon père n'en descendit pas comme d'habitude : je ne vis que mon grand-père, que le chagrin rendait bourru, et ma mère en larmes.

(*Les pas sur le sable*).

PAUL MARGUERITTE

MARGUERITTE (Paul), écrivain français contemporain, né en Algérie. Il a écrit des œuvres délicates, émouvantes et vraies, telles que : *Ame d'enfant*, *Ma Grande*, *Les pas sur le sable* (1860—1918).

6. LES OIES DU BON DIEU

Le seigneur de mon village avait un fils. L'enfant était si méchant, si paresseux, si volontaire, qu'on n'en pouvait jouir. Aussi l'avait-on confié au pasteur pour essayer de l'adoucir et de le corriger.

« Je ne sais rien faire, disait l'enfant ; je suis né gentilhomme ; un gentilhomme ne fait rien. Voyez mon père ! » Le pasteur lui expliquait que son père avait été colonel de uhlands ; qu'avant d'être colonel, il faut être capitaine, lieutenant ; et que, pour devenir lieutenant, il faut savoir lire dans un livre, écrire son nom, faire des armes et une foule d'autres belles choses. « Eh bien ! dit l'enfant, je veux être empereur ; l'empereur ne fait rien. » Et le pasteur de lui dire que l'empereur est plus occupé qu'un paysan. « Soit ! dit l'enfant ; je veux être le bon Dieu ; le bon Dieu ne fait rien. »

Le pasteur leva les mains au ciel. « Songe donc, mon enfant, disait-il, que Dieu gouverne le monde tout entier. Sa vue embrasse tout à la fois l'univers et la moindre pensée qui naît dans le cœur de l'homme ; il entend l'harmonie des cieux et le brin d'herbe qui pousse. Dieu ne se repose jamais, car il aime toujours. »

Mais l'enfant était entêté ; décidément il voulait être le

bon Dieu, si bien que le soir il refusa de se coucher, à moins qu'on ne fît de lui le maître du monde. Menaces et prières, tout fut inutile, jusqu'à ce que, de guerre lasse, la femme du pasteur, menant dans un coin le méchant garçon, lui eût promis que le lendemain matin il serait le bon Dieu. Sur cette assurance il se laissa mettre au lit.

La nuit qui porte conseil ne changea pas les idées du petit gentilhomme; sa première question, en se levant, fut de demander s'il était le bon Dieu. «Oui, dit la femme du



C'est le bon Dieu qui les garde.

pasteur; mais c' est aujourd'hui dimanche, voici l'heure de l'office, le bon Dieu n'y peut pas manquer».

On se mit en route pour le temple. Chemin faisant, on traversa une prairie qui appartenait au seigneur; c'était là que la fille de basse-cour gardait les oies du château. Quand cette fille vit les gens du village qui se dirigeaient à l'office, elle courut les rejoindre: «Barbara, c'écria l'enfant,

est-ce que tu vas laisser les oies toutes seules? — Est-ce qu'on garde les oies le dimanche? répondit Barbara. C'est aujourd'hui fête.— Qui donc en aura soin? — Le dimanche, c'est le bon Dieu qui les garde, mon doux seigneur; ce sont les oies du bon Dieu», et elle partit.

«Mon enfant, dit la femme du pasteur, tu as entendu les paroles de Barbara. Je t'aurais volontiers conduit à l'église pour y entendre le chant des orgues; mais il pourrait arriver malheur aux oies, et, puisque tu es le bon Dieu, c'est à toi de les garder».

Que pouvait répondre mon petit gentilhomme? Il fit la grimace et courut après les oies tout le jour; mais le soir il jura qu'on ne le reprendrait plus à faire le bon Dieu.

LABOULAYE

LABOULAYE (Edouard-René de), publiciste et juriconsulte français, né à Paris (1811—1884).

7. RÉVERIE AU CIMETIÈRE

Je vais quelquefois au cimetière, c'est un lieu qui m'émeut plus qu'il ne m'attriste. A mesure que j'avance en âge, il me semble que les liens qui m'attachent aux vivants vont se dénouant, et que d'autres se forment en secret qui m'entraînent vers les morts, cette future société chez qui je vais bientôt descendre.

Dans nos villes, il y a une heure, le dimanche, où les rues sont tranquilles, les habitations désertes: un silence saint semble planer sur la cité...

Souvent, à cette heure, je ne sais quelle tristesse, me chassant hors de chez moi, me porte vers les champs. Je quitte l'ombre des rues, j'arrive sous la voûte du ciel; mais la foule me déplaît; les habits de fête me choquent; le

bruit, la poussière m'attristent ; je tourne vers les lieux délaissés, vers les avenues solitaires ; bientôt mes pas suivent celle où ne passent guère que les morts à leur dernière promenade ; j'arrive au seuil, je le franchis et j'erre parmi les tombes.

Ici ce n'est plus la tristesse, c'est la mélancolie qui pénètre mon cœur, quelquefois un peu amère, plus souvent douce et attendrissante. Je foule aux pieds ces herbes, je passe sous l'ombrage de ces saules ; je regarde l'éclat éblouissant des murs blanchis qui ceignent cette solitude, et, sans plus de distraction que celle-là, je trouve que les heures coulent rapides et remplies. C'est que, pendant que mes sens sont ainsi occupés, mille rêveries captivent mon cœur ; mille figures s'y peignent ; mille sentiments y vivent ; il est devenu le domaine d'une poésie vague, mais profonde, sinistre, mais émouvante. Il me semble comme si je planais au-dessus de la vie, au-dessus des âges, des destinées, comme si, du ciel, je voyais ces générations diverses que recouvre cette terre que je foule ; puis je reviens à moi-même, bientôt foulé par d'autres. Ma jeunesse est finie ; le plaisir est usé pour moi ; je ne connaîtrai plus les passions brûlantes ni le rire folâtre ; mais mon âme a encore de la curiosité pour ce grand mystère de la mort ; il l'attire par un charme invincible et ce triste plaisir survit à tous les autres.

Tout d'ailleurs n'est pas sombre dans les souvenirs qu'évoque pour moi cette plaine funèbre. Elle recèle des êtres sous l'aile desquels s'abrita ma joyeuse enfance, et que j'ai trop tôt perdus pour que leur mort m'ait fait des blessures bien cruelles. C'est plus tard qu'on apprend à souffrir ; et encore combien dont la vie n'est qu'une longue enfance ; êtres légers que rien ne déchire parce qu'à rien ils ne sont attachés ; êtres heureux, mais d'un bonheur qui ne fait pas envie !

RODOLPHE TCEPFER

TŒPFFER (Rodolphe). Il naquit à Genève le 31 janvier 1790, mourut le 8 juillet 1845. Sa famille était originaire de la Suisse allemande. Son père, peintre distingué, lui enseigna les secrets de la peinture. Une ophtalmie l'ayant empêché de voyager en Italie, il renonça à ses rêves d'artiste et partit pour Paris, où il consacra sa vie à l'instruction des enfants ayant fondé une institution de jeunes gens qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Il écrivit quelques petites comédies pour divertir les enfants.

Plus tard il publia la *Bibliothèque de mon oncle, le Presbytère, Rosa et Gertrude, les Nouvelles Genevoises*, son chef-d'œuvre. Il organisa des excursions scolaires pendant les vacances et parcourut *l'Oberland, la Savoie, le Piémont, le Dauphiné*, et visita Venise, Milan, Côme.

8. TROIS AMIS DE L'HOMME

Le pigeon, l'hirondelle et le moineau sont les hôtes volontaires de la maison de l'homme. On croirait que la nature les a produits tout exprès pour entretenir dans sa pensée le souvenir de son premier état et pour ne pas lui laisser perdre de vue ses anciens rapports avec le reste du monde créé. Ils ne sont pas ses vassaux par droit de conquête ; seulement ils aiment à vivre dans les bâtiments qu'il a édifiés, et y accourent à l'envi comme s'ils étaient faits pour eux. Ils l'enchantent des grâces variées de leur vol, de leur chant et de leurs couleurs, car le pigeon plane avec élégance et avec noblesse ; il roucoule tendrement ; il déploie au soleil les richesses de sa robe nuée de mille reflets ; il reproduit tous les jours sous nos yeux ces miracles d'amour et d'inconsolable constance dont les poètes sont obligés de lui emprunter le modèle. L'hirondelle, au vêtement plus sévère, comme il convient à une exilée, file, s'égare et disparaît dans l'air. Elle va au loin pour nous préparer à la perdre ; elle vient de loin pour nous consoler par l'idée de la revoir. Elle ne sait que susurrer et se

plaindre, et son murmure inquiet ressemble à des pleurs, parce qu'elle a les soins d'une famille. Tu sais de quels enseignements elle est chargée pour nous : elle annonce la pluie, elle annonce le beau temps, elle annonce le deuil de l'année, elle annonce le retour de la bonne saison ; elle porte sur ses ailes noires le calendrier du laboureur. C'est elle qui apprend à nos pères l'art de l'architecture rustique ; c'est elle qui apprend à nos filles les sollicitudes et les joies de la maternité. Le moineau, habillé comme un simple paysan pauvre, mais robuste, de bonne humeur, et tout dispos pour une fête, le moineau vif, indiscret, curieux, pétulant et bouffon, vole, sautille, bondit au milieu de nos troupeaux



CHARLES NODIER

et de nos enfants. Il babille, il jargonne, il siffle, il porte partout la gaité. Libre habitant du toit domestique, où il paie sa bienvenue en plaisir, on lui doit tout ce qu'il dérobe, on lui donne tout ce qu'il demande, et il le sait si bien qu'il ne manque jamais, quand la neige couvre la terre où dorment les semences que nous lui avons confiées, de venir frapper du bec, avec un air résolu, à la vitre de la salle à manger, pour réclamer les miettes du festin.

En vérité, n'imagines-tu pas que le premier homme qui fit servir sur sa table le pigeon de ses tourelles, l'hirondelle de ses corniches et le moineau de ses murailles, viola outrageusement les lois de l'hospitalité ?

CHARLES NODIER (1780—1844)

NODIER (Charles). Né à Besançon en 1780, reçu à l'Académie française en 1844, Erudit, poète, publiciste, entomologiste, grammairien, bibliophile et romancier, Charles Nodier a été un conteur humoriste charmant. Parmi ses romans ou contes les plus célèbres, citons :

Le Peintre de Salzbourg, la Fée aux Miettes, Jean Sbo-gar, Trilby.

C'est autour de Charles Nodier, dans la salle de la bibliothèque de l'Arsenal dont il était le conservateur, que se forma en 1823 le fameux *Cénacle*, origine de l'école romantique.

9. COMMENT ARAGO FUT PRÉSENTÉ A NAPOLEÓN

Les membres de l'Institut devaient toujours être présentés à l'Empereur après qu'il avait confirmé leur nomination. Le jour désigné, réunis aux présidents, aux secrétaires des quatre classes, et aux académiciens qui avaient des publications particulières à offrir au chef de l'Etat, ils se rendaient dans un salon des Tuileries. Lorsque l'Empereur revenait de la messe, il passait une sorte de revue de ces savants, de ces artistes, de ces littérateurs en habit vert.

Je dois le déclarer, le spectacle dont je fus témoin le jour de ma présentation ne m'édifia pas. J'éprouvai même un déplaisir réel à voir l'empressement que mettaient les membres de l'Institut à se faire remarquer.

«Vous êtes bien jeune» me dit Napoléon en s'approchant de moi ; et, sans attendre une réplique flatteuse qu'il n'eût pas été difficile de trouver, il ajouta : «Comment vous appelez-vous ?» Et mon voisin de droite, ne me laissant pas le temps de répondre à la question assurément très simple qui m'était adressée en ce moment, s'empressa de dire : Il s'appelle Arago».

— Quelle est la science que vous cultivez ?

Mon voisin de gauche répliqua aussitôt :

— Il cultive l'astronomie.

Mon voisin de droite, jaloux de ce que mon voisin de gauche avait empiété sur ses droits à la seconde question, se hâta de prendre la parole et dit :

— Il vient de mesurer la méridienne d'Espagne.

L'Empereur, s'imaginant sans doute qu'il avait devant lui un fou ou un imbécile, passa devant un autre membre de l'Institut.

FRANÇOIS ARAGO



FRANÇOIS ARAGO (1786—1853)

ARAGO (Domenique François), l'un de plus grands savants du XIX^e siècle, né à Estagel (Pyrénées Orientales). A dix sept ans, il entra à l'Ecole polytechnique après un brillant examen. A vingt-trois, il devenait membre du conseil supérieur de cette Ecole après avoir été admis à l'Académie des Sciences. Nommé directeur de l'Observatoire, il fit des cours d'astronomie restés célèbres. La Physique et l'Astronomie lui doivent de découvertes précieuses.

10. UNE PRÉSENTATION A LA COUR

Le jour fatal arriva ; il fallut partir pour Versailles plus mort que vif. Mon frère m'y conduisit la veille de ma présentation et me mena chez la maréchal de Duras, galant homme dont l'esprit était si commun qu'il réfléchissait quelque chose de bourgeois sur ses belles manières ; ce bon maréchal me fit pourtant une peur horrible.

Le lendemain matin je me rendis seul au château. On n'a rien vu quand on n'a pas vu la pompe de Versailles, même après le licenciement de l'ancienne maison du roi : Louis XIV était toujours là.

La chose alla bien tant que je n'eus qu'à traverser les salles des gardes : l'appareil militaire m'a toujours plu et ne m'a jamais imposé.



LOUIS XIV

Mais quand j'entrai dans l'Œil-de-Bœuf et que je me trouvai au milieu des courtisans, alors commença ma détresse. On me regardait, j'entendais demander qui j'étais. Il faut se souvenir de l'ancien prestige de la royauté pour se pénétrer de l'importance dont était alors une présentation. Une destinée mystérieuse s'attachait au débutant. On lui épargnait l'air protecteur, méprisant, qui composait, avec

l'extrême politesse, les manières inimitables du grand seigneur. Qui sait si le débutant ne deviendra pas le favori du maître?

Lorsqu'on annonça le lever du roi, les personnes non présentées se retirèrent; je sentis un mouvement de vanité: je n'étais pas fier de rester, j'aurais été humilié de sortir. La chambre à coucher du roi s'ouvrit: je vis le roi, suivant l'usage, achever sa toilette, c'est-à-dire prendre son chapeau de la main du premier gentilhomme de service. Le roi s'avança, allant à la messe; je m'inclinai, le maréchal de Duras me nomma: «Siré, le chevalier de Chateaubriand». Le roi me regarda, me rendit mon salut, hésita, eut l'air de vouloir s'arrêter pour m'adresser la parole.

J'aurais répondu d'une contenance assurée: ma timidité s'était évanouie. Parler au général de l'armée, au chef de l'Etat, me paraissait tout simple, sans que je me rendisse compte de ce que j'éprouvais. Le roi, plus embarrassé que moi, ne trouvant rien à me dire, passa outre.

Nous courûmes à la galerie pour nous trouver sur le passage de la reine, lorsqu'elle reviendrait de la chapelle. Elle se montra bientôt entourée d'un radieux et nombreux

cortège; elle nous fit une noble révérence, elle semblait enchantée de la vie.

Vainement mon frère me supplia de rester à Versailles, afin d'assister le soir au jeu de la reine: «Tu seras, me dit-il, nommé à la reine et le roi te parlera. Il ne pouvait pas me donner de meilleurs raisons de m'enfuir.



CHATEAUBRIAND (1768—1848)

CHATEAUBRIAND (vicomte François René de), illustre écrivain français, né à Saint-Malo. Il voyagea en Amérique, rentra en France au moment de la Révolution, et émigra en 1792. Sous la Restauration il fut ministre des Affaires étrangères. On lui doit: *Le génie du christianisme*, *Atala*, *René*, *les Martyrs*, *le Dernier des Abencérages*, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *les Mémoires d'Outre-tombe*, etc.

Ses qualités les plus saillantes sont l'éclat du style, la richesse de l'imagination, la sensibilité, la passion, l'éloquence, la puissance descriptive et le coloris. Son œuvre a exercé une influence considérable sur le développement de la littérature romantique.

11. L'HOMME, LA VIGNE ET LE MARAIS

Il faisait une chaleur pesante : un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne chargée de grappes, et cet homme avait soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne.

Mais entre elle et lui s'étendait un marais fangeux qu'il fallait traverser pour atteindre le coteau, et il ne pouvait s'y résoudre.

Cependant la soif le pressant, il se dit : « Peut-être que le marais n'est pas profond ; qui empêche que je n'essaye, comme tant d'autres ? Je ne salirai que ma chaussure, et le mal, après tout, ne sera pas grand ».

Là-dessus il entre dans le marais ; son pied enfonce dans la bourbe infecte, bientôt il en a jusqu'au genou.

Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne serait pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là, devant lui, et il sent la soif qui augmente.



LAMENNAIS

«Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-il, reviendrais-je sur mes pas? Pourquoi perdrais-je ma peine? Un peu plus de fange ou un peu moins, cela ne vaut guère désormais que j'y regarde. J'en serai quitte d'ailleurs pour me laver au premier ruisseau».

Cette pensée le décide; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue: il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou, puis jusqu'aux lèvres; elle passe enfin pardessus la tête. Etouffant et pantelant, un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau.

Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il se dépouille de ses vêtements, et cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer. Mais il a beau faire, l'odeur reste: la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os; elle s'en exhale incessamment et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il ou s'éloigne; les hommes le fuient. Il s'est fait reptile; qu'il aille vivre parmi les reptiles.

(*Le livre du peuple*)

LAMENNAIS

LAMENNAIS (Hugues Félicité-Robert de), né à Saint-Malo en 1782, mort en 1854, est un des meilleurs écrivains du XIX^e siècle; c'est à la fois «un peintre, un poète et un prophète». Sa vie fut une action perpétuelle, un «apostolat armé d'invectives et d'anathèmes».

Ses principaux ouvrages, dont le style rappelle souvent celui de J.-J. Rousseau, sont: *l'Indifférence en matière de religion*, *le Livre du peuple*, *les Paroles d'un croyant*, *l'Esquisse d'une philosophie*. Condamné, en 1832, par le pape pour ses idées libérales, Lamennais lança dans le monde son admirable livre: *les Paroles d'un croyant*.

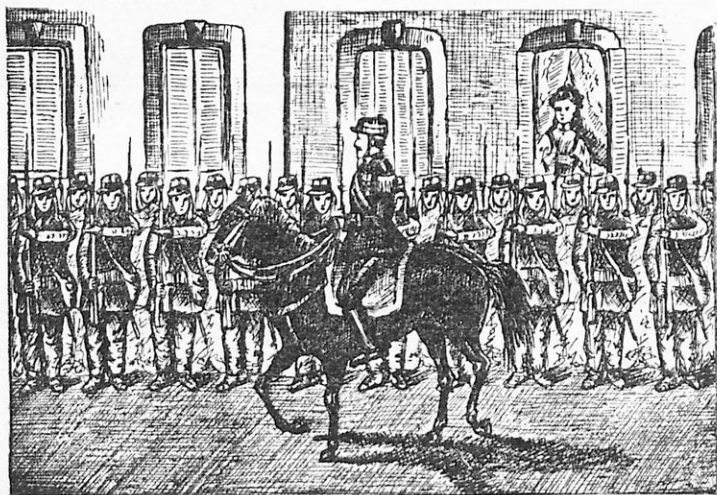
12. LE NEVEU DE LA FRUITIÈRE

Le petit Lazare, le héros de cette histoire, vit confiné dans la boutique pleine de fumée de son père le rôtisseur. Sa mère étant morte, l'enfant manque de soins ; Marthe, une tante fruitière à Montreuil, réussit à enlever l'orphelin à son père afin de l'élever et de le dorloter chez elle.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fût jamais avisé : car, totalement dépourvu d'instruction, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et on l'eût bien étonné, je vous jure, en lui apprenant qu'une des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses oies pouvait, tombée entre des mains habiles, bouleverser le monde. Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première et de lui dire : « Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui ; maintenant, va jouer, sois bien sage, et amuse-toi bien ». Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois, l'innocente monture prenait le mors aux dents. « Mon Dieu ! mon Dieu, il va tomber, » s'écriait alors la bonne Marthe qui suivait l'écuyer des yeux ; mais elle le voyait bientôt dompter, éperonner, diriger son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et, rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge ; si bien qu'à dix ans, il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil qui se disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merle. Inutile de dire qu'il justifia cette distin-

ction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires. Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et tous les soirs le baiser filial accoutumé n'en claquait pas moins franc sur les deux joues de la fruitière.



Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber.

Mais, hélas ! la guerre a des chances terribles et, un beau jour, le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes.

Voici le fait : comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua, et se déchira par derrière, où vous savez, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée le veille. A cette vue,

les héros de Montreuil pouffèrent de rire, aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère, grands rieurs, comme chacun sait. L'armée se mutina; le général eut beau crier comme Henri IV dont il avait lu l'histoire: «Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc!» on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandant et rentra dans ses foyers triste et penaud comme les Anglais abordant Douvres après la bataille de Fontenoy... Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais tort d'omettre, car elle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de lâtre, et se réchauffer le cœur d'un verre de ratafia, n'avait pas manqué d'y raconter longuement comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles et gronder les canons; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier:

«Tirez les premiers, messieurs les Anglais! — Maréchal notre cavalerie est repoussée! — La colonne ennemie est inébranlable! — En avant la maison du roi! Bravo! le carré anglais est enfoncé! A nous la victoire! vive le roi.» Le pauvre Lazare se croyait pour le moins alors écuyer du roi Louis XV ou colonel. Une pareille ambition vous fait rire sans doute! C'eût été miracle, n'est-ce pas, que le neveu de la frutière pût s'élever si haut? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789 époque féconde en miracles, et écoutez:

Lazare, engagé d'abord dans les gardes françaises, malgré les larmes de sa tante, qu'il tâchait en partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin, de grade en grade, il devint..... — Colonel? — il n'y avait plus de colonels. — Écuyez du roi! — Il n'y avait plus de roi. — Vous ne devinez pas? Eh bien! Lazare, le neveu de la frutière, devint général, non plus général pour rire, et en casque de papier, mais général pour de bon, avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or, général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela, et si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche, Hoche était le nom de famille de Lazare. Hâtons-nous de dire à sa louange que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil.

Aussi lorsqu'un jour de revue il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore, à une fenêtre près de là, une bonne vieille femme qui couvrait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte, et répétait comme vingt ans auparavant: «Mon Dieu, mon Dieu! il va tomber!»

HÉGÉSIPPE MOREAU

(*Le myosotis*)

MORFAU (Hégésippe), poète élégiaque français; né à Paris, mort à l'hôpital de la charité (1810-1838) est l'auteur du *Myosotis*.

~~~~~

### 13. SUR UN PAQUEBOT

*La scène se passait en 1847 sur un navire à voiles. Elle se reproduit souvent aujourd'hui sur les paquebots à vapeur. Quel voyageur n'a pas rencontré, aux environs de la Palestine, des familles orientales, des papes en pèle-*

*rinage, un Marseillais bavard, le tout pêle-mêle à l'avant du vaisseau ?*

L'avant du paquebot était infiniment plus amusant que l'arrière. Les haillons les plus pittoresques, les types de race les plus variés, se pressaient sur des nattes, sur des matelas, sur des tapis troués, rayonnants de l'éclat de ce soleil splendide qui les couvrait d'un manteau d'or. L'œil étincelant, les dents blanches, le rire insouciant des montagnards; l'attitude patriarcale des pauvres familles kurdes, çà et là groupées à l'ombre des voiles, comme sous les tentes du désert; l'imposante gravité de certains émirs, plus riches d'ancêtres que de piastres et qui, comme Don Quichotte, semblaient se dire : «Partout où je m'assieds jê suis à la place d'honneur», tout cela sans doute valait bien la compagnie de quelques touristes taciturnes et d'un certain nombre de Turcs cénémonieux.

Le Marseillais m'avait conduit en causant jusqu'à une place où il avait étendu son matelas auprès d'un autre occupé par un prêtre grec et sa femme qui faisaient le pèlerinage de Jérusalem. C'étaient deux vieillards de fort bonne humeur qui avaient déjà lié une étroite amitié avec le Marseillais. Ces gens possédaient un corbeau qui sautelaît sur leurs genoux et sur leurs pieds et partageait leur maigre déjeuner. Le Marseillais me fit asseoir près de lui et tira d'une caisse un énorme saucisson et une bouteille de forme européenne.

—Si vous n'aviez pas déjeuné tout à l'heure, me dit-il, je vous offrirais de ceci; mais vous pouvez bien en goûter; c'est du saucisson d'Arles, monsieur; cela rendrait l'appétit à un mort !... Voyez ce qu'ils vous ont donné à manger, aux premières, toutes leurs conserves de roastbeef et de légumes qu'ils tiennent dans des boîtes de fer blanc, si cela vaut une bonne rondelle de saucisson, que la larme en coule sur le couteau!... Vous pouvez traverser le désert avec cela.

« dans votre poche et vous ferez encore bien des politesses aux Arabes, qui vous diront qu'ils n'ont jamais rien mangé de meilleur.



GÉRARD DE NERVAL  
(1808-1855)

Le Marseillais, pour prouver son assertion, découpa deux tranches et les offrit au pope grec et à sa femme qui ne manquèrent pas de faire honneur à ce régal.

— Seulement cela pousse toujours à boire, reprit-il..... Voilà du vin de la Camargue qui vaut mieux que le vin de Chypre, s'entend comme ordinaire..... Mais il faudrait une tasse ; moi, quand je suis seul, je bois à même la bouteille.

Le pope tira de dessous ses habits une sorte de coupe en argent couverte d'ornements repous-



Le pope souriait ; la bonne vieille faisait songer au type austère de Rébecca.

sés d'un travail ancien et qui portait à l'intérieur des traces de dorure. Peut-être était-ce un calice d'église. Le sang de



la grappe perlait joyeusement dans le vermeil. Il y avait si longtemps que je n'avais bu du vin rouge, et j'ajouterais même du vin français, que je vidai la tasse sans faire de façon. Le pope et sa femme n'en étaient pas à faire connaissance avec le vin du Marseillais.

— Voyez-vous ces braves gens-là, me dit celui-ci; ils ont peut-être à eux deux un siècle et demi; ils ont voulu voir la Terre-Sainte avant de mourir. Ils vont célébrer la cinquantaine de leur mariage à Jérusalem; ils avaient des enfants qui sont morts; ils n'ont plus à présent que ce corbeau. Eh bien ! c'est égal, ils s'en vont remercier le bon Dieu.

Le pope, qui comprenait que nous parlions de lui, souriait d'un air bienveillant sous son toquet noir; la bonne vieille, dans ses longues draperies bleues de laine, me faisait songer au type austère de Rébecca.

(*Voyage en Orient*)

GÉRARD DE NERVAL

DE NERVAL (Gérard Labrunie dit), poète et littérateur français, naquit à Paris en 1808; auteur d'œuvres originales et charmantes : *les Filles du feu*, *Voyage en Orient*, etc.

Il se donna la mort en 1855.

#### 14. L'ESCLAVE DANS LA FAMILLE ATHÉNIENNE

Un curieux usage, qui subsista longtemps dans les maisons athéniennes, nous montre comment l'esclave entrait dans la famille. On le faisait approcher du foyer, on le mettait en présence de la divinité domestique; on lui versait sur la tête de l'eau lustrale et il partageait avec la famille quelques gâteaux et quelques fruits. Cette cérémonie avait de l'analogie avec celle du mariage et celle de l'adoption. Elle signifiait sans doute que le nouvel arrivant, étranger la veille, serait désormais un membre de la famille et en aurait la religion. Aussi l'esclave assistait-il aux pri-



ères et partageait-il les fêtes. Le foyer le protégeait ; la religion des dieux Lares lui appartenait aussi bien qu'à son maître. C'est pour cela que l'esclave devait être enseveli dans le lieu de la sépulture de la famille.

Mais pour cela même que le serviteur acquérait le culte et le droit de prier, il perdait sa liberté. La religion était une chaîne qui le retenait. Il était attaché à la famille pour toute sa vie et même pour le temps qui suivait la mort.

Son maître pouvait le faire sortir de la basse servitude et le traiter en homme libre. Mais le serviteur ne quittait pas pour cela la famille. Comme il y était lié par le culte, il ne pouvait sans impiété se séparer d'elle. Sous le nom d'affranchi ou sous celui de client, il continuait à reconnaître l'autorité du chef ou patron et ne cessait pas d'avoir des obligations envers lui. Il ne se mariait qu'avec l'autorisation du maître, et les enfants qui naissaient de lui continuaient à obéir.

(*La Cité antique*).

FUSTEL DE COULANGES (1831—1889)

FUSTEL DE COULANGES (Numas-Denys) (1830—1889), né à Paris, savant historien, a laissé de nombreux ouvrages : *Polybe, la Cité antique, Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, etc.*

## 15. LE DÉVOUEMENT A LA SCIENCE

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servit à combattre l'espèce d'affaissement moral

qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes éternées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le trouver nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait, et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle, et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect: il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(*Dix ans d'études historiques*)

AUGUSTIN THIERRY  
(1795—1856)

AUGUSTIN THIERRY, historien français (1795—1856) auteur de *Lettres sur l'histoire de France*, de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), des *Récits des temps mérovingiens* etc.

## 16. LES HUMANITÉS

*Anatole France, dès le collège, a aimé avec intelligence et émotion les auteurs latins et grecs, qui lui ont révélé le sens de la beauté.*

J'étais à ma manière un bon petit humaniste. Je sentais avec beaucoup de force ce qu'il y a d'aimable et de noble dans ce qu'on appelle si bien les belles lettres.

Monsieur Chotard, je l'avoue, Monsieur Chotard aidé de Tite-Live, m'inspirait des rêves sublimes. L'imagination des enfants est merveilleuse. Et il passe de bien magnifiques images dans la tête des petits polissons!

Chaque fois que de sa voix grasse de vieux sermonnaire il prononçait lentement cette phrase; «Les débris de l'armée romaine gagnèrent Canusium à la faveur de la nuit», je voyais passer en silence, à la clarté de la lune, dans la campagne nue, sur une voie bordée de tombeaux, des visages livides, souillés de sang et de poussière, des casques bossués, des cuirasses ternies et faussées, des glaives rompus. Et cette vision, à demi-voilée, qui s'effaçait lentement, était si grave, si morne et si fière que mon cœur en bondissait de douleur et d'admiration dans ma poitrine...

Mais c'est en abordant la Grèce que je vis la beauté dans sa simplicité magnifique. Je vis Thétis se lever comme une nuée blanche au-dessus de la mer, je vis Nausicaa et ses compagnes, et le palmier de Délos, et le ciel et la mer, et le sourire en larmes d'Andromaque. Je compris, je sentis. Il me fut impossible, pendant six mois, de sortir de l'*Odyssée*. Ce fut pour moi la cause de punitions nombreuses. Mais que me faisaient les pensums? J'étais avec Ulysse «sur la mer violette!»

Je découvris ensuite les tragiques. Je ne compris pas grande chose à Eschyle : mais Sophocle, mais Euripide m'ouvrirent le monde enchanté des héros et des héroïnes et m'initièrent à la poésie du malheur. A chaque tragédie que je lisais, c'étaient des joies et des larmes nouvelles et des frissons nouveaux.

Alceste et Antigone me donnèrent les plus nobles rêves qu'un enfant ait jamais eus. La tête enfoncée dans mon dictionnaire, sur mon pupitre barbouillé d'encre je, voyais des figures divines, des bras d'ivoire tombant sur des tuniques blanches, et j'entendais des voix plus belles que la plus belle musique, qui se lamentaient harmonieusement.

Mais c'est surtout par les soirs d'hiver, au sortir du collège, que je m'enivrais dans les rues de cette lumière et de ce chant. Je lisais sous les réverbères et devant les vitrines éclairées des boutiques les vers que je me récitais ensuite à demi-voix en marchant. L'activité des soirs d'hiver régnait dans les rues étroites du faubourg que l'ombre enveloppait déjà.



ANATOLE FRANCE

Il m'arriva bien souvent de heurter quelque patronnet qui, sa manne sur la tête, menait son rêve comme je menais le mien, ou de sentir subitement à la joue l'haleine chaude d'un pauvre cheval que tirait sa charrette. La réalité ne me gâtait point mon rêve, parce que j'aimais bien mes vieilles rues de faubourg dont les pierres m'avaient vu grandir. Un soir, je lus des vers d'Antigone à la lanterne d'un marchand de marrons, et je ne puis pas, après un quart de siècle, me rappeler ces vers :

O tombeau !

O lit nuptial !...

sans revoir l'Auvergnat soufflant dans un sac de papier, et sans sentir à mon côté la chaleur de la poêle où rôtissaient les marrons. Et le souvenir de ce brave homme se mêle harmonieusement dans ma mémoire aux lamentations de la vierge thébaine.



l'Auvergnat soufflant dans un sac de papier

Ainsi j'appris beaucoup de vers. Ainsi j'acquis des connaissances utiles et précieuses. Ainsi je fis mes humanités.

(*Le livre de mon ami*).

ANATOLE FRANCE

ANATOLE FRANCE

Né à Paris en 1844, mort en 1924, An. France fut un des meilleurs écrivains français contemporains. Il fut aussi un des plus zélés amis de la Grèce. Son père était libraire et notre auteur tient tout d'abord de sa première éducation, de ses premières habitudes, le goût des vieux livres et de l'érudition. Il n'en est pas seulement le goût; il en a découvert la *poésie* qui répand sa grâce sur *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), *Thaïs* (1890), *nos enfants*, *Le livre de mon ami*, *Noces corinthiennes* (1871), *Poèmes dorés* (1873), qui révèlent à la fois en lui le poète, l'artiste et l'érudit.

## 17. LE TAILLEUR DE PIERRES.

PARABOLE

Il y avait une fois au Japon un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières; sa besogne était rude; il travaillait beaucoup, ne gagnait guère et n'était pas content de son sort.

— Oh! si seulement je pouvais un jour être assez riche pour me reposer couché sur d'épais édredons, enveloppé d'un moelleux manteau de soie!

Telle fut la plainte qu'il exhala vers le ciel. Le génie de l'air la recueillit. «Qu'il te soit fait selon ton désir!» dit-il.

Et le tailleur de pierres était devenu riche, et il se reposait, couché sur un épais édredon, enveloppé d'un moelleux manteau de soie.

L'empereur vint à passer. Il était précédé de coureurs à pied et à cheval, suivi d'une brillante escorte de cavaliers, et entouré de gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

—A quoi me sert d'être riche, murmura l'autre, aussi longtemps que je n'ai pas le droit de sortir avec une escorte et la tête protégée par un parasol d'or? Pourquoi ne suis-je pas l'empereur?

—Tu le seras, lui dit le génie de l'air.

Et, en effet, il était l'empereur; il avait une escorte de cavaliers devant lui et derrière lui, et des gens qui tenaient élevé audessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

Le soleil, cependant, de ses ardents rayons, desséchait les campagnes; la route poudreuse réverbérait son éclat et fatiguait les yeux.

—Le bel avantage d'être l'empereur, s'écria celui-ci, quand l'ardeur du jour vous accable et que le soleil ne cesse d'exercer sur vous son pouvoir! Parlez-moi d'être le soleil: à la bonne heure!

—Regarde; es-tu content? lui demanda le génie.

Car il était devenu le soleil; et il dardait ses rayons en haut et en bas, à droite et à gauche et tout autour de lui. Et il brûlait les herbes de la terre et la face des princes qui sont sur la terre.

Or un nuage s'interposa entre la terre et lui; ce nuage repoussait les rayons du soleil et les empêchait de descendre sur la terre.

—Voici qui est trop fort, s'écria le soleil; un nuage est donc capable de résister à ma puissance; alors il me vaudrait mieux d'être un nuage.

—Qu'à cela ne tienne! dit le génie de l'air.

Aussitôt la transformation s'opère et le nouveau nuage se place fièrement entre le soleil et la terre; il se complaît à intercepter les rayons du soleil, si bien qu'il voit la terre reverdir à son ombre. Puis il fait tomber de grosses gouttes de pluie sur les campagnes, et des averses, et des trombes d'eau, tellement que les torrents débordèrent et que les rivières se répandirent dans les champs et les dévas-

tèrent. Rien ne résistait plus à la force de l'inondation, seul un rocher la dominait, immobile, inébranlable. En vain les eaux mugissantes le battaient avec fureur, le rocher ne bougeait pas, les vagues écumantes expiraient à ses pieds.

—Donc un rocher me fait la loi ! dit le nuage. Je désirerais bien être à sa place.

—Tu vas y être, dit le génie.

Et le voilà transformé en rocher ardu, inébranlable, insensible aux rayons du soleil, indifférent aux torrents de pluie et au choc des vagues tumultueuses.

Cependant il distingue à ses pieds un homme de pauvre apparence, à peine vêtu, mais armé d'un pic et d'un marteau ; et cet homme, à l'aide de ses instruments, lui enlève coup sur coup des quartiers de roc, qu'il façonne ensuite en pierres de taille.

—Qu'est-ce ? s'écria le rocher. Un homme aura sur moi le pouvoir d'arracher des blocs de mon sein ? Serais-je donc plus faible que lui ? Alors il faut absolument que je devienne cet homme.

—Que ta volonté soit faite ! lui dit le génie.

Et il redevint, comme par le passé, un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières. Sa besogne était rude ; il travaillait beaucoup et ne gagnait guère.... mais il était content de son sort.

*(La première année de lecture courante)*

M. J. GUYAU (1844—1888)

## 18. LUTÈCE

*Merlin l'Enchanteur et la fée Viviane sont des personnages imaginaires qui tiennent une grande place dans les contes et les romans de chevalerie. Un matin ils arrivent au bord de la Seine, devant l'île où naîtra Paris. Merlin*



*bénit ces bords et exprime le vœu d'y voir vivre un peuple heureux et juste.*

Un jour, au lever, du soleil, ils arrivèrent au bord d'un fleuve aux eaux tranquilles, verdâtres, qui serpentait dans un lit embarrassé d'herbes et de joncs, à travers une forêt de chênes, de bouleaux et de hêtres. Les deux rives étaient couvertes d'ombre; le lieu paraissait inhabité hormis par des hérons immobiles sur la lisière des marécages...

Au milieu du fleuve, nos voyageurs aperçoivent une île boisée, plantureuse, bordée de peupliers qui perçaient un épais brouillard; elle avait la forme allongée d'une barque dont la proue fend le cours de l'eau. Ils n'y entendirent, en s'approchant, aucun bruit, si ce n'est le gloussement d'une poule et les cris d'une volée de moineaux effrayés qui s'abattaient bruyamment sur un pommier en fleur. A ce bruit, Merlin tourne la tête; la brume dont la terre était enveloppée, venait de s'éclaircir au premier souffle du jour; elle laissa voir un petit village de chaumines, ramassé au milieu de l'îlot sous le massif frissonnant des aunes. La fumée des cabanes se perdait dans l'air bleu avec la vapeur matinale qu'un beau rayon de soleil achevait de dissiper.

«Quel lieu plaisant, s'écria l'Enchanteur, et que je voudrais y aborder!»

Or, il y avait justement tout près de là un bûcheron qui venait de couper sa charge de ramée, et se préparait à entrer dans une barque; déjà, il détachait la corde de chanvre par laquelle elle était liée au rivage.

—Prenez-nous avec vous, cria Merlin.

Volontiers, dit le paysan.

Merlin et Viviane s'assirent en souriant dans le fond de la banque, sur la ramée amoncelée

—Quel est ce fleuve? dit Merlin.

—La Seine.

—Et ce village?

—Lutèce!

(*Merlin l'Enchanteur*)

EDGAR QUINET (1803—1875)

EDGAR QUINET

Né à Bourg en 1803, mort à Paris en 1875. Poète, philosophe et historien, il professa au Collège de France avec Michelet, mais son cours fut interdit en 1846. C'était un grand cœur, plein de sympathie pour les humbles, un apôtre passionné de la liberté. Ses principaux ouvrages: *Les Jésuites, la Révolution, la Création, l'Esprit nouveau*, sont des livres pleins de grandeur, où la chaleur des sentiments ne nuit jamais à la clarté de la pensée.

#### 19. LES TROIS AMIS PARABOLE

N'aie aucune confiance dans les amis quand tu ne les as point éprouvés. Il y a plus d'amis qui vous suivent à la table du festin qu'à la porte de la prison. Un homme avait trois amis. Il y en avait deux qu'il aimait beaucoup; le troisième lui était presque indifférent, quoique celui-ci lui fût très sincèrement attaché. Il arriva que l'homme fut traduit en justice. Il était fortement accusé, quoique innocent. «Qui de vous, dit-il à ses amis, viendra avec moi et témoignera pour moi? Car je suis fortement accusé, et le roi est très irrité contre moi». Le premier de ses amis s'excusa aussitôt de ne pouvoir l'accompagner, parce qu'il avait des affaires; le second l'accompagna jusqu'à la porte du tribunal, et là il s'en retourna, ayant peur de la colère du juge; le troisième, sur lequel il comptait le moins, entra avec lui, parla pour lui et témoigna si ardemment de son innocence que le juge le renvoya absous, et même le récompensa.

L'homme a trois amis dans le monde. Comment se conduisent-ils avec lui à l'heure de la mort, quand Dieu tra-

duit l'homme devant son tribunal? L'argent, l'ami qu'il aimait le plus, l'abandonne le premier et ne le suit pas; ses parents et ses amis l'accompagnent jusqu'à la porte du tombeau et s'en reviennent dans leurs maisons; son troisième ami, celui qu'il oubliait le plus fréquemment dans sa vie, ce sont ses bonnes actions. C'est le seul de ses amis qui l'accompagne devant le juge, qui marche devant lui pour le défendre, qui plaide pour lui et obtient pitié et grâce pour ses fautes. (Traduction de Herder)

*(La Fontaine et les fabulistes).*

SAINT-MARC-GIRARDIN  
(1801—1873)

SAINT-MARC-GIRARDIN, professeur et écrivain français  
(1801-1873).

## 20. LE GÉNIE DES RACES CELTIQUES

La race celtique s'est usée à résister au temps et à défendrer les causes désespérées. Il ne semble pas qu'à aucune époque elle ait eu d'aptitude pour la vie politique: l'esprit de la famille a étouffé chez elle toute tentative d'organisation plus étendue. Il ne semble pas aussi que les peuples qui la composent soient par eux-mêmes susceptibles de progrès. La vie leur apparaît comme une condition fixe qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer. Doués de peu d'initiative, trop portés à s'envisager comme mineurs et en tutelle, ils croient vite à la fatalité et s'y résignent. A la voir si peu audacieuse contre Dieu, on croirait à peine que cette race est fille de Japhet.

De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du VI<sup>e</sup> siècle: ils pleurent plus de défaites qu'ils ne chantent de victoires. Son histoire n'est elle-même qu'une longue complainte; elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire; elle ne connaît pas

ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales; on dirait des émanations d'en haut qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douleur.

L'infinie délicatesse de sentiment qui caractérise la race celtique est étroitement liée à son besoin de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur, car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne, qui éclate d'une manière admirable dans les chants nationaux des tribus bretonnes. La réserve apparente des peuples celtiques, qu'on prend souvent pour de la froideur, tient à cette timidité intérieure qui leur fait croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même

*(Souvenirs d'enfance)*

ERNEST RENAN (1823—1892)

## 21. PRIÈRE SUR L'ACROPOLE

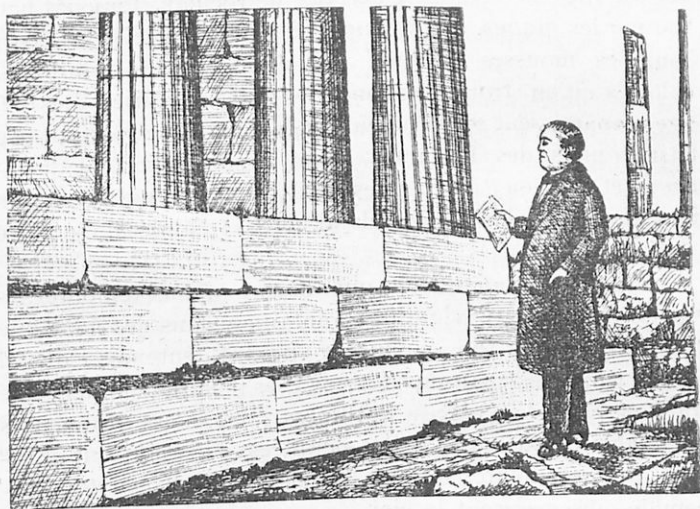
*Ce fut à Athènes, en 1865, que j'éprouvai pour la première fois un vif sentiment de retour en arrière, un effet comme celui d'une brise fraîche, pénétrante, venant de très loin.*

*L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'ai jamais ressentie.*

*Il y a un lieu où la perfection existe; il n'y en a pas de ux. C'est celui-là.*

*Je n'avais jamais rien imaginé de pareil. C'était l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi.*

*Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont*



*O noblesse ! ô beauté simple et vraie.*

*l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternel sans nulle tache locale ou nationale.*

*Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyage contient ceci :*

*« Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté. »*

*« O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le*

culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

«Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur et la joie même y est un peu triste; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes fills y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

«Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

«Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils; qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie, et semblables à des forêts; seulement, ils ne sont pas solides, ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire

quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient, je n'avais pas étudié ton art divin; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : «Salut, étoile de la mer... reine de ceux qui gémissent en «cette vallée de larmes», ou bien : «Rose mystique. Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin»... Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond; je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

»Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres; il n'y a plus que des rois issus de sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié! Te souviens-tu de ce Calédonien qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé? Ainsi font-ils tous.. j'ai écrit selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune dieu que je servis dans mon enfance; ils me demandent quel but je me suis proposé; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité?

»Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysidore, où un laid petit Juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut les parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton



enceinte un autel dédié à un dieu qui serait le *Dieu inconnu*? Eh bien, ce petit Juif l'a emportée; pendant mille ans on t'a traitée d'idole, ô Vérité; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste; on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.

»Toi seule es jeune, ô Cora; toi seule es pure, ô Vierge; toi seule es saine, ô Hygie; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures! Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément, toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence; toi qui es sa compagne et sa conscience; Énergie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisis d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches; mais les Athéniens eurent de l'esprit,

c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

» Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Par » donne-nous, déesse! c'était pour les sauver des mauvais » génies de la nuit », et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

» Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon *scepticisme*, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. Chose difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Erechtee, je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippia, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sauves !

»Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie, se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

»Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus ; qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

»Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta

cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

»Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts».

*(Souvenirs d'enfance et de jeunesse)*

ERNEST RENAN

## 22. LE BROYEUR DE LIN (III)

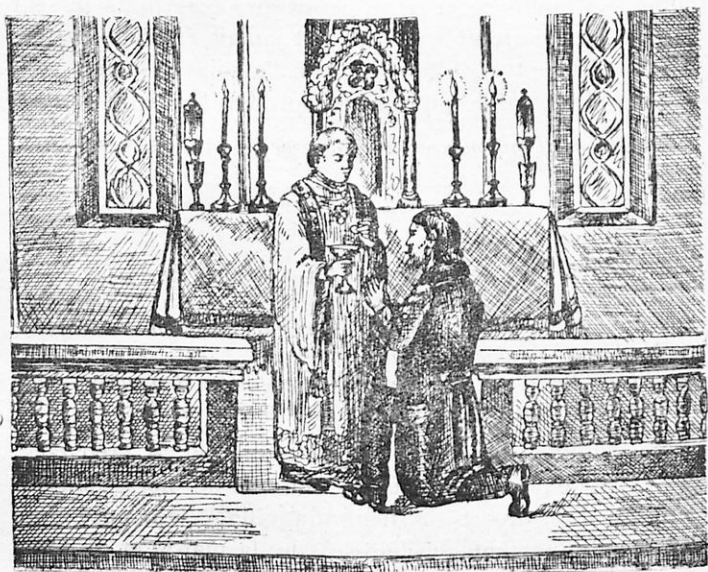
*La ville natale de Renan est Tréguier, ancien monastère fondé au V<sup>e</sup> siècle.*

*La fille de Kermelle devenue folle, Renan en veut savoir l'origine, et sa mère lui raconte des histoires.*

«Te souviens-tu de la petite commune de Trédarzec, dont on voyait le clocher de la tourelle de notre maison? A moins d'un quart de lieue du village, composé alors presque uniquement de l'église, de la mairie et du presbytère, s'élevait le manoir de Kermelle. C'était un manoir comme tant d'autres, une ferme soignée, d'apparence ancienne, entourée d'un long et haut mur, de belle teinte grise. On entrait dans la cour par une grande porte cintrée, surmontée d'un abri d'ardoises, à côté de laquelle se trouvait une porte plus petite pour l'usage de tous les jours. Au fond de la cour était la maison, au toit aigu, au pignon tapissé de lierre. Un colombier, une tourelle, deux ou trois fenêtres bien bâties, presque comme des fenêtres d'église, indiquaient une demeure noble, un de ces vieux

castels qui étaient habités avant la Révolution par une classe de personnes dont il est maintenant impossible de se figurer le caractère et les mœurs.

Ces nobles de campagne étaient des paysans comme les autres, mais chefs des autres. Anciennement il n'y en avait qu'un dans chaque paroisse ; ils étaient les têtes de colonne de la population ; personne ne leur contestait ce droit, et



Il ne laissait tomber les cheveux que quand il allait communier.

on leur rendait de grands honneurs. Mais déjà, vers le temps de la Révolution, ils étaient devenus rares. Les paysans les tenaient pour les chefs laïques de la paroisse, comme le curé était le chef ecclésiastique. Celui de Trédarzec, dont je te parle, était un beau vieillard, grand et vigoureux comme un jeune homme, à la figure franche et loyale. Il portait les cheveux longs relevés par un peigne, et ne les laissait tomber que le dimanche quand il allait

communier. Je le vois encore, sérieux, grave, un peu triste, car il était presque seul de son espèce. Cette petite noblesse de race avait disparu en grande partie; les autres étaient venus se fixer à la ville depuis longtemps. Toute la contrée l'adorait. Il avait un banc à part à l'église;



ERNEST RENAN

chaque dimanche, on l'y voyait assis au premier rang des fidèles, avec son ancien costume et ses gants de cérémonie, qui lui montaient presque jusqu'au coude. Au moment de la communion, il prenait par le bas du chœur, dénouait ses cheveux, déposait ses gants sur une petite crédence préparée pour lui près du jubé, et traversait le chœur, seul, sans perdre une ligne de sa haute taille. Personne



n'allait à la communion que quand il était de retour à sa place et qu'il avait achevé de remettre ses gantelets. Il était très pauvre; mais il le dissimulait par devoir d'état. Ces nobles de campagne avaient autrefois certains privilèges qui les aidaient à vivre un peu différemment des paysans; tout cela s'était perdu avec le temps. Kermelle était dans un grand embarras. Sa qualité de noble lui défendait de travailler aux champs; il se tenait renfermé chez lui tout le jour, et s'occupait à huis clos à une besogne qui n'exigeait pas le plein air. Quand le lin a roui, on lui fait subir une sorte de décortication qui ne laisse subsister que la fibre textile. Ce fut le travail auquel le pauvre Kermelle crut pouvoir se livrer sans déroger. Personne ne le voyait, l'honneur professionnel était sauf; mais tout le monde le savait, et, comme alors chacun avait un sobriquet, il fut bientôt connu dans le pays sous le nom de broyeur de lin. Ce surnom, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, prit la place du nom véritable, et ce fut de la sorte qu'il fut universellement désigné.

(*Souvenirs d'enfance*)

ERNEST RENAN

RENAN (Ernest), né à Tréguier en 1823, mort à Paris en 1892.

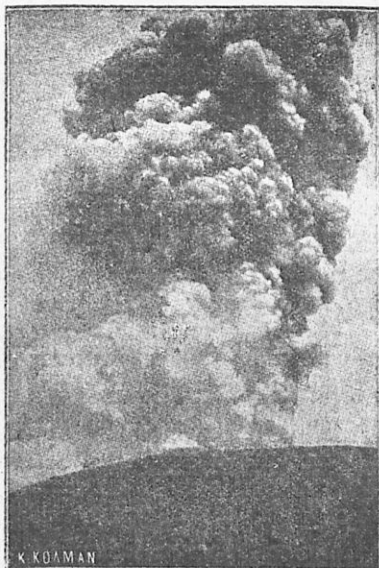
D'une curiosité et d'une souplesse d'esprit merveilleuses, passionné de vérité, Renan fut tout à la fois philologue, historien (*Vie de Jésus, les Apôtres etc.*) philosophe profond (*Dialogues philosophiques, l'Avenir de la science*), critique (*Essais de morale et de critique*), peintre délicieux de voyages (*Mélanges d'histoire et de voyages*), charmant évocateur de souvenirs (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse, Ma sœur Henriette*). Renan est l'un des plus grands penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle.

### 23. LES RUINES DE POMPÉIA

X Pompéia est la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments



publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés, mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais les édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être pétrie est encore là ; les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle

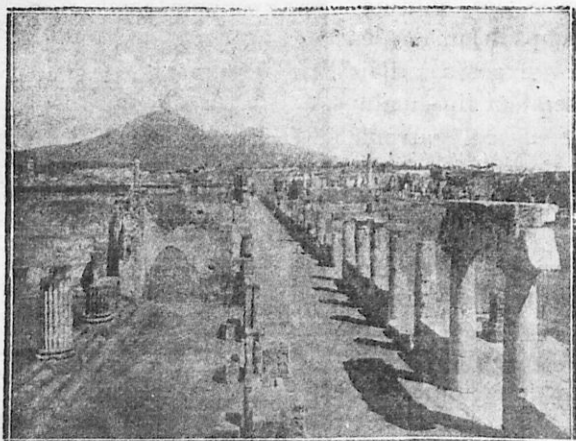


LE VESUVE en éruption.

portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats

tracèrent pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines et tombeaux sur



POMPÉIA.— Vue de la Foire.

tombeaux ! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris ; cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie.

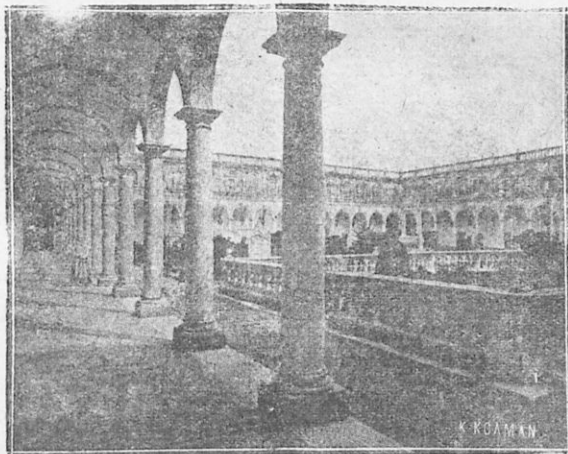
*(Corinne ou l'Italie)*

Mme DE STAËL (1766—1817)

## 24. VENISE

L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable ; on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont con-

quis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en en-

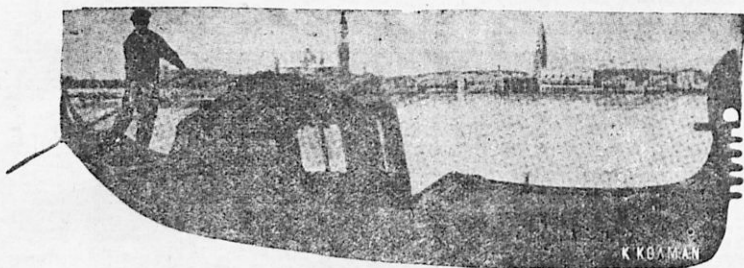


NAPLES. — Enclos du couvent de Saint-Martin.

trant à Venise. On prend congé de la végétation ; on ne voit pas même une mouche dans ce séjour ; tous les animaux en sont bannis ; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisque l'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve

des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les



Vue de Venise.

canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, alors, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute, il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison quand on parvient à pénétrer tous ces secrets ; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

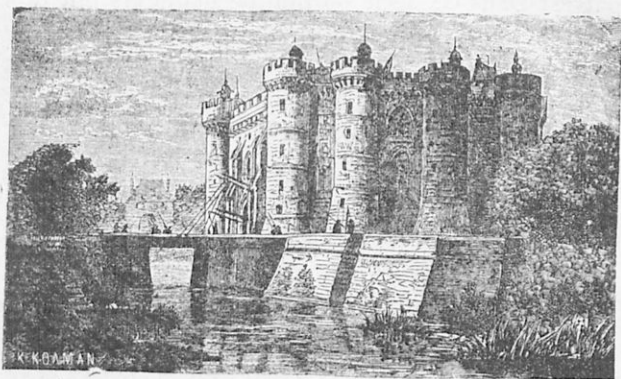
*(Corinne ou l'Italie)*

Mme DE STAËL

## 25. LES LETTRES CONSOLATRICES

Cette tristesse aride qui naît de l'isolement, cette main de glace qu'appesantit sur nous le malheur, lorsque nous croyons n'exciter aucune pitié, nous en sommes du moins

préservés par les lettres. Elles élèvent l'âme à des méditations générales qui détournent la pensée des peines individuelles ; elles créent pour nous une société, une communication avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent comme nous ce que nous lisons. Dans les déserts de l'exil au fond des prisons, à la veille de périr, telle page d'un auteur sensible a relevé peut-être une âme abattue : moi qui la lis,



La Bastille qui était une prison d'Etat.

moi qu'elle touche, je crois y retrouver encore la trace de quelques larmes ; et par des émotions semblables j'ai quelques rapports avec ceux dont je plains si profondément la destinée. Dans le calme, dans le bonheur, la vie est un travail facile, mais on ne sait pas combien, dans l'infortune de certaines pensées, de certains sentiments qui ont ébranlé votre cœur font époque dans l'histoire de vos impressions solitaires. Alors le criminel éprouve l'adversité, il ne peut se faire aucun bien à lui-même par ses propres réflexions, aucune parole douce ne peut se faire entendre dans les abîmes de son cœur. L'infortuné qui, par le concours de quelques calomnies propagées, est tout à coup généra

lement accusé serait presque aussi lui-même dans la situation d'un vrai coupable, s'il ne trouvait quelque secours dans ces écrits qui l'aident à se reconnaître, qui lui font croire à ses pareils, et lui donne l'assurance que, dans quelques lieux de la terre, il a existé des êtres qui s'attendrissent sur lui et le plaindraient avec affection s'il pouvait s'adresser à eux. Qu'elles sont précieuses ces lignes toujours vivantes, qui servent encore d'ami, d'opinion publique et de patrie ! Dans ce siècle où tant de malheurs ont pesé sur l'espèce humaine, puissions-nous posséder un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière ! Alors du moins nos larmes seraient fécondes !

Mme DE STAËL

## 26. CUILLAUME TELL.

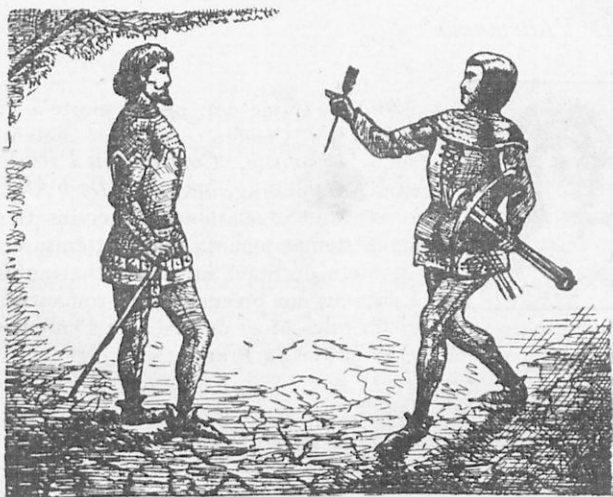
Gessler a fait élever un chapeau sur une pique, au milieu de la place publique, avec ordre que tous les paysans le saluent. Tell passe devant ce chapeau sans se conformer à la volonté du gouverneur autrichien.

On raconte à Gessler la désobéissance de Tell, et Tell s'excuse en affirmant que ce n'est point avec attention, mais par ignorance, qu'il n'a point fait le salut commandé. Gessler, toujours irrité, lui dit après quelques moments de silence : « Tell, on assure que tu es maître dans l'art de tirer de l'arbalète et que jamais ta flèche n'a manqué d'atteindre au but ». Le fils de Tell, âgé de douze ans, s'écrie, tout orgueilleux de l'habileté de son père : « Cela est vrai, seigneur, il perce une pomme sur l'arbre à cent pas. — Est-ce là ton enfant ? dit Gessler — Oui, seigneur, répond Tell... — GESSLER : Eh bien, Tell, puisque tu perces une pomme sur l'arbre à cent pas, exerce ton talent devant moi ; prends



ton arbalète — aussi bien, tu l'as déjà dans la main — et prépare-toi à tirer une pomme sur la tête de ton fils; mais, je te conseille, vise bien; car, si tu n'atteins pas ou la pomme, ou ton fils, tu périras».

✕ Tous ceux qui entourent Gessler ont pitié de Tell, et tâchent d'attendrir le barbare... «Faites place, s'écrie Tell, faites place!» Tous les spectateurs frémissent. Il veut tendre son arc, la force lui manque; un vertige l'empêche



Celle-là ne vous aurait pas manqué.

de voir; il conjure Gessler de lui accorder la mort. Gessler est inflexible. Tell hésite longtemps dans une affreuse anxiété; tantôt il regarde Gessler, tantôt le ciel; puis, tout à coup, il tire de son carquois une seconde flèche et la met dans sa ceinture. Il se penche en avant, comme s'il voulait suivre le trait qu'il lance; la flèche part, le peuple s'écrie: «Vive l'enfant» ✕ Le fils s'élance dans les bras de son père et lui dit: «Mon père, voici la pomme que ta flèche a percée;



«Je savais bien que tu ne me blesserais pas». Le père, anéanti, tombe à terre, tenant son enfant dans ses bras. Les compagnons de Tell le relèvent et le félicitent.

Gessler s'approche et lui demande dans quel dessein il avait préparé une seconde flèche. Tell refuse de le dire. Gessler insiste. Telle alors, le regardant avec des yeux vengeurs, lui dit: «Je voulais lancer contre vous cette flèche, si la première avait frappé mon fils; et, croyez-moi, celle-là ne vous aurait pas manqué».

(*De l'Allemagne*).

Mme DE STAËL



STAËL (Mme de), née et morte à Paris: 1766 — 1817. Célèbre prosateur, auteur de romans: *Delphine*, *Corinne ou l'Italie*, et surtout de l'ouvrage intitulé: *De l'Allemagne*, étude et révélation de la civilisation allemande (tempérament, goûts, littérature, art, etc.). Mme de Staël fut avec Chateaubriand et Rousseau, un précurseur du romantisme.

A cause de ses idées libérales Mme de Staël fut l'ennemie de Napoléon Ier et obligée de quitter la France.

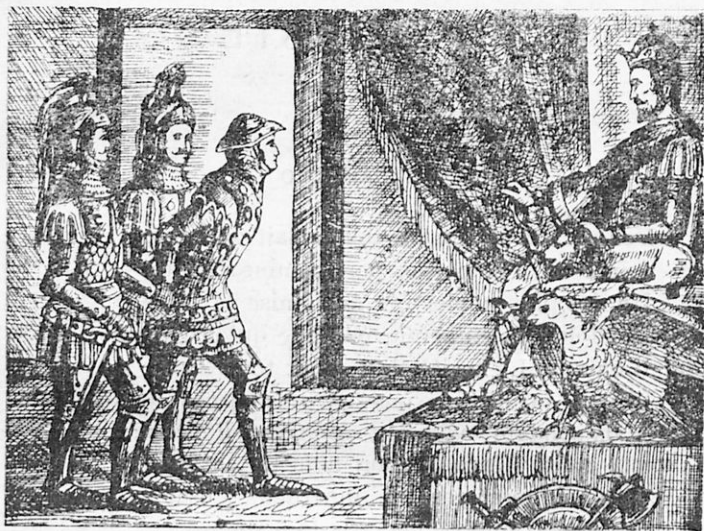
## II. POÉSIE

---

### 27. DANDOLO

Venise aux Byzantins demandait un traité  
Auprès de l'empereur part comme député  
Un des plus nobles fils de Venise la Belle,  
Dandolo... L'empereur ordonne qu'on l'appelle.  
Il entre... Le traité l'attendait tout écrit:  
«Lisez, lui dit le prince, et puis signez...» Il lit.  
Mais soudain, pâissant de colère, il s'écrie :  
«Ce traité flétrirait mon nom et ma patrie !  
Je ne signerai pas». L'impétueux César  
Se lève ! Dandolo l'écrase d'un regard.  
Le prince veut parler de présents... Il s'indigne !  
De bourreaux... Il sourit ! De prêtres... Il se signe ;  
Alors, tout écumant de honte et de fureur :  
«Si tu ne consens pas, traître, dit l'empereur,  
J'appelle ici soudain quatre esclaves fidèles,  
Je te fais garrotter, et là, dans tes prunelles  
Un fer rouge éteindra le jour évanoui ;  
Ainsi hâte-toi donc et réponds enfin: Oui».  
Il se tait !... On apporte une lame brûlante ;  
Il se tait ! On l'applique à sa paupière ardente ;  
Il se tait !... De ses yeux où le fer s'enfonçait ;  
Le sang coule ; il se tait !.. La chair fume ; il se tait....  
Et quand de ses bourreaux l'œuvre fut achevée,

Tranquille et ferme, il dit : «La patrie est sauvée» !  
Eh bien ! ce front d'airain inflexible aux douleurs,  
Ces yeux qui, torturés, n'ont que du sang pour pleurs,  
Cet immobile front où pas un pli ne bouge,



Tranquille et ferme il dit : «La patrie est sauvée»

Qui ne sourcille pas sous le feu d'un fer rouge,  
Ces yeux, ce front, ce cœur avaient quatre-vingts ans.

ERNEST LEGOUVÉ

LEGOUVÉ (Ernest), né à Paris en 1807. Littérateur distingué, membre de l'Académie. Il a fait des romans, des pièces de théâtre, etc, Lecteur éminent, il s'est fait en outre une véritable célébrité de conférencier (1807—1903).

28. MATIN D'OCTOBRE.

C'est l'heure exquise et matinale  
Que rougit un soleil soudain,  
A travers la brume automnale  
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre  
Du regard, en reconnaissant  
Le chêne à sa feuille de cuivre,  
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,  
Tombent des branches dépouillées ;  
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose  
La nature, et, dans l'air tout rose,  
On croirait qu'il neige de l'or.

(*Sonnets*)

FRANÇOIS COPPÉE (1842—1903)

29. LE JARDIN DES PLANTES

Le printemps est charmant dans le Jardin des Plantes.  
Les cris des animaux, les odeurs violentes  
Des arbres et des fleurs exotiques dans l'air,  
Cette création, sous un ciel pur et clair,

Tout cela fait penser au paradis terrestre ;  
Et tout en écoutant, sous un sapin alpestre,  
Le grondement profond des lions en courroux,  
On regarde, devant les naïfs tourlourous,

Tendant la trompe, avec ses airs de gros espiègle,  
L'éléphant engloutir les nombreux pains de seigle.

(*Le cahier rouge*)

FRANÇOIS COPPÉE

30. LES AÏEULES

A la fin de juillet les villages sont vides,  
Depuis longtemps déjà les nuages livides,  
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,  
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.

Donc, voici la moisson et bientôt la vendange ;  
On aiguise les faux, on prépare la grange,  
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,  
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.

Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules  
Au village, devant les portes, restent seules,  
Se chauffant au soleil en branlant le menton,  
Calmes. et leurs deux mains jointes sur leur bâton;

Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.  
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,  
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc.  
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,

Heureuses, sans penser peut-être, sans rien dire,  
Adressant un béat et mystique sourire  
Au clair soleil qui dore au loin le vieux clocher  
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

(*Le cahier rouge*)

FRANÇOIS COPPÉE

31. CROQUIS D'HIVER

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver  
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,  
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.  
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche.

A l'horizon il va plonger dans un moment.  
Pas un oiseau. Parfois un lointain craquement  
Dans les taillis déserts de la forêt muette;  
Et là-bas; cheminant, la noire silhouette,

Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,  
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

*(Promenades et intérieurs).*

FRANÇOIS COPPÉE

32. J'ÉCRIS

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.  
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,  
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là;  
Elle songe sans doute au mal qui m'exila  
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,  
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.  
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit  
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,  
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.  
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes!

*(Promenades et intérieurs).*

FRANÇOIS COPPÉE



### 33. JOUJOUX D'ALLEMAGNE

L'autre soir, je voyais la petite Marie  
Rester, près de la lampe, en extase et sans voix;  
Car elle avait tiré de son coffre de bois  
Ce jouet d'Allemagne appelé bergerie—

Les moutons étaient gros comme la métairie  
Qui, certes, n'aurait pu loger les villageois;  
Les arbres sur leurs pieds naïfs étaient tout droits,  
Et le vieux tapis vert jouait mal la prairie,

Et moi, plus que l'enfant, je me suis amusé.  
Et puisque le voyage, hélas! m'est refusé,  
Une heure j'ai joui d'un mirage illusoire.

L'odeur de ces joujoux mal taillés et mal peints  
M'a permis de courir tes déserts de sapins,  
Et j'ai connu ton ombre immense, ô Forêt-Noire!

(Sonnets)

FRANÇOIS COPPÉE



FRANÇOIS COPPÉE

COPPÉE (François), né à Paris en 1842  
mort en 1908, membre de l'Académie fran-  
çaise. Poète et auteur dramatique, a fait  
des contes, des poésies nombreuses et des  
pièces de théâtre :

*Intimités, le Passant, Fais ce que  
dois, Le luthier de Crémone, les Hum-  
bles, etc.*

34. CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffoquant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure ;

Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte.

(Poèmes saturniens).

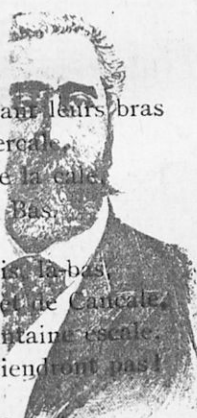
PAUL VERLAINE (1844-1896)

35. MARIS STELLA

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras  
Vêtus de laine rude ou de mince percale,  
Les femmes, à genoux sur le roc de la rade,  
Regardent l'Océan blanchir l'île de Bas.

Les hommes, pères, fils, maris, amis, labbas  
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,  
Vers le Nord sont partis pour la lointaine escale,  
Que de hardis pêcheurs qui ne reviennent pas !

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes,  
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes,  
L'Etoile sainte, espoir des marins en péril ;



Et l'Angelus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,  
Des rochers de Roskoff à ceux de Sybiril,  
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

(*Les Trophées*)

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA

### 36. LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,  
Fatigués de porter leurs misères hautaines,  
De Palos de Moguer, routiers et capitaines  
Portaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal  
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines  
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes  
Aux bords mystérieux du monde occidental,



José-Maria DE HÉRÉDIA

Chaque soir, espérant des  
[lendemains épiques,  
L'azur phosphorescent de  
[la mer des Tropiques,  
Enchantait leur sommeil  
[d'un mirage doré,

Ou, penchés à l'avant des  
[blanches caravelles,  
Ils regardaient monter dans  
[un ciel ignoré  
Du fond de l'Océan des  
[étoiles nouvelles.

(*Les Trophées*)

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA

HÉRÉDIA (José-Maria de), né à Cuba en 1848, auteur de sonnets d'un éclatant coloris : les *Trophées*. Membre de l'Académie française depuis 1894, mort en 1905.

37. NOX

Sur la pente des monts les brises apaisées  
Inclinent au soleil les arbres onduleux ;  
L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,  
Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,  
Une molle vapeur efface les chemins ;  
La lune tristement baigne les noirs feuillages ;  
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,  
Et des hautes forêts gémit la grande voix,  
Et l'air sonore aux cieus que la nuit illumine  
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,  
Entretien lent et doux de la terre et du ciel !  
Montez, et demandez aux étoiles sereines  
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuse du monde,  
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais ;  
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,  
Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais !

*(Poèmes antiques)*

LECONTE DE LISLE (1820-1894)

38. JUIN

Les prés ont une odeur d'herbe verte et mouillée,  
Un frais soleil pénètre en l'épaisseur des bois,  
Toute chose étincelle, et la jeune feuillée  
Et les nids palpitants s'éveillent à la fois.

Les cours d'eaux diligents aux pentes des collines  
Ruissellent, clairs et gais, sur la mousse et le thym;  
Ils chantent au milieu des buissons d'aubépines  
Avec le vent rieur et l'oiseau du matin.

Les gazon<sup>25</sup>s sont tout pleins de voix harmonieuses,  
L'aube fait un tapis de perles aux sentiers,  
Et l'abeille<sup>2571</sup>, quittant les prochaines yeuses,  
Suspend son aile d'or aux pâles églantiers.

Sous les saules ployants la vache lente et belle  
Paît dans l'herbe abondante au bord des tièdes eaux;  
Le joug<sup>29</sup> n'a point encore courbé son cou rebelle,  
Une rose vapeur emplit ses blonds naseaux.

Et par delà le fleuve aux deux rives fleuries  
Qui vers l'horizon bleu coule à travers les prés,  
Le taureau mugissant, roi fougueux des prairies,  
Hume l'air qui l'enivre, et bat ses  
[flancs pourprés.

(*Poèmes antiques*)

DE LISLE (Charles Leconte), poète  
français, né à l'île de Bourbon, auteur des  
*poèmes antiques* et des *poèmes barbares*  
Il a donné des traductions merveilleusement  
fidèles d'Homère, de Sophocle, de Théocrite<sup>281-05</sup>



LECONTE DE LISLE  
(1820—1894)

---

### 39. PENDANT LA TEMPÊTE

La barque est petite et la mer immense,  
La vague nous jette au ciel en courroux,  
Le ciel nous renvoie au flot en démenée:  
Près du mât rompu, prions à genoux !

De nous à la tombe, il n'est qu'une planche,  
Peut-être, ce soir, dans un lit amer,  
Sous un froid linceul fait d'écume blanche,  
Irons-nous dormir, veillés par l'éclair !

Fleur du paradis, sainte Notre-Dame,  
Si bonne aux marins en péril de mort,  
Apaise le vent, fais taire la lame,  
Et pousse du doigt notre esquif au port.

Nous te donnerons, si tu nous délivres,  
Une belle robe en papier d'argent,  
Un cierge à festons pesant quatre livres,

Et, pour ton Jésus, un petit  
[saint Jean.

(*Poésies*)

TH. GAUTHIER



TH. GAUTHIER

GAUTHIER (Théophile) né à Tarbes (1811—1872). Auteur de plusieurs romans célèbres, de nombreuses poésies et de quelques pièces de théâtre, il collabora en outre à une foule de journaux, et la critique d'art a tenu dans sa vie une place au moins égale à la critique théâtrale.

#### 40. ADIEUX DE MARIE STUART

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter, d'est mourir.

Toi, que j'adoptai pour patrie,  
Et d'où je crois me voir bannir,  
Entends les adieux de Marie,  
France, et garde son souvenir.

Le vent souffle, on quitte la plage,  
Et, peu touché de mes sanglots,  
Dieu, pour me rendre à ton rivage,  
Dieu n'a point soulevé les flots !

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime  
Je ceignis les lys éclatants,  
Il applaudit au rang suprême  
Moins qu'aux charmes de mon printemps.



Adieu ! te quitter, c'est mourir.

En vain la grandeur souveraine  
M'attend chez le sombre Ecossais ;  
Je n'ai désiré d'être reine  
Que pour régner sur des Français.

L'amour, la gloire, le génie  
Ont trop enivré mes beaux jours ;  
Dans l'inculte Calédonie  
De mon sort va changer le cours.



Hélas ! un présage terrible  
Doit livrer mon cœur à l'effroi :  
J'ai cru voir, dans un songe horrible,  
Un échafaud dressé pour moi.

France, du milieu des alarmes,  
La noble fille des Stuarts,  
Comme en ce jour qui voit ses larmes,  
Vers toi tournera ses regards.

Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide  
Déjà vogue sous d'autres cieux ;  
Et la nuit, dans son voile humide,  
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France.  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

(*Chansons*)

BÉRANGER (1780—1857)

#### 41. LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire  
Sous le chaume bien longtemps.  
L'humble toit dans cinquante ans.  
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Là viendront les villageois  
Dire alors à quelque vieille :  
Par des récits d'autrefois,  
Mère, abrégez notre veille.

Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,  
Le peuple encore le révère,  
Où le révère.  
— Parlez-nous de lui, grand'mère ;  
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,  
Suivi de rois, il passa.  
Voilà bien longtemps de ça :  
Je venais d'entrer en ménage.

A pied, grimpant le coteau  
Où pour voir je m'étais mise,  
Il avait petit chapeau  
Avec redingote grise.

Près de lui je me troublai ;  
Il me dit : « Bonjour, ma chère,  
Bonjour, ma chère !  
— Il vous a parlé, grand'mère,  
Il vous a parlé ?

L'an d'après, moi, pauvre femme,  
A Paris étant un jour,  
Je le vis avec sa cour :  
Il se rendait à Notre-Dame.

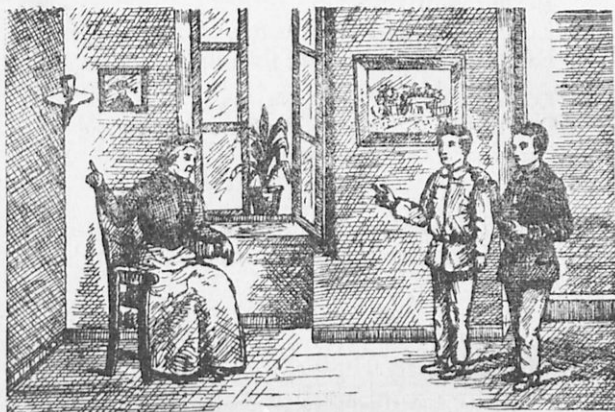
Tous le cœurs étaient contents ;  
On admirait son cortège.  
Chacun disait : quel beau temps !  
Le ciel toujours le protège.

Son sourire était bien doux,  
D'un fils Dieu le rendait père,  
Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous ! grand'mère..  
Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne  
Fut en proie aux étrangers,  
Lui, bravant tous les dangers,  
Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,  
J'entends frapper à la porte,  
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,  
Suivi d'une faible escorte.



J'ai gardé son verre.

Il s'asseyait où me voilà,  
S'écriant : Oh ! quelle guerre !  
Oh ! quelle guerre !  
— Il s'est assis là, grand'mère,  
Il s'est assis là ?

J'ai faim, dit-il ; et bien vite  
Je sers piquette et pain bis ;  
Puis il sèche ses habits.  
Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs,  
Il me dit : Bonne espérance !  
Je cours, de tous ses malheurs  
Sous Paris venger la France.

Il part et, comme un trésor,  
j'ai, depuis, gardé son verre,  
Gardé son verre.  
— Vous l'avez encor, grand'mère  
Vous l'avez encor ?

Le voici. Mais à sa perte  
Le héros fut entraîné.  
Lui qu'un pape a couronné  
Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l'a cru ;  
On disait : Il va paraître ;  
Par mer il est accouru ;  
L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,  
Ma douleur fut bien amère !  
Fut bien amère !  
— Dieu vous bénira, grand'mère,  
Dieu vous bénira.

(Chansons)

BÉRANGER

BÉRANGER (Pierre-Jean de), chansonnier français, né à Paris en 1780, mort en 1857. Privé de l'éducation de la famille, il goûta peu celle de l'école, et reçut de bonne heure l'éducation de la vie. Typographe à 13 ans, associé à la banque peu heureuse de son père, il se trouva, à dix-huit ans réduit au « grenier » qu'il a chanté. Il végéta de 1798 à 1809; puis de 1809 à 1821, il fut expéditionnaire au ministère de l'instruction publique. Destitué pour ses critiques, de la Restauration, il vécut modestement du produit de ses œuvres. Sous Louis-Philippe, il résista à toutes les offres de situation, « ne voulant rien être », pas même académicien. Élu représentant du peuple en 1848, il démissionna, et, sous l'Empire, se tint dans une digne retraite jusqu'à sa mort.



BÉRANGER (1780—1857)

#### 42. LA FÊTE DES MORTS.

Le glas tinte. J'ai fui bien loin dans les vallées,  
Pour échapper au bruit des cloches désolées;  
Mais partout les brouillards déroulent leurs linceuls,  
Un murmure plaintif s'exhale; c'est l'automne,  
C'est la fête des morts, lugubre et monotone!  
Tous, ce soir, en tumulte, ont vidé leur cercueil,  
Leur hôtesse éternelle a pour eux pris le deuil;  
Au muet firmament chaque étoile est éteinte.  
Je rentre au bourg: tout dort. Tout est noir. Le glas tinte.

AUG. BRIZEUX (1806—1858)

#### 43. RETOUR AU PAYS NATAL

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne!  
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne;  
Là de tristes landiers, comme nés au hasard,  
Où l'on voit à midi glisser le lézard;

Puis un silence lourd, fatigant, monotone,  
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne.  
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,  
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson.

Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,  
Il est de claires eaux, et de fraîches vallées,  
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis  
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits.

Enfant, j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,  
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,  
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,  
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux...

Oh! lorsque après deux ans de poignantes douleurs  
Je revis ma Bretagne et ses genêts en fleurs,  
Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique  
Me donna le bonjour dans son langage antique,

Quand, de troupeaux, de blés causant ainsi tous deux,  
Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,  
Oh! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,  
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule!



AUGUSTE BRIZEUX

Je me croyais enfant, heureux comme  
[autrefois,  
Et, malgré moi, mes pleurs étouffèrent  
[ma voix!

(*Marie*)

AUGUSTE BRIZEUX

BRIZEUX (Auguste), Poète breton,  
auteur du poème de *Marie*, de l'épopée  
rustique *Bretons* et de plusieurs poésies  
pastorales où se marque un vif sentiment  
de la nature.

#### 44. LES TAUREAUX

Salut! O vieux amis, vieux nourriciers de l'homme,  
Qui depuis six mille ans creusez votre sillon,  
Et subissez en paix le joug et l'aiguillon!  
Des noms les plus sacrés il faut que je vous nomme.

Géants à qui suffit un peu d'herbe et de fleurs,  
Qu'à la main d'un enfant un grain de sel amorce,  
J'adore en vous voyant, ô vieux souffre-douleurs!  
Deux attributs divins, la *douceur* dans la *force*.

Si vous sentiez l'orgueil, si, las de nos mépris,  
Dans les champs du labour transformés en arènes,  
Vous tourniez contre nous vos armes souveraines,  
Les bouviers et les chars voleraient en débris.

Mais soumis à la main qui frappe et qui récolte,  
Comme si vous aviez quelque lointain espoir,  
Vous tracez devant nous le sentier du devoir  
Et vous obéissez quand l'homme se révolte.

Laissez-moi donc flatter votre rude poitrail ;  
Je vous aime entre tous, ouvriers des vieux âges ;  
Votre exemple est offert aux plus forts, aux plus sages ;  
Soyez bénis, taureaux, symbole du travail.

*(Odes et poèmes).*

VICTOR DE LAPRADE

#### 45. LA VENDANGE

L'horizon s'éclaircit en de vagues rougeurs,  
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.  
Avec des cris de joie ils entrent dans la vigne ;  
Chacun, dans le sillon que le maître désigne,

Serpe en main, sous l'arbuste a posé son panier.  
Honte à qui reste en route et finit le dernier !  
Les rires, les clameurs stimulent sa paresse :  
Aussi comme chacun dans sa gaité se presse !

Presque au milieu du champ déjà brille là-bas  
Plus d'un rouge corsage entre les échalas.  
Voici qu'un lièvre part : on a vu ses oreilles.  
La grive au cri perçant fuit, et rase les treilles.

Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,  
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois,



Et bien des chars, ployant sous l'heureuse vendange,  
Escortés des enfants, sont partis pour la grange.

Au pas lent des taureaux les voilà revenus,  
Rapportant tout l'essaim des marmots aux pieds nus.  
On descend et la troupe à grand bruit s'éparpille,  
Va des chars aux paniers, revient, saute et grapille,

Près des ceps oubliés se livre des combats.  
Qu'il est doux de les voir, si vifs dans leurs ébats,  
Préludant par des pleurs à de folles risées,  
Tout empourprés du jus des grappes écrasées!



(*Odes et poèmes*) VICTOR DE LAPRADE

LAPRADE (Victor de) né à Montbrison (1812—1883) fut poète et académicien français, auteur des *Poèmes évangéliques*, *Odes et poèmes*, *Pernette* etc. Sa poésie est grave, ample, élevée.

#### 46. ADIEUX A MA FILLE

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.  
Adieu! sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre!  
Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.  
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui!

Ici, l'on te retient; là-bas, on te désire.  
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.  
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir.  
Sors avec une larme! entre avec un sourire.

(Dans l'église, 15 février 1843).

(*Contemplations IV*)

VICTOR HUGO

47. LE CARILLON

J'aime le carillon dans tes cités antiques,  
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,  
Noble Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi  
Au soleil de Castille et s'accouple au midi !

Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,  
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,  
Apparaître soudain par le trou vif et clair  
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.

Elle vient, secouant sur les toits léthargiques  
Son tablier d'argent plein de notes magiques,  
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyés,  
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux.

Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible,  
Par un frêle escalier de cristal invisible,  
Effarée et dansante, elle descend des cieux,  
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,  
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,  
Entend de marche en marche errer son pied sonore !

(*Les Rayons et les Ombres*).

V. HUGO

48. SAISON DES SEMAILLES, LE SOIR

C'est le moment crépusculaire  
J'admire, assis sous un portail,  
Ce reste de jour dont s'éclaire  
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,  
Je contemple, ému, les haillons

D'un vieillard qui jette à poignées,  
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire  
Domine les profonds labours.  
On sent à quel point il doit croire  
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,  
Va, vient, lance la graine au loin  
Rouvrir sa main, et recommence.  
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,  
L'ombre où se mêle une rumeur,  
Semble élargir jusqu'aux étoiles  
Le geste auguste du semeur.

*(Chansons des rues et des bois)*

V HUGO

50. APRES LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,  
Suivi d'un seul housard, qu'il aimait entre tous  
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,  
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,

Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit,  
Il lui sembla, dans l'ombre, entendre un faible bruit,  
C'était un Espagnol de l'armée en déroute,  
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,

Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,  
Et qui disait : «A boire, à boire, pitié!»  
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle  
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,

Et dit : «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé».   
Tout à coup, au moment où le housard baissé   
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure   
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore.

Et vise au front mon père, en criant : «Caramba !»   
Le coup passa si près que le chapeau tomba   
Et que le cheval fit un écart en arrière.   
«Donne-lui tout de même à boire», dit mon père.

V. HUGO

#### 49. A UNE JEUNE FILLE

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,   
Enfant ! n'enviez point notre âge de douleurs,   
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,   
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie !   
Il passe comme un souffle au vaste champ des airs.   
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,   
Comme un alcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées !   
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;   
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées ;   
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps !

Laissez venir les ans ! Le destin vous dévoue,   
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,   
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,   
A ces plaisirs qui font pitié !

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;   
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,

Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,  
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux !

(*Odes et Ballades*)

VICTOR HUGO



VICTOR HUGO

HUGO (Victor) 1802—1885, né à Besançon. Un des plus grands poètes de notre temps. Il a publié des *Odes*, *les Orientales*, *Les Feuilles d'automne*, *les Chants du crépuscule*, *les Voix intérieures*, *la Légende des siècles* etc. Toutes ces œuvres se font remarquer par la richesse du coloris, l'abondance des images et par une puissante inspiration.

#### 51. LA NEIGE

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,  
Des histoires du temps passé,

Quand les branches d'arbres sont noires,  
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,  
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher  
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,  
Comme la girouette au bout du long clocher !

(Poésies)

ALFRED DE VIGNY

## 52. LE CYGNE ENDORMI

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,  
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,  
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,  
Qui se laissait, au vent, balancer à demi ;

Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,  
Se cache dans la plume au soleil essuyée :  
Son poitrail est lavé par le flot transparent ;  
Comme un écueil où l'eau se joue en expirant :

Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume  
Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume :  
Une aile est son coussin, l'autre est son éventail :  
Il dort et de son pied le large gouvernail

Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,  
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,  
De feuilles et de jones, et d'herbages errants,  
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

(Poésies)

ALFRED DE VIGNY

### 53. LA MORT DU LOUP

Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,  
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris :  
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,  
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,  
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,  
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,  
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,  
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,  
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,  
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé ;  
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.  
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde.  
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang :  
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.  
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,  
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,  
Et, sans daigner savoir comment il a péri,  
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.  
(*Livre mystique*)

ALFRED DE VIGNY

---

### 54. LA MORT DE L'AIGLE

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,  
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,  
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;  
Hérissé, l'oiseau part, et fait pleuvoir le sang,  
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend.  
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,  
Croît reprendre la vie au flamboyant empire ;  
Dans un fluide d'or il nage puissamment,  
Et parmi ses rayons se balance un moment ;



Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;  
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;  
Son aile se dépouille et son royal manteau  
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.

Dépossédé des airs, son poids le précipite :  
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,  
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil  
Fermé cet œil puissant respecté du soleil.

(*Livre mystique*).

ALFRED DE VIGNY

VIGNY. (Alfred de), né à Loches en 1797, mort en 1863, servit quelque temps sous la Restauration, mais se retira dès 1828 pour se livrer tout entier à ses goûts littéraires.—Il avait publié en 1822 et 1826 deux recueils de *Poésies* : il donna ensuite *Cing-Mars, Stello, Servitude et grandeur militaires*, et deux pièces de théâtre *la Maréchale d'Ancre et Chatterton*.



## 55. LE CHÊNE

Voilà ce chêne solitaire  
Dont le rocher s'est couronné :  
Parlez à ce tronc séculaire,  
Demandez comment il est né :

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre,  
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,  
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire  
Pour aiguïser le bec de ses jeunes aiglons ;

Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête  
Il roule confondu dans les débris mouvants,

Et sur la roche nue un grain de sable arrête  
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.

L'été vient, l'aquilon soulève  
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,  
Et sur le germe éteint où couve encor la sève  
En laisse retomber un peu.

Le printemps de sa tiède ondée,  
L'arrose comme avec la main ;  
Cette poussière est fécondée,  
Et la vie y circule enfin.

LAMARTINE

#### 56. LA VIE CHAMPÈTRE

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière  
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,  
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,  
Ressemble au nid sous les rameaux,

Cazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,  
Senil antique où mon père adoré comme un roi,  
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,  
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure :  
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours :  
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure  
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,  
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs,  
Loin de moi les cités et leur vaine opulence !  
Je suis né parmi les pasteurs.

(*Nouvelles méditations*)

LAMARTINE

57. UNE JOURNÉE DANS LES CHAMPS

Enfant, j'ai quelquefois passé de jours entiers  
Au jardin. dans les prés, dans quelques verts sentiers  
Creusés sur les coteaux par les bœufs du village,  
Tout voilés d'aubépine et de mûre sauvage ;

Mon chien auprès de moi, mon livre dans la main,  
M'arrêtant sans fatigue et marchant sans chemin,  
Tantôt lisant, tantôt écorçant quelque tige,  
Suivant d'un œil distrait l'insecte qui voltige,

L'eau qui coule au soleil en petits diamants,  
Ou l'oreille clouée à des bourdonnements ;  
Puis, choisissant un gîte à l'abri d'une haie,  
Comme un lièvre tapi qu'un aboiement effraye,

Ou couché dans le pré, dont les gramens en fleurs  
Me noyaient dans un lit de mystère et d'odeurs  
Et recourbaient sur moi des rideaux d'ombre obscure,  
Je reprenais de l'œil et du cœur ma lecture.

*(Nouvelles méditations)*

LAMARTINE

58. LES LABOUREURS

Un travail est fini, l'autre aussitôt commence.  
Voilà partout la terre ouverte à la semence.  
Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main,  
En nuage poudreux la femme épand le grain :

Les enfants, enfonçant les pas dans son ornière,  
Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière  
Que de leur main étroite ils laissent retomber,  
Et que les passereaux viennent leur dérober.

Le froment répandu, l'homme attelle la herse,  
Le sillon raboteux la cahote et la berce :  
En groupe sur ce char les enfants réunis  
Effacent sous leurs poids les sillons aplanis.

Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie :  
Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie,  
Et les neiges d'hiver sous leur tiède tapis  
Couvriront d'un manteau de duvet les épis :

Et les soleils dorés en jauniront les herbes,  
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,  
Et, tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots,  
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux ;

Et la meule broiera le froment sous les pierres :  
Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières,  
Levée avant le jour pour battre le levain,  
De ses petits enfants aura pétri le pain ;

Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable,  
Ramasseront en paix les miettes de la table ;  
Et tous béniront Dieu dont les fécondes mains  
Au festin de la terre appellent les humains !

(*Nouvelles méditations*)

LAMARTINE



LAMARTINE (Alphonse de) 1790—1869), né à Mâcon. Il a donné à la poésie française un éclat et une harmonie incomparables dans les *Méditations poétiques*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, etc. Il a encore écrit plusieurs œuvres remarquables en prose: *le Voyage en Orient*, *l'Histoire des Girondins*, etc.

59. LES MONDES

Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstants  
Cèdent, comme le nôtre à l'empire du temps ;  
Comme le nôtre aussi, sans doute, ils ont vu naître  
Une race pensante, avide de connaître :

Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.  
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,  
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,  
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,

Se livre à des transports aussi doux que les miens.  
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens :  
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre  
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre ?

A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs,  
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?  
Habitants inconnus de ces sphères lointaines.  
Sentez-vous nos besoins, nos plaintes et nos peines ?

Connaissez-vous nos arts ? Dieu vous a-t-il donné  
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?  
Royaumes étoilés, célestes colonies,  
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies

Qui par tous les degrés de l'échelle du ciel,  
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.  
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée,  
Un autre genre humain peuple une autre contrée,

Hommes, n'imitiez pas vos frères malheureux.  
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux.

*(Essai sur l'astronomie)*

DE FONTANES (1757—1821)

60. LA FEUILLE

De ta tige détachée,  
Pauvre feuille desséchée,  
Où vas-tu ?—Je n'en sais rien.  
L'orage a brisé le chêne  
Qui seul était mon soutien,  
De son inconstante haleine,

Le zéphir ou l'aquilon  
Depuis ce jour me promène  
De la forêt à la plaine,  
De la montagne au vallon.  
Je vais où le vent me mène,

Sans me plaindre ou m'effrayer,  
Je vais où va toute chose,  
Où va la feuille de rose  
Et la feuille de laurier.

ARNAULT (1796—1834)





## DEUXIÈME PARTIE

---

### CHOIX DE LECTURES FRANÇAISES DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

#### I. PROSE

##### 61. UN ORAGE DANS L'ÎLE-DE-FRANCE

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons ; des pluies épouvantables semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin était devenu une mer ; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île ; et l'entrée de ce vallon une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec des eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

✕ Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de Mme de la Tour dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient



vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant et enforçant là un pieu : il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa : le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des tourrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avaient leur racine en haut, de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies. Cependant les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants ; mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient, par leurs chants plaintifs, la perte de leurs petits.

*(Paul et Virginie)*

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

## 62. CLAIR DE LUNE

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une

de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air.

Les insectes bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel et reflétaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'était le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

*(Paul et Virginie)*

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

### 63. LE RETOUR DANS LA PATRIE

Quand j'arrivai, en France, sur un vaisseau qui venait des Indes, dès que les matelots eurent distingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent, pour la plupart, incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardaient sans en pouvoir détourner les yeux ; d'autres mettaient leurs beaux habits, comme s'ils avaient été au moment d'y descendre ; il y en avait qui parlaient tout seuls et d'autres

qui pleuraient. A mesure que nous approchions, le trouble de leur tête augmentait. Comme ils en étaient absents depuis plusieurs années, ils ne pouvaient se lasser d'admirer la verdure des collines, le feuillage des arbres, et jusqu'aux rochers du rivage couverts d'algues et de mousses, comme si tous ces objets leur eussent été nouveaux. Les clochers des villages où ils étaient nés, qu'ils reconnaissaient au loin, dans les campagnes, et qu'ils nommaient les uns après les autres, les remplissaient d'allégresse.

Mais quand le vaisseau entra dans le port, et qu'ils virent sur les quais leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs femmes et leurs enfants, qui leur tendaient les bras en pleurant, et qui les appelaient par leurs noms, il fut impossible d'en retenir un seul à bord : tous sautèrent à terre, et il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage.

(*Mon voyage*)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737—1814), né au Havre, eut une vie aventureuse. Après avoir parcouru l'Europe et séjourné trois ans à l'île de France, il publia à son retour son *Voyage, les Etudes et les Harmonies de la Nature* et le roman célèbre *Paul et Virginie*, récit d'une simplicité touchante.

64. LETTRE A M<sup>me</sup> DU DEFFAND

J'ai été très mal, madame, depuis près d'un mois. Je le suis encore, et je ne sais pas trop comment je suis en vie! Je crois qu'il est arrivé la même chose à don Pèdre qu'à moi; cependant je vous en envoie une seconde édition parce que j'apprends, dans mon lit, qu'il n'y a plus d'exemplaires de la première à Genève. Tout est allé, je crois, à Paris. Vous recevrez probablement l'exemplaire de l'édition nouvelle par M. d'Ogni. Je vous conseille de ne vous jamais faire lire de vers, car outre qu'on en est fort las, ils sont trop difficiles à lire. Vous trouverez mieux votre compte avec de la prose.

Je finirai bientôt ma carrière au coin de mon feu. Eten-  
dez la vôtre, madame, aussi loin que vous le pourrez; jouissez de tous les plaisirs que votre triste état vous permet. Le mot de plaisir est bien fort, j'aurais dû dire consolations, et même consolations passagères, car il n'en reste rien, lorsqu'au sortir d'un grand souper on se trouve avec soi-même, et qu'on passe la nuit à se rappeler en vain ses premiers beaux jours. Tout est vanité, disait l'autre. Eh! plutôt à Dieu que tout ne fût que vanité! mais la plupart du temps tout est souffrance. J'en suis bien fâché! mais rien n'est plus vrai.

Ma lettre est un peu de Jérémie; j'aimerais mieux être Anacréon. Je vous prie de me pardonner mes lamentations, et de croire que le bonhomme Jérémie, au milieu de ses montagnes, vous est aussi tendrement attaché que s'il avait le bonheur de vous voir tous les jours.

Le vieux malade de Ferney.

(Correspondance)

VOLTAIRE

65 DEDICACE DE "LA HENRIADE," A LA REINE

Madame,

C'est le sort de Henri IV d'être protégé par une reine d'Angleterre; il a été appuyé par Elisabeth, cette grande princesse qui était dans son temps la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi bien confiée qu'à une princesse dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'Elisabeth.

Votre Majesté trouvera dans ce livre des vérités bien grandes et bien importantes; la morale à l'abri de la superstition; l'esprit de liberté également éloigné de la révolte et de l'oppression; les droits des rois, toujours assurés, et ceux du peuple toujours défendus. Le même esprit dans lequel il est écrit me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un roi qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une nation libre, d'un roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, et sa gloire à être juste.

Notre Descartes, le plus grand philosophe de l'Europe, avant que le chevalier Isaac Newton parût, a dédié ses *Principes* à la célèbre princesse palatine Elisabeth; non pas, dit-il, parce qu'elle était princesse (car les vrais philosophes respectent les princes et ne les flattent point), mais parce que, de tous ses lecteurs, il la regardait comme la plus capable de sentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, Madame (sans me comparer à Descartes), de dédier de même *La Henriade* à Votre Majesté, non seulement parce qu'Elle protège les sciences et les arts, mais encore parce qu'Elle en est un excellent juge.

Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu et au plus haut rang, si Votre Majesté veut bien me permettre,

de Votre Majesté,

le très humble, très respectueux, et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE

66. A GRETRY

La cour a sifflé tes talents ;  
Paris applaudit tes merveilles ;  
Grétry, les oreilles des grands  
Sont souvent de grandes oreilles.

VOLTAIRE

67. LE CORRIDOR DE LA TENTATION

Nabussam, un des meilleurs rois de l'Asie, était toujours loué, trompé et volé ; c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres.

Le roi le savait ; il avait changé de trésorier plusieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode établie.

Le roi Nabussam confia sa peine au sage Zadig.

« Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ?

— Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infail-  
lible de vous donner un homme qui ait les mains nettes ».

Le roi, charmé, lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre.

« Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme ».

Le jour même, il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des

deniers de Sa Gracieuse Majesté Nabussam eussent à se rendre, en habit de soie légère, dans l'antichambre du roi.

Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin ; tout était préparé pour le bal ; mais la porte de ce salon était fermée, et la galerie assez obscure.

Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, dans ce passage, dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie.

Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés.

»Quels fripons !» — disait tout bas Zadig.

Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, la regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme.

Ah ! l'honnête homme ! le brave homme ! disait Zadig.

Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis avec la plus grande justice du monde ; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher.

Le roi fut fâché pour la nature humaine que, de ces soixante-quatre danseurs, il y eût soixante et trois filous.

La galerie obscure fut appelé le Corridor de la tentation.

(Contes)

VOLTAIRE

## 67. LA DOT DE LA SŒUR

Le principal talent de Zadig était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les pre-



miers jours de son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un



C'est vous qui aimez le mieux votre père.

tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur; chacun disait: «C'est l'aîné qui aime le mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces».

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: «Votre père n'est point mort; il est guéri de sa dernière maladie; il revient à Babylone.— Dieu soit loué! répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher!» Zadig dit ensuite la même chose au cadet. «Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon

père tout ce que j'ai ; mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné.—Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces. C'est vous qui aimez le mieux votre père».

(Contes)

VOLTAIRE

#### 69. LA CONFIANCE BIEN PLACÉE

Le prince Edouard était dans la maison d'un gentilhomme écossais, lorsque cette maison fut tout à coup investie par les milices ennemies. Le prince ouvrit lui-même la porte aux soldats : il eut le bonheur de n'être pas reconnu ; mais bientôt après on sut dans l'île qu'il était dans ce château.

Alors il fallut se séparer de ses compagnons et s'abandonner seul à sa destinée. Il marcha dix milles, suivi d'un batelier ; enfin, pressé par la faim et prêt à succomber, il hasarda d'entrer dans une maison dont il savait bien que le maître n'était pas de son parti. «Le fils de votre roi, lui dit-il, vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi ; mais je vous crois assez de vertu pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez les misérables vêtements qui me couvrent, gardez-les ; vous pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la Grande Bretagne».

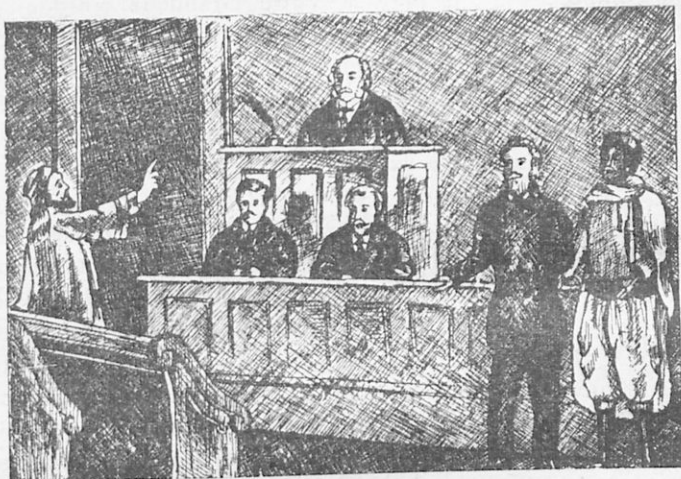
Le gentilhomme auquel il s'adressait fut touché comme il devait l'être ; il s'empressa de le secourir autant que la pauvreté de ce pays peut le permettre, et lui garda le secret.

(Contes)

VOLTAIRE

76. LA PIERRE ACCUSATRICE

Arrivé dans sa tribu, Sétoc commença par redemander cinq cents onces d'argent à un Hébreu, auquel il les avait prêtées en présence de deux témoins : mais ces deux témoins étaient morts ; et l'Hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant



Il avoue que c'est sur elle que l'argent fut compté.

Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe.

Sétoc confia sa peine à Zadig, qui était devenu son conseil : « En quel endroit, demanda Zadig prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidèle ? — Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont Oreb. — Quel est le caractère de votre débiteur ? dit Zadig. — Celui d'un fripon, reprit Sétoc. — Mais je vous demande si c'est un homme vif ou flegmatique, avisé ou imprudent ? C'est de

tous les mauvais payeurs, dit Sétoc, le plus vif que je connaisse.—Eh bien, insista Zadig, permettez que je plaide votre cause devant le juge». En effet, il cita l'Hébreu au tribunal, et il parla ainsi au juge : «Oreiller du trône de l'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. — Avez-vous des témoins? dit le juge. — Non, ils sont morts; mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté; et, s'il plaît à Votre Grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage; nous resterons ici, l'Hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne; je l'enverrai chercher aux dépens de Sétoc, mon maître.— «Très volontiers», répondit le juge; et il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience : «Eh bien! dit-il à Zadig, votre pierre n'est pas encore venue?» — L'Hébreu, en riant, répondit : «Votre Grandeur resterait ici jusqu'à demain que la pierre ne serait pas encore arrivée: elle est à plus de six milles d'ici, et il faudrait quinze hommes pour la remuer. — Eh bien! s'écria Zadig, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage: puisque cet homme sait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté». L'Hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer; le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

(Contes)

VOLTAIRE

## 71. LES CONSOLATIONS

Le grand philosophe Citophile disait un jour à une femme désolée et qui avait juste sujet de l'être: «Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous: on la chassa de ses royaumes; elle

fut près de périr sur l'Océan par les tempêtes; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud». — «J'en suis fâchée pour elle», dit la dame; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

«Mais, dit Citophile, souvenez-vous de Marie Stuart; sa bonne amie et sa bonne parente, le reine Elisabeth, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison pendant dix-huit années». — «Cela est fort cruel», répondit la dame; et elle se replongea dans sa mélancolie.

«Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps et qui est mort dans une île déserte». — «Je sais toute cette histoire», répondit la dame.

«Eh bien! donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie. Je l'ai vue longtemps pendant qu'elle était en prison, et elle ne parlait que de ses malheurs». — «Pourquoi ne voulez-vous pas que je songe aux miens»? dit la dame. — «C'est, reprit le philosophe, parce que, tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à Hécube, songez à Niobé». — «Ah! dit la dame, si j'avais vécu de leur temps, et si pour les consoler vous leur aviez conté mes malheurs pensez-vous qu'elles vous eussent écouté?»

Le lendenain, le philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point de mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfants et la porta au philosophe. Il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins.

Trois mois après, il se revirent et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très gaie. Ils firent ériger une statue au Temps avec cette inscription: «A celui qui console».

(Contes)

VOLTAIRE



VOLTAIRE (1694—1778), né à Paris, fut à la fois poète, historien, philosophe, eut une réputation européenne et une influence très considérable sur son siècle. Il est surtout remarquable comme prosateur. On a de lui *la Henriade*, *l'Histoire de Charles XII*, *le siècle de Louis XIV*, des tragédies : *Mérope*, *Zaïre*, *les Contes*, etc., ainsi qu'une volumineuse correspondance.

## 72. IMMENSITÉ DU MONDE

Portons maintenant nos regards au delà du système solaire, sur ces innombrables soleils répandus dans l'immensité de l'espace, à un éloignement de nous tel que le diamètre entier de l'orbe terrestre, observé de leur centre, serait insensible. Plusieurs étoiles éprouvent dans leur couleur et dans leur clarté des changements périodiques remarquables qui indiquent, à la surface de ces astres, des taches que des mouvements de rotation présentent et dérobent alternativement à nos regards.

D'autres étoiles ont paru tout à coup et ont ensuite disparu, après avoir brillé pendant quelques mois d'un vif éclat. Telle fut l'étoile observée par Tycho Brahé en 1572 dans la constellation de Cassiopée. En très peu de temps elle surpassa la clarté des plus brillantes étoiles et de Jupiter même : on la voyait en plein jour. Sa lumière s'affaiblit ensuite, et elle disparut seize mois après sa découverte. Sa couleur éprouva des variations considérables : elle fut d'abord d'un blanc éclatant, ensuite d'un jaune rougeâtre, et enfin d'un blanc plombé comme Saturne. Quels change-



ments prodigieux ont dû s'opérer sur ces grands corps pour être aussi sensibles, à la distance qui nous en sépare ! Combien ils doivent surpasser ceux que nous observons à la surface du soleil, et nous convaincre que la nature est loin d'être toujours et partout la même ! Tous ces astres devenus invisibles n'ont point changé de place durant leur apparition. Il existe donc, dans l'espace céleste, des corps opaques aussi considérables, et peut-être en aussi grand nombre que les étoiles.

Il paraît que, loin d'être disséminées à des distances à peu près égales, les étoiles sont rassemblées en divers groupes dont quelques-uns renferment des milliards de ces astres. Notre soleil et les plus brillantes étoiles font probablement partie d'un de ces groupes qui, vu du point où nous sommes, semble entourer le ciel et forme la voie lactée. Le grand nombre d'étoiles qu'on aperçoit à la fois dans le champ d'un fort télescope dirigé vers cette voie, nous prouve son immense profondeur qui surpasse mille fois la distance de Sirius à la terre ; en sorte qu'il est vraisemblable que les rayons émanés de ces étoiles, ont employé un grand nombre de siècles à venir jusqu'à nous. La voie lactée finirait par offrir à l'observateur qui s'en éloignerait indéfiniment, l'apparence d'une lumière blanche et continue, d'un petit diamètre ; car l'irradiation qui subsiste même dans les meilleurs télescopes, couvrirait l'intervalle des étoiles. Il est donc probable que, parmi les nébuleuses, plusieurs sont des groupes d'un très grand nombre d'étoiles, qui, vus de leur intérieur, paraîtraient semblables à la voie lactée. Si l'on réfléchit maintenant à cette profusion d'étoiles et de nébuleuses répandues dans l'espace céleste, et aux intervalles immenses qui les séparent, l'imagination, étonnée de la grandeur de l'univers, aura peine à lui concevoir des bornes.

LAPLACE 1749-1827



### 73. LES DÉSERTS DE L'ARABIE PÉTRÉE

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'oeil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts, car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul ; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ces yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenterait en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON (1707-1788)

### 74. LA VIEILLESSE ET LA MORT

Tout change dans la nature, tout s'altère, tout périt : le corps de l'homme n'est pas plus tôt arrivé à son point de perfection qu'il commence à déchoir : le dépérissement est d'abord insensible, il se passe même plusieurs années avant que nous nous apercevions d'un changement considé-

nable : cependant nous devrions sentir le poids de nos années mieux que les autres ne peuvent en compter le nombre : et comme ils ne se trompent pas sur notre âge en le jugeant par les changements extérieurs, nous devrions nous tromper encore moins sur l'effet intérieur qui les produit, si nous nous observions mieux, si nous nous flattions moins, et si, dans tout, les autres ne nous jugeaient pas toujours beaucoup mieux que nous ne nous jugeons nous-mêmes.

Lorsque le corps a acquis toute son étendue en hauteur et en largeur par le développement entier de toutes ses parties, il augmente en épaisseur. Le commencement de cette augmentation est le premier point de son dépérissement, car cette extension n'est pas une continuation de développement ou d'accroissement intérieur de chaque partie par lesquels le corps continuerait de prendre plus d'étendue dans toutes ses parties organiques, et par conséquent plus de force et plus d'activité ; mais c'est une simple addition de matières surabondantes qui enflent le volume du corps et le charge d'un poids inutile. Cette matière est la graisse, qui survient ordinairement de trente-cinq à quarante ans ; et à mesure qu'elle augmente, le corps a moins de légèreté et de liberté dans ses mouvements, ses membres s'appesantissent, il n'acquiert de l'étendue qu'en perdant de la force et de l'activité.

D'ailleurs, les os et les autres parties du corps ayant pris toute leur extension en longueur et en grosseur, continuent d'augmenter en solidité ; les sucs nourriciers qui y arrivent, et qui étaient auparavant employés à en augmenter le volume par le développement, ne servent plus qu'à l'augmentation de la masse en se fixant dans l'intérieur de ces parties ; les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, toutes les fibres plus dures, la peau se dessèche, les rides se forment peu à peu, les cheveux blanchissent, les

dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe, etc... Les premières nuances de cet état se font apercevoir avant quarante ans; elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à soixante-et-dix; la caducité commence à cet âge de soixante et dix ans, elle va toujours en augmentant; la décrépitude suit et la mort termine, ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans, la vieillesse et la vie.

Pourquoi donc craindre la mort si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir? Qu'on interroge les médecins et les ministres de l'Eglise, accoutumés à observer les actions des mourants et à recueillir leurs derniers sentimens; ils conviendront qu'à l'exception d'un très petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation causée par des mouvements convulsifs semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement, et sans douleurs; et même ces terribles agonies effrayent plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade; car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé non plus que de ce qu'ils avaient senti! Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et, dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance et qui ne se flatte d'un retour vers la vie; la nature a, pour

le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi; on n'en croit pas les jugements des autres, on les regarde comme des alarmes peu fondées: tant qu'on se sent et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage lorsque, par zèle ou par indiscretion, quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue. Ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir: il a seulement quelques doutes, quelque inquiétude sur son état, mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère; et, si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par les tristes soins, et cet appareil lugubre, qui devançant la mort, il ne la verrait point arriver.

BUFFON

#### 75. UN PEUPLE GAI

Comme les Tyrinthiens ne pouvaient plus prendre leur sérieux sur rien, tout allait en désordre parmi eux. S'ils s'assemblaient sur la place, tous leurs entretiens roulaient sur des folies au lieu de rouler sur les affaires publiques;

s'ils recevaient des ambassadeurs, ils les tournaient en ridicule : s'ils tenaient le Conseil de Ville, les avis des plus graves sénateurs n'étaient que des bouffonneries; et en toutes sortes d'occasions une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tyrinthiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie et ils allèrent consulter l'oracle de Delphes pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'oracle répondit que, s'ils pouvaient sacrifier un taureau à Néptune sans rire, il serait désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même : cependant, pour la faire sérieusement, ils y apportèrent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir pas de jeunes gens, mais seulement des vieillards, et non pas encore toutes sortes de vieillards, mais seulement ceux qui avaient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes.

Quand toutes ces personnes choisies furent sur le bord de la mer pour immoler la victime, il fut besoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies et l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre et se mordissent les lèvres; mais par malheur il se trouva là un enfant qui s'y était coulé. On voulut le chasser selon l'ordre et il cria : »Quoi, avez-vous peur que je n'avale votre taureau? Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites. On éclata de rire, le sacrifice fut toulé et la raison ne revint pas aux Tyrinthiens.

FONTENELLE (1657-1757)

## 76. LE SOLEIL, CENTRE DE NOTRE SYSTÈME

Figurez-vous Copernic, qui fait main basse sur tous ces cercles différents et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité; il détruit les uns, il met les

autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle était placée, et dans ce centre, il met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, ne la renferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent; si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil; la terre y tourne elle-même; et, pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune qui tourne encore autour d'elle.



FONTENELLE

FONTENELLE (1657—1757)

## 77. UNE LEÇON DE SOBRIÉTÉ

Un jour que Cyrus assistait à un repas très somptueux, dans lequel on avait tout prodigué, il parut indifférent à tout ce somptueux appareil. Comme Astyage en était surpris: «Les Perses, lui dit-il, ne prennent pas tant de détours ni de circuits pour apaiser leur faim: un peu de pain et de cresson leur suffit». Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré tous les mets qui étaient servis, il les distribua à tous les officiers du roi, pour les récompenser de leurs services; mais il ne donna rien à Sacas, l'échanson d'Astyage. Le roi se montra sensible à cet affront et reprocha vivement à Cyrus d'avoir manqué d'égards envers un officier si distingué par son dévouement

et par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire. «Ne faut-il que cela, repartit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces ? Je les aurai bientôt gagnées, car je me fais fort de vous servir mieux que lui ». Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avança gravement, d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et, tenant la coupe délicatement de trois doigts, il la présenta au roi, avec une grâce et une dextérité qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et, en le baisant, il s'écria : «O Sacas ! pauvre Sacas ! te voilà perdu ! j'aurai la charge ».

Astyage lui dit, en lui témoignant beaucoup d'amitié : «Je suis très content, mon fils : on ne peut pas mieux servir ; vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle : c'est de goûter la liqueur que vous m'avez présentée».

—Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi.

—Et pourquoi donc ? dit Astyage.

—C'est que j'ai craint que cette liqueur ne fût du poison.

—Du poison ! s'écria le roi ; et comment cela ?

—Oui, mon père, répliqua le jeune prince, car il n'y a pas longtemps que, dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre cour, j'aperçus qu'après qu'on eut bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On criait, on chantait, on parlait à tort et à travers ; vous paraissiez avoir oublié, vous, que vous étiez le roi, et eux, qu'ils étaient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser vous ne pouviez vous tenir.

—Comment ! reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père ?

—Jamais ! répondit Cyrus ; quand il a bu, il cesse d'avoir soif, et voilà tout ce qui lui en arrive.

ROLLIN





CHARLES ROLLIN (1661—1741) humaniste et historien français, né à Paris, recteur de l'Université, auteur du *Traité des Etudes* et d'une histoire romaine.

## II. POÉSIE

---

### 78. LES ENFANTS AU COLLÈGE

C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise  
De ses premiers penchants la naïve franchise.  
L'un, docile et traitable après le châtement,  
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment ;  
Il essuie en riant une dernière larme ;  
Un affront l'irritait, un souris le désarme.  
L'autre, ferme, inflexible, affecte un froid dédain,  
Et garde obstinément un silence mutin.  
Mais l'heure des jeux sonne : observez-les encor  
Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.  
L'un, apprenti Rubens, charbonne la muraille ;  
L'autre, Chevert futur, met sa troupe en bataille ;  
L'autre, Euclide nouveau, confie au sol mouvant  
Ses cercles, ses carrés, dont s'amuse le vent ;  
L'autre de ses châteaux fait, défait l'assemblage !  
L'autre est l'historien, le conteur du village.  
Celui-là, sans songer à son destin futur,  
Se montre satisfait si, lancé d'un bras sûr

Le caillou sur les eaux court, tombe et se relève,  
Ou si par un bon vent son cerf-volant s'enlève.  
Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos yeux,  
Hâtez-vous, saisissez ce germe précieux.  
Tels ces jeunes œillets n'attendent pour éclore  
Qu'un des rayons du jour, qu'un des pleurs de l'aurore.



Tels, d'un lis s'élevant dans le fond  
[des déserts,  
Les parfums négligés se perdent dans  
[les airs.  
Cultivés, protégés par vos secours  
[propices,  
Ces jeunes sauvageons croîtront sous  
[vos auspices.

Hâtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus doux,  
Et leur succès flatteur rejaillira sur vous.

DELILLE (1738-1813).

#### 79. SOCRATE ET GLAUCON.

Glaucon avait trente ans, bon air, belle figure :  
Mais parmi les présents que lui fit la nature,  
Elle avait oublié celui du jugement.  
Glaucon se croyait fait pour le gouvernement :  
Pour avoir eu jadis un prix de rhétorique,  
Il s'estimait au monde un personnage unique :  
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,  
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché :  
parler à tout propos était sa maladie.  
Socrate l'abordant : — Plus je vous étudie,  
Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.  
Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.  
Vous voulez gouverner : vous désirez qu'Athènes

De l'état en vos mains remette un jour les rênes?

—Je l'avoue.—Et sans doute, à vos concitoyens  
Vous paîrez cet honneur en les comblant de biens?

—C'est là tout mon désir.—Il est louable; et j'aime  
Que l'on serve à la fois sa patrie et soi-même.

A ce plan, dès longtemps, vous avez dû penser;  
Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer?

—Glaucôn resta muet, contre son ordinaire.

Il cherchait sa réponse.—Un très grand bien à faire.

Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,

Dans le trésor public d'amener de l'argent.

N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,

Grossir les revenus, supprimer les dépenses?

—Oui; ce sera bien là le premier de mes soins.

—Il faut recevoir plus; il faut dépenser moins.

Vous avez, à coup sûr, calculant nos ressources,

Des richesses d'Athènes approfondi les sources?

Vous savez quels objets forment nos revenus?

—Pas très bien; ils me sont, la plupart, inconnus.

—Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire?

—Six mois, sous Périclès, j'ai servi volontaire.

—Ainsi nous vous verrons, de nos braves guerriers,

Par vos vastes projets, préparer les lauriers?

Vous savez comme on fait subsister une armée?

Par quels soins elle doit être instruite et formée?

—Je n'ai pas ces détails très présents à l'esprit.

—Vous avez, là-dessus, quelque mémoire écrit,

J'entends.—Mais, non.—Tant pis: vous me l'auriez fait lire:

J'en aurais profité. Du moins, vous pouvez dire

Si, payant nos travaux par des dons suffisants.

L'Attique peut nourrir ses nombreux habitants?

Prenez-y garde au moins; une erreur indiscrete,

Une mauvaise loi produirait la disette.

Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir?

—En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir.

— Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières ?  
Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières ;  
Mais retenez de moi ce salutaire avis :  
Pour savoir quelque chose, il faut l'avoir appris.  
De régir les États la profonde science  
Vient-elle sans étude et sans expérience ?  
Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.  
On se croit orateur ; on n'est que babillard.  
Allez, instruisez-vous ; et quelque jour peut-être  
Vous nous gouvernerez..., Glaucon sut se connaître ;  
Il devint raisonnable ; et, depuis ce jour-là,  
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.



ANDRIEUX (1759-1833).

Chez le doux Xénophon, l'élève de  
[Socrate,  
Son ami, son vengeur au sein d'A-  
[thènes ingrate,  
J'ai lu ce dialogue, et je vous le tra-  
[duis :  
Puisse-t-il corriger les Glaucon d'au-  
[jourd'hui !  
(Licence poétique pour traduis)

ANDRIEUX

ANDRIEUX (François), né à Strasbourg  
littérateur et poète français, auteur d'élégantes fables, d'agréables comédies, et de contes dont le *Meunier sans Souci* est resté le plus célèbre.

## 80. L'AMITIÉ

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers.  
Du poids de tant de maux, semés dans l'univers,  
Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages,  
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,  
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants

Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.  
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,  
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,  
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,  
Tout le poids d'un bonheur qui n'est pas partagé?

DUCIS



DUCIS (Jean-François) (1733—1816) poète tragique, né à Versailles, eut le mérite de transporter sur la scène française quelques pièces de Shakespeare, d'Euripide et de Sophocle. Outre ses tragédies, il a composé des *Epîtres* et des *Poésies fugitives*.

#### 81. LA PIE ET LA COLOMBE

Une colombe avait son nid  
Tout auprès du nid d'une pie ;  
Cela s'appelle avoir mauvaise compagnie.  
D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.  
Au logis de la tourterelle,  
Ce n'était qu'amour et bonheur ;  
Dans l'autre nid toujours querelle.  
Œufs cassés, tapage et rumeur.  
Lorsque par son époux la pie était battue,  
Chez sa voisine elle venait,  
Là, jasait, criait, se plaignait.  
Et faisait la longue revue  
Des défauts de son cher époux :  
« Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;  
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles »  
Et cent autres choses pareilles  
Qu'elle disait dans son courroux.  
« Mais vous, répond la tourterelle,

Etes-vous sans défaut?—Non, j'en ai, lui dit-elle?

Je vous le confie entre nous :

En conduite, en propos, je suis assez légère,

Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,

Et me plaisant souvent à le faire enrager :

Mais qu'est-ce que cela?—C'est beaucoup trop, ma chère.

Commencez par vous corriger,

Votre humeur peut l'aigrir...—Qu'appellez-vous? ma mie,

Interrompt aussitôt la pie :

Moi de l'humeur! Comment! je vous conte mes maux,

Et vous m'injuriez! Je vous trouve plaisante!

Adieu, petite impertinente,

Mêlez-vous de vos tourtereaux!»!

Nous convenons de nos défauts,

Mais c'est pour que l'on nous démente.



FLORIAN

FLORIAN (Jean-Pierre Claris-de) (1755-1794) fabuliste français, petit-neveu de Voltaire. Il écrivit des *nouvelles des pi-èces* de théâtre etc. Il est, après La Fontaine, le fabuliste français le plus remarquable.

## 82. DE L'INDISCRÉTION

Quand vous méditez un projet,

Ne publiez point votre affaire.

On se repent toujours d'un langage indiscret,

Et presque jamais du mystère.

Le causeur dit tout ce qu'il sait :

L'étourdi, ce qu'il ne sait guère :

Les jeunes, ce qu'ils font ; les vieux, ce qu'ils ont fait,

Et les sots, ce qu'ils veulent faire.

PANARD (1674-1795)



## TROISIÈME PARTIE

---

### CHOIX DE LECTURES FRANÇAISES DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

#### I. PROSE

##### 83. SUR LES EXCUSES ET LES RÉPONSES MAL A PROPOS

*Instruction aux demoiselles de la classe jaune à  
Saint-Cyr (18 avril 1706)*

«Je voudrais, mes chères enfants, vous défaire de la pente que vous avez à vous excuser. Je suppose qu'effectivement vous avez fait la chose dont on vous reprend, vous ne devez pas avoir le moindre petit mot à dire, si ce n'est pour témoigner que vous êtes vraiment fâchées de l'avoir faite, que vous êtes bien obligées de l'avis qu'on vous donne, et résolues d'en profiter. Je vous assure, mes enfants, qu'il n'y a personne, si animée contre vous qu'elle pût être, qui ne fût aussitôt désarmée par cette bonne manière. Que je n'entende donc plus parler ici de mauvaises réponses ou méchantes défaites. Si vous avez, par exemple, fait un oubli ou un message de travers, au lieu de dire que vous aviez tant de choses à faire à la fois que vous n'avez pu vous en souvenir, dites que vous êtes très mortifiées d'avoir ainsi oublié ou mal fait la chose dont vous étiez



chargées, et bien fâchées de l'embarras que votre oubli ou votre étourderie ont causé. J'aimerais cent fois mieux une fille qui ferait quelque chose de travers, et qui tout bonnement l'avouerait et en paraîtrait fâchée qu'une autre qui ferait ordinairement fort bien les choses mais qui ne vou-



MME DE MAINTENON

draît point avouer son tort quand elle aurait manqué. Je dirais de la première: Voilà une fille vraiment candide, quoiqu'un peu incommode dans ses bévues, mais il y a apparence qu'elle se corrigera, et sa droiture seule y contribuera beaucoup; et je vous assure que j'aurais une bien moindre opinion de la seconde, quoique capable ».

*Lettres et Entretiens*

MME DE MAINTENON (1635-1719)

#### 84. LES ANIMAUX CHOISSISSANT UN ROI

Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre pour consoler la lionne, sa veuve, qui faisait retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs compliments, il commencèrent l'élection d'un roi: la couronne du défunt était au milieu de l'assemblée.

Le lionceau était trop jeune et trop faible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. «Laissez-moi croître, disait-il, je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire.—Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné: car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendants.— Et moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avait fait une injustice quand on me préféra le lion: je suis fort, courageux, car-

nassier, tout autant que lui; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres.— Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort et le plus brave de tons les animaux.—Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval.—Et moi le plus fin, dit le renard.—Et moi le plus léger à la course, dit le cerf.—Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de la nature». Le perroquet alors harangua ainsi: «Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules: pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison et le plus bel ornement de l'homme. —Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe: tu parles, mais non pas comme l'homme; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis.

L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme; et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sottise vanité de tant d'autres, qui veulent toujours paraître ce qu'elles ne sont pas.



FÉNELON

FÉNELON (1651-1715)

## 85. LA CONVERSATION

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Evitons surtout de parler de nous-même et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne; elle seule doit régner sur nos sentiments: mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit.



LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veu-

lent et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

(*Maximes*)

LA ROCHEFOUCAULD

## II. POÉSIE

---

### 86. LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins.  
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
«Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
Que nous ont laissé nos parents :  
Un trésor est caché dedans.  
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage  
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :  
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et repasse».  
Le père mort, les fils vous retournent le champ,  
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
Il en rapporta davantage.  
D'argent, point de caché ; mais le père fut sage  
De leur montrer, avant sa mort,  
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE (1621—1695)

### 87. PAROLE DE SOCRATE

Socrate un jour faisant bâtir,  
Chacun censurait son ouvrage :

L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,  
Indignes d'un tel personnage ;  
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis  
Que les appartements en étaient trop petits.  
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.  
« Plût au Ciel que de vrais amis,  
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !  
Le bon Socrate avait raison  
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.  
Chacun se dit ami : mais fou qui s'y repose :  
Rien n'est plus commun que le nom,  
Rien n'est plus rare que la chose.

LA FONTAINE

#### 88. LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Hé ! bonjour, monsieur du corbeau !  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois ».   
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et, pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le renard s'en saisit et dit : « Mon bon monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute ».   
Le corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE

89. LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
De cette vérité deux fables feront foi,  
Tant la chose en preuves abonde.  
Entre les pattes d'un lion  
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
Le roi des animaux, en cette occasion,  
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
Ce bienfait ne fut pas perdu.  
Quelqu'un aurait-il jamais cru  
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?  
Pendant il avint qu'au sortir des forêts  
Ce lion fut pris dans des rets,  
Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents  
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.  
Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

LA FONTAINE

90. LA COLOMBE ET LA FOURMI

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.  
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,  
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe,  
Et dans cet océan on eût vu la fourmis  
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.  
La colombe aussitôt usa de charité ;  
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,  
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.  
Elle se sauve. Et là-dessus

Passé un certain croquant, qui marchait les pieds nus.  
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète ;

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,  
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.  
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,

La fourmi le pique au talon ;

Le vilain retourne la tête ;

La colombe l'entend, part, et tire de long.

La soupe du croquant avec elle s'envole.

Point de pigeon pour une obole.

LA FONTAINE

91. LA MORT ET LE BUCHERON

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,  
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans  
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.  
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,  
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.  
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?  
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?  
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :  
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,

Le créancier et la corvée,

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,

Lui demande ce qu'il faut faire.

«C'est, dit-il, afin de m'aider

A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère».

Le trépas vient tout guérir ;

Mais ne bougeons d'où nous sommes :

Plutôt souffrir que mourir,

C'est la devise des hommes.

LA FONTAINE



92. LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :  
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;  
Le moindre vent qui, d'aventure,  
Fait rider la face de l'eau  
Vous oblige à baisser la tête,  
Cependant que mon front, au Causase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage ;  
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;  
Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci ;  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :  
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin ». Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE

93. LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,  
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.

Si sa fortune était petite,

Elle était sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage

Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,  
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,

Non plus berger en chef comme il était jadis,

Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis

Fut Pierrot, et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,

Racheta des bêtes à laine :

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,

Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :

« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux ?

Dit-il : adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :

Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre ».

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un sou, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance,

Qu'il faut se contenter de sa condition,

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.

La mer promet monts et merveilles :

Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

LA FONTAINE

LA FONTAINE (Jean de) 1621-1695). né à Château-Thierry, illustre poète français. Il donna pendant sa longue carrière littéraire des comédies, des odes, des chansons, des épigrammes, etc; Mais ses fables immortelles lui ont donné une popularité sans égale dans les lettres françaises; presque toutes sont des chefs-d'œuvre. Comme il apportait dans les choses de la vie une apathie naturelle, quelques contemporains en ont fait un type de naïveté, de simplicité d'esprit fort exagéré. Il montra envers son premier protecteur Fouquet une touchante fidélité, vécut dans l'intimité des grands seigneurs et des femmes les plus célèbres, et fut lié d'une étroite amitié avec les plus grands génies du siècle.



#### 94. PYRRHUS ET CINEAS

«Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage  
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?»  
Disait au roi Pyrrhus un sage confident,  
Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.  
«Je vais, lui dit ce prince, à Rome, où l'on m'appelle.  
—Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,  
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;  
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?  
Du reste des Latins la conquête est facile.  
—Sans doute, on les peut vaincre: est-ce tout?—La Sicile  
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort  
Suracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.  
—Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,  
Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise.  
Les chemins sont ouverts: qui peut nous arrêter?  
—Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter;  
Nous allons traverser les sables de Libye,  
Asservir, en passant, l'Égypte, l'Arabie,

Courir delà le Gange en de nouveaux pays,  
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais,  
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère ;  
Mais, de retour, enfin, que prétendez-vous faire ?  
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,  
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.  
— Eh ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,  
Du matin jusqu'au soir, qui vous défend de rire ?  
Le conseil était sage et facile à goûter ;  
Pyrrius vivrait heureux s'il eût pu l'écouter.

BOILEAU (1636—1711)

#### 95. UTILITÉ DE LA CRITIQUE

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?  
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.  
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.  
Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;  
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,  
Et de tous défauts les zélés adversaires.  
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;  
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :  
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue,  
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

(*Art poétique I*).

BOILEAU

#### 96. APOLLON ET HOMÈRE

Quand la dernière fois, dans le sacré vallon,  
La troupe des neuf sœurs, par l'ordre d'Appollon,  
Lut l'Iliade et l'Odyssée,  
Chacune à les louer se montrant empressée :

«Apprenez un secret qu'ignore l'univers,  
Leur dit alors le dieu des vers ;  
Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,  
Dans ce bois de lauriers où seul il me suivait,  
Je les fis toutes deux, plein d'une douce invresse :  
Je chantais, Homère écrivait».

BOILEAU

BOILEAU—DESPRÉAUX (Nicolas), l'un des plus célèbres poètes français, né à Paris, auteur des *Satires*, de *l'Art poétique*, du *Lu-trin*, etc. Il a méconnu sa vieille poésie nationale en ne comptant pour rien les prédécesseurs de Malherbe, mais il employa le meilleur de son esprit fin, sensé et mordant à combattre l'afféterie, l'emphase, l'érudition pédantesque, les fadeurs, les faux brillants, en un mot à faire subir à la poésie française une réforme analogue à celle que Pascal fit dans la prose (1636-1711).



BOILEAU (1636—1711)

## EXTRAITS DE TRAGÉDIES

### 97. L'HONNEUR DE LA FAMILLE

*Don Diègue, père de Don Rodrigue, a reçu du comte de Gormas un soufflet. Trop vieux pour venger son honneur, il remet à son fils le soin de sa vengeance.*

*D. Diègue.*—Rodrigue, as-tu du cœur ?

*D. Rodrigue.*—Tout autre que mon père,  
L'éprouverait sur l'heure.

*D. Diègue.*—Agréable colère !  
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !  
Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;  
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;  
Viens me venger.

*D. Rodrigue.*— De quoi ?

*D. Diègue.*— D'un affront si cruel  
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :  
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;  
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,  
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,  
Je le remets au tien pour venger et punir.  
Va contre un arrogant éprouver ton courage :  
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;  
Meurs, on tue. Au surplus, pour ne te point flatter,  
Je te donne à combattre un homme à redouter :  
Je l'ai vu tout couvert de sang et de poussière,  
Porter partout l'effroi dans une armée entière,  
J'ai vu par sa valeur, cent escadrons rompus ;  
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,  
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine.  
C'est . . .

*D. Rodrigue.*— De grâce, achevez,

*D. Diègue.*— Le père de Chimène.

*D. Rodrigue.*— Le . . .

*D. Diègue.*— Ne réplique point, je connais ton amour ;  
Mais qui veut vivre infâme est indigne du jour ;  
Plus l'offenseur est cher, plus grande est l'offense.  
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :  
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,  
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi ;  
Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

CORNEILLE LE CID ac. I. sc. V.

98. LA SCÈNE DU DÉFI

*Don Rodrigue* provoque en duel *Don Gormas*, le père de *Chimène*, pour venger l'honneur de son Père.

*D. Rodrigue.*— A moi, comte, deux mots.

*Le comte de Gormas.*— Parle.

*D. Rodrigue.*— Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien Don Diègue ?

*Le comte.*— Oui

*Don Rodrigue.*— Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu

La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

*Le comte.*— Peut-être.

*Don Rodrigue.*— Cette ardeur que dans les yeux je porte  
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

*Le comte.*— Que m'importe ?

*Don Rodrigue.*— A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

*Le comte.*— Jeune présomptueux !

*Don Rodrigue.*— Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend point le nombre des années.

*Le comte.*— Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain  
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

*Don Rodrigue.*— Mes pareils à deux fois ne se font  
[point connaître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

*Le comte.*— Sais-tu bien qui je suis ?

*Don Rodrigue.*— Oui ; tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.

Les palmes dont je vois ta tête si couverte

Semblent porter écrit le destin de ma perte.

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;

Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur,

A qui venge son père il n'est rien d'impossible ;



Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

*Le C.*— Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,  
Par tes yeux chaque jour, se découvrait aux miens ;  
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.  
Je sais ta passion, et suis ravi de voir ;  
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;  
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime,  
Que ta haute vertu répond à mon estime,  
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.  
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :  
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.  
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;  
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;  
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire ;  
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ;  
On te croirait toujours abattu sans effort,  
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

*Don Rod.*— D'une indigne pitié ton audace est suivie ;  
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

*Le Comte.*— Retire-toi d'ici.

*Don Rodrigue.*— Marchons sans discourir.

*Le Comte.*— Es-tu si las de vivre ?

*Don Rodrigue.*— As-tu peur de mourir ?

*Le Comte.*— Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère  
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

CORNEILLE, *Le Cid*, act. I, sc. II

#### 99. LE PATRIOTISME DU JEUNE HORACE ET CELUI DE CURIACE

*La guerre a éclaté entre Rome et Albe. Curiace vient d'apprendre que sa Patrie, Albe, l'a désigné avec ses deux*

frères pour combattre Horace et ses deux frères, déjà choisis par Rome. Curiace déplore ces deux choix, car Sabine, sa sœur, est la femme d'Horace, et lui-même est fiancé à Camille, sœur d'Horace.

Curiace. — Que désormais le ciel, les enfers et la terre  
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;  
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort,  
Préparent contre nous un général effort ;  
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,  
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes  
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,  
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

Horace. — Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière ;  
Offre à notre constance une illustre matière ;  
Il épuise sa force à former un malheur  
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;  
Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,  
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.  
Combattre un ennemi pour le salut de tous,  
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,  
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;  
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire.  
Mourir pour le pays est un si digne sort,  
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.  
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,  
S'attacher au combat contre un autre soi-même,  
Attaquer un parti qui prend pour défenseur  
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,  
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie  
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,  
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.  
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,  
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée  
Pour oser aspirer à tant de renommée.

*Curiace.* — Il est vrai que nos noms ne sauraient plus  
L'occacion est belle, il nous la faut chérir. [périr :  
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare ;  
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.  
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité  
D'aller par ce chemin à l'immortalité.  
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,  
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.  
Pour moi, je l'ose dire et vous l'avez pu voir,  
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;  
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance,  
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;  
Et puisque, par ce choix, Albe montre en effet  
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,  
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;  
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.  
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,  
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc ;  
Près d'épouser la sœur qu'il faut tuer le frère,  
Et que, pour mon pays, j'ai le sort si contraire ;  
Encor qu'à mon devoir je cours sans terreur,  
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;  
J'ai pitié de moi-même, et jette un oeil d'envie  
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,  
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.  
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler ;  
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;  
Et si Rome demande une vertu plus haute,  
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,  
Pour conserver encor quelque chose d'humain.  
*Horace.* — Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être.  
Et si vous m'égalez, faites—le mieux paraître.  
La solide vertu dont je fais vanité  
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ;  
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,

Que dès le premier pas regarder on arrière.  
Notre malheur est grand, il est au plus haut point.  
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.  
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie  
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.  
Celle de recevoir de tels commandements  
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.  
Qui, près de le servir, considère autre chose,  
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;  
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.  
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien :  
Avec une allégresse aussi pleine et sincère  
Que j'épousai la soeur, je combattrai le frère ;  
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,  
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.  
*Cur.*— Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;  
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue :  
Comme notre malheur elle est au plus haut point ;  
Souffrez que je l'admire et ne l'imité point.  
*Ho.*— Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte  
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,  
En toute liberté goûtez un bien si doux.  
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.  
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme  
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,  
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,  
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

CORNEILLE. Horace, ac. II, sc. III.

#### 100. IMPRÉCATIONS DE CAMILLE

*Le jeune Horace apprend à sa sœur Camille la mort de Curiace, son fiancé. Camille exprime sa douleur par les célèbres imprécations qui suivent :*

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !  
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !  
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !  
Rome enfin, que je hais, parce qu'elle t'honore !



PIERRE CORNEILLE

Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,  
Saper ses fondements encor mal assurés !  
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,  
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie :  
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,  
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers ;  
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles :  
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,  
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !  
Puisse-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,  
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir !

CORNEILLE. Horace, ac. IV, se V.

PIERRE CORNEILLE. Le père de la tragédie française, né à Ronen (1606), mort à Paris (1684). Fils d'un avocat général, il fut destiné au barreau qu'il suivit quelque temps sans goût. Il a beaucoup écrit, surtout pour le théâtre. Ses plus belles tragédies sont: *Le Cid* (1636), *Horace*, *Cinna* (1640), *Polyeucte* (1643), *Rodogune* (1645), et une comédie, *le Menteur* (1644).

#### 101. LA VENGEANCE DE LA PERFIDIE

*Oreste annonce à Hermione qu'il a tué le perfide Pyrrhus, fils d'Achille, au moment où il mettait le diadème sur la tête d'Andromaque; Hermione battue de remords rapproche à Oreste son audace.*

*Oreste, Hermione, Cléone.*

*Oreste.*—Madame, c'en est fait et vous êtes servie :  
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

*Hermione.*— Il est mort !

*Oreste.*— Il expire : et nos Grecs irrités  
Ont lavé dans son sang ses infidélités.  
Je vous l'avais promis ; et, quoique mon courage  
Se fit de ce complot une funeste image,  
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés  
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.  
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face ;  
Il semblait que ma vue excitât son audace ;



Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,  
Dussent de son hymen relever la splendeur.  
Enfin, avec transport prenant son diadème,  
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :  
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi,  
» Andromaque : réglez sur l'Épire et sur moi.  
» Je voue à votre fils une amitié de père ;  
» J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère :  
» Pour tous mes ennemis je déclare les siens,  
» Et je le reconnais pour le roi des Troyens ».  
A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,  
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;  
L'infidèle s'est vu partout envelopper,  
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper ;  
Chacun se disputait la gloire de l'abattre.  
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,  
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;  
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.  
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse  
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,  
Et regagner le port, où bientôt nos amis  
viendront couverts du sang que je vous ai promis.

*Hermione.* — Qu'ont-ils fait ?

*Oreste.* — Pardonnez à leur impatience :

Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance ;  
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,  
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous ;  
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :  
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,  
Madame ; et vous pouvez justement vous flatter  
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.  
Vous seule avez poussé les coups. . .

*Hermione.* — Tais-toi perfide,

Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.  
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,



Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.

Barbare, qu'as-tu fait ! Avec quelle furie

As-tu tranché le cou d'une si belle vie !

Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui

Sans que tout votre sang se soulevât pour lui !

Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?

Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?

Qui te l'a dit ?

*Oreste.* — Odieux ! Quoi ! ne m'avez vous pas

Vous même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

*Her.* — Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?

Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?

Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements,

Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ?

Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?

N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?

Toi-même avant le coup me venir consulter,

Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?

Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance ?

Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?

Voilà de ton amour le détestable fruit :

Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.

C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,

L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.

Nous verrions encor nous partager ses soins ;

Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.

Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire :

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,

A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,

Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

ANDROMAQUE, acte V, sc. III.

*Oreste, apprenant qu'Hermione s'est tuée sur le corps de Pyrrhus, tué par Oreste, est soudain frappé de folie. Pylade l'entraîne.*

*Oreste.*— Que vois-je? est-ce Hermione? Et que viens-je  
[d'entendre?

Pour qui coule le sang que je viens de répandre?  
Je suis, si je crois, un traître, un assassin.  
Est-ce Pyrrhus qui meurt? et suis-je Oreste enfin?  
Quoi! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire  
J'assassine à regret un roi que je révère;  
Je viole en un jour les droits des souverains,  
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,  
Ceux même des autels où ma fureur l'assiège;  
Je deviens parricide, assassin, sacrilège:  
Pour qui? pour une ingrate à qui je le promets,  
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,  
Dont j'épouse la rage! Et quand je l'ai servie,  
Elle me redemande et son sang et sa vie!  
Elle l'aime! et je suis un monstre furieux!  
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux!  
Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire  
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire!

Acte V, Scène IV.

*Pylade.*— Il faut partir, seigneur. Sortons de ce palais,  
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.  
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte:  
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main-forte,  
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis;  
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.  
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,  
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,  
Commande qu'on le venge; et peut-être qu'encor  
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.  
Nos Grecs nous rejoindront; et tandis qu'Hermione  
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,  
Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

*Oreste.*— Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux  
[suivre;

A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.

Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

*Pylade.*—Hermione, seigneur? Il la faut oublier.

Quoi! toujours l'instrument et l'objet de sa rage,  
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?  
Et parce qu'elle meurt faut-il que vous mouriez?

*Oreste.*—Elle meurt! Dieux! qu'entends-je!

*Pylade.*—Eh quoi! vous l'ignoriez?

En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée

Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.

Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats

Que son sang excitait à venger son trépas.

Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.

Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue

Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber,

Lever les yeux au ciel, se frapper et tomber.

*Oreste.*—Crâce aux dieux, mon malheur passe mon

Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance! [espérance!

Appliqué sans relâche au soin de me punir,

Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir!

Ta haine a pris plaisir à former ma misère;

J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,

Pour être du malheur un modèle accompli.

Eh bien! je meurs content, et mon sort est rempli.

Où sont ces deux amants? Pour couronner ma joie,

Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie

L'un et l'autre en mourant je les veux regarder :

Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder...

Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?

De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?

Quelle horreur me saisit! Grâce au ciel, j'entrevois...

Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!

*Pylade.*—Ah? seigneur!

*Oreste.*—Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!

Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?

Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?  
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.  
Mais que vois-je ! A mes yeux Hermione l'embrasse !  
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !  
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi !  
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi !  
Eh bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?  
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?  
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?  
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?  
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne,  
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :  
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer  
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.  
*Pylade.* — Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse ;  
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.  
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants,  
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

(Andromaque acte V, sc. V).

#### 103. AVEU DE L'AMOUR DE PHÈDRE POUR HIPPOLYTE

*Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé, épousa Thésée et causa par une fausse accusation la mort de son beau-fils Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, la reine des Amazones, puisqu'il n'avait pas voulu répondre à son amour.*

*Phèdre, Cène.* — Sa nourrice.

*Phèdre.* — N'allons point plus avant. Demeurons, chère  
Je ne me soutiens plus : ma force m'abandonne. [Cène.  
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,  
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.  
Hélas !

(Elle s'assied).

*Cenone.*— Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous  
[apaisent.

*Phèdre.*— Que ces vains ornements, que ces voiles me  
[pèsent!

Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,  
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?  
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

*Cenone.*— Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se  
[détruire!

Vous-même, condamnant vos injustes desseins,  
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;  
Vous-même, rappelant votre force première,  
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.  
Vous la voyez, Madame; et prête à vous cacher,  
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher?

*Phèdre.*— Noble et brillant auteur d'une triste famille,  
Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille,  
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,  
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

*Cenone.*— Quoi? vous ne perdrez point cette cruelle envie?  
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,  
Faire de votre mort les funestes apprêts?

*Phèdre.*— Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!  
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,  
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

*Cenone.*— Quoi, Madame?

*Phèdre.*— Insensée, où suis-je? et qu'ai-je dit?

Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?  
Je l'ai perdu: les Dieux m'en ont ravi l'usage,  
Cenone, la rougeur me couvre le visage;

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;  
Et mes yeux, malgré moi se remplissent de pleurs.

*Cenone.*— Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence  
Qui de vos maux encore aigrit la violence.

Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,

Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours ?  
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?  
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?  
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux  
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,  
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure  
Depuis que votre corps languit sans nourriture.  
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?  
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?  
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;  
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;  
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,  
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.  
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,  
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,  
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,  
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,  
Cet Hippolyte . . .

*Phèdre.* — Ah ! dieux !

*Cenone.* — Ce reproche vous touche,

*Phèdre.* — Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

*Cenone.* — Hé bien ! votre colère éclate avec raison :

J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite,

Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,

Accablant vos enfants d'un empire odieux,

Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.

Mais ne différez point : chaque moment vous tue ;

Réparez promptement votre force abattue,

Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,

Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

*Phèdre.* — J'en ai trop prolongé la coupable durée.

*Cenone.* — Quoi ? de quelques remords êtes-vous déchirée ?

Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?

Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

*Phèdre.* — Grâces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles.

Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

*Cenone.* — Et quel affreux projet avez-vous enfanté  
Dont votre cœur encore doit être épouvanté?

*Phèdre.* — Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.

Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

*Cenone.* — Mourez donc, et gardez un silence inhumain;

Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.

Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,

Mon âme chez les morts descendra la première.

Mille chemins ouverts y conduisent toujours,

Et ma juste douleur choisira les plus courts.

Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue?

Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?

Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.

Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

*Phèdre.* — Quel fruit espères-tu de tant de violence?

Tu frémissas d'horreur si je romps le silence.

*Cenone.* — Et que me direz-vous, qui ne cède, grands dieux!

A l'honneur de vous voir expirer à mes yeux?

*Phèdre.* — Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,

Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

*Cenone.* — Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,

Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,

Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

*Phèdre.* — Tu le veux; lève-toi.

*Cenone.* — Parlez, je vous écoute.

*Phèdre.* — Ciel! que lui vais-je dire, et par où commencer?

*Cenone.* — Par de vaines frayeurs cessez de m'offencer.

*Phèdre.* — O haine de Vénus! O fatale colère!

Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

*Cenone.* — Oublions-les, Madame; et qu'à tout l'avenir



Un silence éternel cache ce souvenir.

*Phèdre.*— Ariane, ma sœur, de quel amour blessée  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

*Cénone.*— Que faites-vous, Madame, et quel mortel ennui  
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

*Phèdre.*— Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable



JEAN RACINE

Je pérís la dernière et la plus misérable.

*Cén.*— Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.

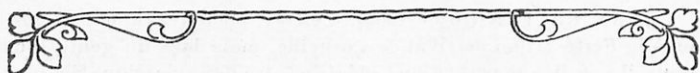
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!

Voyage infortuné! Rivage malheureux,  
Fallait-il approcher de tes bords dangereux?

PHÈDRE. Acte I, scène III.

JEAN RACINE (1639—1699). Célèbre poète tragique français, né à la Ferté-Milon, le rival de Corneille, mais dans un genre plus doux, il a réalisé en perfection l'idéal de la tragédie classique. Ses plus belles tragédies sont : *Andromaque* (1667), *Britannicus* (1669) *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), *Phèdre* (1677), *Athalie* et *Esther* (1680), et une comédie, les *Plaideurs* (1668).





## COMMENTAIRE DU TEXTE

### — 1 —

VOCABULAIRE. *Que de visages*=combien de visages. *Ombre éternelle*=la mort. *Contemple*=voit avec admiration. *Finit par se fixer...*=s'attache enfin; *Se précise*=devient sensible. *Demi-hallucination*=sensation non provoquée par un objet réel. *Hanter*=fréquenter, obséder souvent. *Cauchemar*=rêve pénible avec sensation d'étouffement.

GRAMMAIRE (variation). Transformer tous les présents du texte en imparfaits; exemples: prés. *je compte*. imparf. *je comptais*.

QUESTIONNAIRE. Quel âge doit avoir l'auteur en écrivant le morceau? Avez-vous jamais éprouvé le sentiment du regret et quand? Celui du repentir?.. et pourquoi? Le titre de l'ouvrage (*cruelle énigme*) est-il heureux? et pourquoi?

### — 2 —

VOC. *La nuit était close*=La nuit était complète. *Logis de retraité*=demeure où l'on est bien quand on est retiré d'un service. *Il avait tenu à*=il avait eu le soin que. . . . *Forban*=pirate de la mer. *Le vent d'ouest* (très ordinaire sur les côtes de Bretagne) *s'engouffrait*=soufflait comme en entrant dans un gouffre. *Qui font blémir*=qui nous font pâlir. *Et pourtant il pleurait toujours*=le cœur du marin retraité était brisé, malgré le bonheur qui l'attendait dans son logis.

GRAM. Conjuguer le verbe pronominal *se rappeler* au présent de l'indicatif et au passé composé.

QUEST. Qu'est-ce que le marin avait toujours désiré?

Quand il le posséda, en resta-t-il content? Pourquoi pleurerait-il toujours. Comment s'appelle le désir de ce qu'on a perdu?

— 3 —

VOCABULAIRE. — *Ricanèrent* = rirent avec affectation et malice. *Bouquin* = vieux livre de peu de valeur. *Boursier* = élève qui jouit de la pension gratuite dans un établissement d'instruction. *Givre* = gelée blanche produite par la congélation du brouillard et qui se dépose en fins cristaux sur les arbres. *Votre honorée* = votre honorée lettre. *Maille* = chaque noeud que forme le fil dans les tissus tricotés.

GRAMMAIRE. A quelle conjugaison appartient le verbe *frappa*? le verbe *j'entrai*? le verbe *ricanèrent*? Donner les *terminaisons* du même temps dans toutes les personnes.

QUESTIONNAIRE. Les enfants qui portent la blouse valent-ils moins que les autres? Que fait le *petit Chose* pour qu'on ne se moque plus de lui? Pourquoi s'enveloppe-t-il les jambes d'une couverture? Pourquoi n'y a-t-il pas de feu dans sa chambre? Pourquoi le petit chose dit-il qu'il n'a pas froid? Faut-il lui reprocher d'avoir menti? Pourquoi?

— 4 —

VOC. *Semailles* = action de semer et époque de l'année où l'on sème. *Beauce* = ancienne province de la France; capitale Chartes. *Semoir* = tablier où le semeur puise le grain à poignée. *Veste d'ordonnance* = veste d'uniforme qu'il portait au régiment. *Poussière vivante* = formée de grains qui sont eux-mêmes vivants. *Même* = il indique la continuité régulière de l'action. *Labours* = terres récemment labourées. *Perspective fuyante* = vers l'horizon, la terre et le ciel semblent fuir et se joindre. *Le geste* = le mouvement de la main lançant la semence. *Onde de vie* = flot vivant. *Lointains noyés* = à demi-perdus dans l'éloignement et dans la légère brume des matins d'automne.

GRAM. Faire la liste des verbes du texte en les rangeant d'après leur conjugaison; exemple:

|       |       |      |         |
|-------|-------|------|---------|
| α'.   | β'.   | γ'.  | δ'.     |
| nouer | tenir | voir | prendre |

QUEST. Que faisait Jean ce matin-là ? Comment était-il vêtu ? Qu'est-ce qui suivait le semeur ? A quoi sert la herse ? Où se passe cette scène ? Quel est l'aspect du pays ?

— 5 —

VOCABULAIRE.— *Expression nouvelle*=expression de gravité triste. *On ne sait pas*=sous-entendu ; ce qui peut arriver, je puis être tué. *Et si...* sous-entendu : si je ne reviens pas, pensée que le père de crainte n'ose pas exprimer plus clairement. *Virilement*=avec la fermeté convenant à un homme. *Candide*=innocent qui ne sait pas encore que le mal existe. *Bourru*=brusque et sans douceur.

GRAMMAIRE. 1<sup>o</sup> Mettre les verbes du 1<sup>er</sup> alinéa à la même personne de l'imparfait. 2<sup>o</sup> Mettre les verbes du 2<sup>e</sup> alinéa à la deuxième personne du pluriel. 3<sup>e</sup> Faire le même changement sur les verbes du 3<sup>e</sup> alinéa.

QUEST.— Comment l'auteur revoit-il son père dans son souvenir ? Pourquoi le père n'ose pas dire : *si je ne reviens pas, si je suis tué*. Que devra faire le fils, si son père ne revient pas ? A quel moment le général laisse-t-il paraître son émotion ? Quels sont les sentiments que les autres membres de la famille éprouvent ?

— 6 —

VOC.— *Qu'on n'en pouvait jouir*=qu'il ne donnait aucune sorte de satisfaction. *Pasteur*=prêtre de la religion protestante. *Faire des armes*=S'exercer à l'usage des armes. *De lui dire*=lui dit. *Songe*=pense donc. *De guerre lasse*=fatiguée de discuter. *Sur cette assurance*=après cette assurance. *Porte conseil*=fait réfléchir. *Chemin faisant*=en route. *La fille*=la servante. *Ne le reprendrait plus à faire*=ne recommencerait plus à faire.

GRAM.— Former les comparatifs et superlatifs des

|                |                   |                           |
|----------------|-------------------|---------------------------|
| <i>positif</i> | <i>comparatif</i> | <i>superlatif relatif</i> |
| méchante       | de supériorité    |                           |
| bon-ne         |                   |                           |
| doux-douce     |                   |                           |

QUEST. A qui était confiée l'éducation des enfants aux temps passés? L'enfant du seigneur était-il bien ou mal déscipliné? Quelles idées avait-il sur les dignités militaires? Avait-il une meilleure idée de Dieu même? Quel fut le moyen qui ramena l'enfant à la raison?

— 7 —

VOC. A mesure que = d'autant plus que. Vont se dénouant = se dénouent sans cesse. La voûte du ciel = l'horizon sans bornes. Ceignent = entourent. Evoque = rappelle en mémoire. Elle recèle = elle cache, couvre. Sous l'aile = sous la protection. S'abrita = fut protégée.

GRAM. Quel est l'infinitif présent des verbes : émeut, avance, je vais, je sais, déplaît, suivent, ceignent, peignent, vivent, il est devenu, voyais.

QUEST. Quel est le premier sentiment de l'auteur avant de sortir de chez soi? Décrivez l'évolution de ce sentiment (tristesse, déplaisir, ennui, trop de tristesse) etc. En quoi se transforme la tristesse dans le quatrième alinéa? Quelle est l'objet de la curiosité de son âme? Sommes-nous toujours en état d'apprécier la perte des nôtres? Comment caractérise l'auteur ceux qui n'apprennent jamais à souffrir?

— 8 —

VOC. — Les a produits = les a fait exister. Ses anciens rapports = ses anciens liens. Vassaux = êtres obligés de s'humilier. A l'envi = avec émulation, à qui mieux mieux. Enchantent = charment. Il roucoule = il chante tendrement. Robe nuée = robe avec des nuances. Reproduit = produit de nouveau. Lui emprunter... = recevoir son modèle. Il convient = il sied. Fîle = vole lentement. Nous prépare à la perdre = nous habitue à ne pas la voir souvent. Susurrer = murmurer. L'art de l'architecture rustique : le nid de l'hirondelle est le modèle d'un tel art. Sollicitudes = soins attendris. Maternité = qualité d'être mère. Dispos = bien disposé. Pétulant = qui est impétueux. Bouffon = plaisant. Il babil = il parle beaucoup. Il jargonne = il parle une langue inintelligible. Sa bienvenue = son bon accueil. Il dérobe = il prend secrètement. Air résolu = air courageux. Tourelle = colombier.

GRAM. — 1<sup>o</sup> Quel est le féminin de : *hôte, ancien, vassaux, inquiet, paysan, dispos, vif, indiscret, Bouffon*. 2<sup>o</sup> Trouver les verbes réguliers et les classer en conjugaisons. 3<sup>o</sup> Quelle irrégularité présente le verbe : *il déploie*? Laquelle les verbes : *obliger, charger, changer*?

QUEST. Quels oiseaux sont les amis de l'homme? De quoi enchantent-ils l'homme? Quelles sont les qualités du pigeon? celles de l'hirondelle? celles du moineau? Quelle fut la faute du preusier homme qui servit sur sa table ces oiseaux?

— 9 —

VOC. *Institut de France* composé de cinq compagnies : 1<sup>o</sup> *Académie française* fondée en 1634 par Richelieu (40 membres), chargée de la rédaction du Dictionnaire. 2<sup>o</sup> *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, fondée par Colbert en 1663 (40 membres), occupée de travaux historiques et archéologiques. 3<sup>o</sup> *Académie des Sciences morales et politiques*, créée par la Convention (40 membres), consacrée à l'étude des questions de philosophie, d'économie politique etc. 4<sup>o</sup> *Académie des Sciences*, fondée en 1666 par Colbert (65 membres) pour les questions mathématiques, physiques, etc. 5<sup>o</sup> *Académie des Beaux-Arts* (40 membres), composée d'artistes (peintres, sculpteurs, musiciens etc.). *Confirmé* = approuvé, ratifié. *Désigné* = fixé. *Offrir* = présenter. *Tuileries* (palais et jardin des), ancienne résidence des souverains de la France, à Paris. Commencé en 1564 le palais fut continué, modifié et augmenté par d'autres architectes. Longtemps abandonné par la monarchie, qui leur préférait Versailles, les Tuileries furent depuis la Révolution française le siège du pouvoir exécutif et depuis l'Empire la résidence des Souverains. Elles ont été incendiées en 1871. *Ne m'édifia pas* = ne m'encouragea pas. *Empiéter* = prendre possession d'une propriété appartenant à autrui. *La méridienne* = ligne tracée sur la surface de révolution dans le plan d'un méridien.

GRAM. Quels sont les participes passés qui se rencontrent dans le texte? Lesquels d'entre eux sont d'accord avec le sujet ou le complément direct? En extraire les règles d'accord.

QUEST. Quel était le chef de l'Etat français alors?



Avons-nous une Académie? Combien de classes a la notre? Qui est en tête de chaque classe? Lequel des membres d'une classe est perpétuel? Où habitait alors Napoléon? Quel habit portaient les Académiciens? Quel sentiment éprouva Arago de ce spectacle? Pourquoi? Napoléon a-t-il eu une bonne idée de lui ou non?

— 10 —

VOC. *Versailles*=l'ancienne cour de France se tenait à Versailles. *Si commun.....qu'il...*=il avait l'esprit si commun que ses manières, quoique belles, étaient quelque peu bourgeoises. *L'ancienne maison du roi*=les régiments qui formaient la garde royale. *Louis XIV était toujours là*=on aurait dit que Louis XIV était toujours là. *L'Oeil-de-Bœuf*=l'antichambre. *Le favori du maître*=..... du roi. *Le lever du roi*=du roi Louis XVI. *La reine*=Marie Antoinette. *Au jeu*=on jouait, le soir, chez la reine.

GRAM. A quoi *vis* est-il ici égal? quel est son féminin? Quelle est l'irrégularité du verbe *commença*? Quel est le féminin de *fier*? *Meilleures*=de quel adjectif est-il comparatif?

QUEST. Comment s'appelait le palais qui était dans Paris? Celui de Versailles? Qui avait laissé sur le sceau de son passage? De quoi Chateaubriand se souvenait-il en traversant le château? Avait-il la vanité de vouloir se conduire comme les courtisans? De quoi avaient-ils peur?

— 11 —

VOC. *Après tout*=quoi qu'il en soit. *Là-dessus*=sur ces paroles, après ce discours. *Pantelant*=respirant avec peine. *Boue, fange, vase*=la boue, terme général, est la terre détrempée; la *fange*=est la boue presque liquide; et la *vase* est la boue qui se dépose au fond d'un étang, d'un cours d'eau. *Il s'en gorge*=il en mange outre mesure. *Incessamment*=Sans cesse, continuellement. *Atmosphère fétide* et *bourbe infecte*; *infecte* qui a une odeur malfaisante et cause la corruption; *fétide*=odeur permanente par nature chez certains animaux.

GRAM. Quelle est l'irrégularité du verbe *essayer*? Celle du verbe *enfoncer*? Celle du verbe *soulever*?

QUEST. Quel est le sens de cette parabole? Est-il juste de quitter le chemin de l'honneur pour satisfaire ses passions? Y a-t-il des âmes corrompues? Y a-t-il d'autres qui peuvent se corriger? Par quel moyen peuvent-elles se corriger?

— 12 —

VOC. *Lazare Hoche* (1768—1797), général français, né à Versailles. Il devint, sous la Révolution, général de brigade; ensuite il fut chargé de pacifier de Vendée. Beau soldat, chef inflexible, plein de sollicitude pour ses subordonnés, profondément républicain, il reste une des figures les plus grandes et les plus pures de la Révolution. *Monture*=le bâton. *Prenait le mors aux dents*=s'emportait. *Sorcière*=on croyait jadis qu'elles allaient en séance au minuit de Samedi sous la présidence du satan, en chevauchant un manche à balai. *Couleurs françaises*=le drapeau français était blanc alors. *Ratafia*=sorte d'eau-de-vie. *Maison du roi*=garde royale.

GRAM. Quels sont le temps et le mode de: *avoir installé*? A quoi est égal: *dont*? Déterminez le temps et le mode de: *on l'eût étonné*? A quoi sont égaux les infinitifs *d'obéir* et *de chevaucher*? Quand emploie-t-on l'adverbe *voici* et quand l'adverbe *voilà*?

QUEST. Les français étaient-ils avant la Révolution si civilisés qu'à présent? Peut-on reconnaître la civilisation d'un peuple par ses illettrés? Hoche justifia-t-il toujours la distinction rendue à lui par sa patrie?

— 13 —

VOC. *L'avant* du paquebot était réservé aux passagers de deuxième classe; *l'arrière*, à ceux de la première. *Patriarcale*=paisible et un peu majestueuse. *Que de piastres*=plus nobles que riches. *Cérémonieux*=Les Turcs, plus riches, étaient à l'arrière. *Aux premières*=aux passagers de première classe. *Si cela vaut*=si cela est estimé comme. *Que*=si bien que. *Comme ordinaire*=comme vin ordinaire. *Repoussés*=en relief. *Vermeil*=argent doré. *Sans faire de façon*=sans hésitation. *N'en étaient pas à faire connaissance*=connaissaient depuis longtemps. *C'est égale*=néanmoins.

GRAM. Quelle est la forme du verbe: *se pressaient*? Pourquoi *rayonnants* est-il variable? Quelle est l'irrégularité du verbe *étinceler*? De quel mot est dérivé l'adjectif *patriarcal-e*?

QUEST. Qu'est-ce qu'on appelle paquebot? Quel est le vice qu'on reproche souvent aux Marseillais. Marseille est-elle la colonie de quelle ancienne ville? Quand a-t-elle été fondée? Que savez vous de Don Quichotte? Notre Marseillais est-il bavard? Qu'est-ce qu'on appelle calice d'église?

— 14 —

VOC. *Subsister*=durer longtemps. *Eau lustrale*=eau qui était propre à le purifier. *Lares*=sortes de génies attachés à une famille. *Acquérir*=eutral en possession de. *Affranchi*=esclave rendu libre.

GRAM. Quelle est l'irrégularité du verbe *partager*? Celles du verbe *protéger*? Quelle est la voix du verbe *il était attaché*?

QUEST. Nommez les trois *cérémonies* dont parle l'auteur. Que signifiait celle de *l'entrée de l'esclave* dans la famille? Quels dieux étaient célébrés dans la famille? L'esclave acquérait il des *droits* ou était-il aussi chargé de *devoirs*? Quel droit avait son maître?

— 15 —

VOC. *Je me plais à*=j'aime à. *Mutilé sur le champ de bataille*. Thierry devint à peu près aveugle en 1826; il était du reste à peu près paralytique, mais son ardeur pour l'étude ne se démentit pas, et le reste de sa vie (trente ans) fut une lutte héroïque contre la souffrance, pour la vérité. Il n'est pas de page plus noble et plus belle que cet hymne à la science.

GRAM. Qu'il *servit*, qu'il *fût*: quels sont le temps et le mode de ces verbes? Quel est l'adverbe contraire de *de nulle part*? Quelle est l'irrégularité du verbe *commencer*?

QUEST. Quels sont les grands intérêts nationaux? Qu'est-ce que l'auteur a donné à son pays? Quelle est la maladie de la génération nouvelle? Comment sont les âmes qui manquent de foi? L'auteur est-il satisfait de son œuvre?

VOC. *Les humanités* = les études littéraires qui, dans les collèges, font suite aux classes de grammaire. *Humaniste* = celui qui étudie les humanités = les littératures latine et grecque. *M. Chotard* = le professeur. *Tite-Live* = grand historien latin. *Polisson* = enfant mal-propre et espiègle. *Canusium* = où se retira l'armée romaine battue à Cannes par Hannibal. *Le palmier de Délos* = un beau palmier que près de l'autel d'Apollon Ulysse avait vu. *Le soupir en larmes d'Andromaque* = scène fameuse des adieux d'Andromaque, femme d'Hector, à son mari qui va défendre Troie contre Achille; son fils Astyanax, effrayé d'Euripide. *Antigone* = tragédie de Sophocle. *Patronnet* = jeune apprenti pâtissier. *O tombeau! O lit nuptial* = invocation d'Antigone au moment où, pour avoir désobéi au tyran, elle va être enterrée vivante dans un tombeau. *La vièrge thébaine* = Antigone.

GRAM. Former aux deux genres du singulier les adjectifs du texte; exemple: Mon; Ma; beau; belle; etc.

QUEST. Laquelle des deux littératures classiques préfère l'auteur? Laquelle lui a inspiré le sens de la beauté? Quelle œuvre l'occupait davantage? Par où a-t-il commencé l'étude des œuvres littéraires? Lequel des poètes tragiques préfère-t-il? Que lui rappelle la chaleur de la poêle de l'Auvergnat?

VOC. *Japon* = empire insulaire de l'Extrême-Orient; ses habitants les Japonnais. *Carrière* = mine de pierre. *Besogne* = travail. *Edredon* = duvet très fin. *Moëlleux-cuse* = doux au toucher et comme élastique. *Réverbérer* = renvoyer la lumière. *Darder* = lancer avec force.

GRAM. Trouver les mots synonymes de *besogne*. Trouver les contraires de *riche*, *épais*, *moëlleux*; le contraire du verbe *précéder*.

QUEST. Que nous montre cette parabole? Est-elle bien appliquée aux états d'âme de l'homme? En avons-nous rencontré un exemple vivant?

VOC. *Hormis* = si ce n'est, excepté. *Lisière* = au bord.

à la limite des marécages. *Plantureux*=fertile en plantes. *Proue*=l'avant du navire; l'opposé est sa *Poupe*. *Chau mine*=cabane couverte de chaume. *Enchanteur*=personnage doué d'un pouvoir surnaturel. *Ramée*=branches coupées avec leurs feuilles vertes. *Lutèce*=ancien nom de Paris.

GRAM. Quel est le synonyme de *forêt*? Quel est le contraire de *inhabité*? Le synonyme de *marécage*? de *brouillard*? de *dissiper*?

QUEST. Quels sont les deux personnages qui arrivent un matin au bord du fleuve? Que virent-ils au milieu du fleuve? Et dans l'île? Qu'est devenu plus tard ce petit village?

— 19 —

VOC. *Éprouvés*=mis à l'épreuve, à l'essai. *Festin*=repas d'apparat, banquet. *Traduit en justice*=renvoyé pour être jugé. *Témoignera*=sera témoin. *Irrité*=qui est en colère. *Absous*=déclaré innocent. *Herder* (1744-1803) un des plus profonds penseurs de l'Allemagne.

GRAM. Pourquoi *éprouvés* est-il au pluriel? De quel mode est suivie la conjonction *quoique*? A quel participe est égale la phrase *ayant peur*? Quel est le féminin de *ab-sous*?

QUEST. Quel est l'auteur de cette parabole? Que veut-il nous faire comprendre par cet exemple? Quel est notre aînci qui nous abandonne le premier? Et celui qui nous accompagne partout?

— 20 —

VOC. *S'est usée*=s'est anéantie. *Susceptibles*=propres à recevoir. *Mineurs*=qui n'ont pas encore accompli l'âge de 21 ans, contraire de: *majeurs*. *Tutelle*=protection exercée sur les mineurs par leurs parents. *Fatalité*=destinée qui règle les événements. *Barde*=poète celte qui chantait les héros. *Élégie*=petit poème consacré à la tristesse. *Emanation*=action, par laquelle se détache, se manifeste. *Savouurer*=goûter lentement avec attention et plaisir. *Rémuniscence*=souvenir inconscient. *Vague*=non défini. *Amer-tume*=contraire de: douceur. *Expansif-ve*=qui manifeste son sentiment intime.

GRAM. Quel autre verbe appartient à la même famille de mots que *donner*? Quel est le contraire de *tristesse*? Quelle est l'irrégularité du verbe: *prolonger*? Quel est le féminin de: *spectateur*?

QUEST. Quelles sont les qualités et quels les défauts des races celtiques? Sont-elles gaies ou tristes? A quoi croient-elles? Quels sont leurs sentiments?

— 21 —

VOC. *Déesse*=Minerve. *De conscience et de sincérité*=d'un art conscient et sincère. *Tard*=après qu'il était initié dans le christianisme. *Remords*=vif reproche de la conscience. *Initiation*=cérémonies d'admission aux mystères des cultes anciens. *Cimmériens*=ancien peuple des bords du Pont-Euxin. *A leurs heures*=à des heures fixes. *Histoire de Cronos*=la création du monde par Dieu au moyen de l'Écriture-Sainte. *Eurhythmie*=déesse du bon rythme. *Fantaisies*=caprices. *Raison*=déesse de la raison, d'après laquelle l'homme peut connaître et juger. *Apostat*=qui renonce à sa religion. *Magicien*=personne qui produit des choses étonnantes et inattendues. *Scythes*=peuple barbares et nomades. *Issus*=provenant. *Pambéotie*=lourdeur d'esprit. *Calédonien*=le comte d'Elgin (1766-1841) qui recueillit une précieuse collection de marbres en brisant les sculptures du Parthénon. *Thulé*=c'est ici l'Angleterre qu'il veut dire. *Théonoé*=qui proviens de la tête de ton père et qui est l'esprit de Dieu. *Jeune dieu*=Jésus. *Evhémère*=philosophe grec, auteur d'une méthode d'interprétation des mythes. *Petit Juif*=Saint-Paul. *Parvis*=la grande porte d'une Église. *Vérité*=déesse de la vérité. *Cora*=toujours jeune. *Lysandre*=amiral Spartiate qui prit Athènes en 404 av. Jésus-Christ. *Scepticisme*=doctrine qui repose sur la suspension du jugement; Pyrrhon fut son fondateur. *Perverse*=corrompue. *Ontracuidance*=présomption impertinente. *Dépravation*=corruption. *Plâtras*=débris de vieux murs.

GRAM. Donner les noms dérivés des adjectifs: *beau*, *simple*, *vrai*; exemple: *beauté*. Donner à l'infinitif présent les verbes du 3<sup>e</sup> alinéa; exemple: *pouvoir*. Donner les féminins de noms du 4<sup>e</sup> alinéa; exemple: *prêtresse*. Donner dans deux colonnes les verbes réguliers et irréguliers du



5<sup>e</sup> alinéa. Donner les verbes actifs du 6<sup>e</sup> alinéa. Nommer les espèces de pronoms qui se trouvent dans les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> alinéas. Donner dans deux colonnes les noms concrets et abstraits des 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> alinéas. Donner les masculins des adjectifs des 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> alinéas.

QUEST. Quand Renan visita-t-il Athènes? Quelle est son origine dont il nous parle? Par qui fut-il éduqué? Quelles impressions lui en restent? Quelle opinion exprime-t-il sur le monde actuel? A qui fait-il allusion dans le 6<sup>e</sup> alinéa? Combien de temps dura le silence de Minerve? Quelles sont les qualités que l'auteur attribue à la déesse dans le 7<sup>e</sup> alinéa? Le monde marche-t-il bien ou mal? Que doit-il faire? Est-il facile au monde de revenir au culte de Minerve? Renan le trouve-t-il facile pour soi-même? Quelle est sa dernière invocation?

— 22 —

VOC. *Broyer*=reduire en poudre. *Manoir*=habitation d'un propriétaire de fief. *Cintrée*=en voûte. *Pignon*=partie supérieure et triangulaire d'un mur. *Castel*=château. *Crédence*=table pour poser tout ce qui sert à la messe. *Jubé*=tribune en forme de galerie entre la nef et le chœur. *Rouir*=macérer le liu. *Décortication*=action d'ôter l'écorce. *Déroger*=manquer à sa dignité.

GRAM. Quels sont les verbes du texte en forme *pronominale*? Quel est l'auxiliaire du verbe *entrer*? Quelle est la voix du verbe: *étaient habités*? Quelle irrégularité présente le verbe: *exigeait*?

QUEST. Qui parle ici d'abord et à qui? De quoi fait-on la description d'abord? et après? De qui l'histoire raconte ici l'auteur? Avez-vous rencontré des personnes du caractère de Kermelle? Quels sentiments vous inspirent-elles? Qu'est-ce qu'on appelle sobriquet ou surnom?

— 23 —

VOC. *Pompéïa*=ville ancienne de Campanie, au pied du Vésuve, détruite en grande partie par un tremblement de terre en 63 de J.-C.; elle fut ensevelie sous les cendres en 79 par l'éruption du volcan. En 1748, on l'a déblayée. *Outrage*=dommage grave. *Enfoui*=enfoncé en terre. *Esquisser*=faire le premier trait rapide d'un dessin.



GRAM. Formez les deux genres des adjectifs qualificatifs du texte ; exemple : *public-publique*. Nommez les verbes pronominaux du texte. Trouvez les adjectifs verbaux du texte.

QUEST. Quel contraste y a-t-il entre Rome et Pompéïa ? Quelle fut l'action du volcan sur Pompéïa ? Qu'est-ce qui est parfaitement conservé ? Quels sentiments naissent dans le cœur du lecteur du morceau ou du visiteur de ces ruines ?

— 24 —

VOC. *Venise* = ville d'Italie sur l'Adriatique ; ses habitants = les Vénitiens. République abolie par Napol. Bonaparte en 1797. *Submergée* = couverte d'eau, inondée. *Conquis* = bâti avec beaucoup d'efforts. *Prend congée de la végétation* = on ne voit plus de végétation. *Saint-Marc* = la cathédrale de Venise et la place devant l'église. *Gondole* = long bateau plat à rames.

GRAM. Mettre tous les verbes du morceau à l'infinitif présent et distinguer les réguliers des irréguliers.

QUEST. Qu'est-ce qu'était Venise au moyen âge ? Son état comment était-il organisé ? Comment s'appelait le chef de son pouvoir exécutif ? Avait-elle des conquêtes sur la Grèce ?

— 25 —

VOC. *Abattue* = découragée. *L'infortune* = le malheur. *L'adversité* = l'infortune. *Calomnie* = fausse accusation qui blesse l'honneur.

GRAM. Distinguer les verbes de forme active de ceux de forme passive ; comme : naître v. actif. être préservé v. passif.

QUEST. Qu'est-ce qui nous préserve de la mélancolie ? Que créent les lettres pour nous. Que peut faire une page d'un auteur dans nos mauvais jours ? A quoi les lettres serviraient-elles à un coupable, à un calomnié ?

— 26 —

VOC. *Guillaume Tell* = héros légendaire qui comme principal chef de la résistance contribua à affranchir la Suisse du joug de l'Autriche au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. *Ges-*

*aler*=bailli d'Albert 1<sup>er</sup>, empereur d'Autriche; il gouverne tyranniquement la Suisse. *Arbalète*=arc d'acier monté sur un fût de bois destiné à diriger la flèche. *Vertige*=état particulier pendant lequel les objets semblent tourner autour de nous. *Carquois*=étui contenant les flèches. *Vive l'enfant*=que l'enfant ne soit pas blessé.

GRAM. *Que tous les paysans le saluent*=à quel mode se trouve le verbe? Quel est le féminin de *gouverneur*? *Affirmant*: reconnaître ce mot au point de vue grammatical. *Perce, exerce, lance*; quelle est l'irrégularité de ces verbes? Quel est le féminin de: *vengeur*?

QUEST. Que signifiait le chapeau sur la pique pour les Suisses? Qui ne salue pas le chapeau? Qui est irrité par ce manque? La présence du fils de Tell est-elle agréable pour tous les deux? A quoi Tell est-il poussé pour son indignation contre la cruelle résolution du tyran?

— 27 —

VOC. *Venise*=(voir notice 24). *Dandolo*=famille de Venise qui a fourni quatre doges (chefs de la rép. vénitienne) à la République. *Byzantins*=empereurs de Constantinople. *Député*=personnage envoyé en mission par un souverain. *Ecraser*=accabler. *Se signer*=faire le signe de la croix. *Garrotter*=lier étroitement et fortement.

GRAM. Quel est le féminin des noms: *empereur, doge, prince, prêtre, traître*? Quelles sont les irrégularités des verbes: *bouger, achever, enfoncer, appeler*?

QUEST. Combien d'années dura l'empire de Constantinople? Qui abolit la République de Venise? Que signifient ici les bourreaux et les prêtres? Que signifie: *jour évanoui*?

— 28 —

VOC. *Exquis-e*=qui a un goût délicieux. *Feuille de cuivre*=qui a la couleur cuivrée. *Etable*=arbre à tige droite. *Rouillées*=qui sont altérées comme le métal l'est de la rouille.

GRAM. Le verbe *rougit* est-il transitif ici? Quel est l'adjectif contraire de *lent-e*?

QUEST. A quoi reconnaît-on un beau matin? Quand les feuilles tombent-elles? A quoi reconnaît-on le chêne?

VOC. *Exotique*=qui est étranger à notre climat. *Tour-lourous*=par plaisanterie sont ainsi nommés les soldats de la ligne. *Espiègle*=qui aime à faire des malices.

GRAM. Que sont *charmant et violentes* au point de vue grammatical? Quelle différence y a-t-il entre *pur* et *clair*?

QUEST. Pourquoi le printemps est-il *charmant* dans le jardin des Plantes? Comment s'appelle le cri des lions en courroux?

VOC. *Opulent*=qui est dans l'abondance de biens. *Bran-ler*=agiter, remuer. *Fichu*=pièce d'étoffe dont les femmes s'entourent le cou, les épaules, la gorge. *Fulaine*=étoffe de fil et de coton. *Béat*=calme et sans inquiétude.

GRAM. Quels sont les verbes irréguliers du texte? En former les temps principaux; exemple: sont: indic. présent, verbe être, étant, été, je suis, je fus.

QUEST. Pourquoi les villages sont-ils vides à la fin de juillet? Quels travaux champêtres en sont la cause? Que font alors les paysans? Où se trouvent les aïeules? Pourquoi? Sont-elles contentes de cela?

VOC. *Fer*; leur squelette est rigide comme le fer. *Silhouette*=forme noire, aux contours très nets, qui se dessine sur un fond de clarté.

GRAM. Quels sont les attributs et quels sont les épithètes de ce texte? Exemple, droite et longue *attributs*,  
grands, vieux *épithètes*.

QUEST. Quels éléments composent le tableau que le poète nous donne? Pourquoi présente-t-il la vieille ployant sous son fagot?

VOC. *Mal*=la maladie. *En noir*=en habit noir. *Fraichir*=faire frais, faire humide.

GRAM. *Toute petite* quel est le sens de toute ici? *Bénie*; comment s'appelle l'eau que le prêtre bénit?

QUEST. De quoi s'occupe l'auteur? Quelle personne est dans le grand fauteuil rouge? A quoi songe-t-elle? Est-

elle trop épouvantée? Que fait-elle pour éviter un refroidissement?

— 33 —

VOC. *Bergerie*=lieu où l'on enferme les moutons. *Métairie*=petit domaine rural. *Mirage*=le phénomène où les objets éloignés produisent une image renversée. *Jouait*=représentait. *Illusoire*=qui ne se réalise point. *Forêt-Noire*; l'industrie des bois travaillés et des jouets est très importante dans cette forêt.

GRAM. Quels sont les verbes du texte qui se trouvent dans la voix passive? En donner les temps primitifs dans la voix active.

QUEST. Quel est le sujet de ce sonnet? Que représentait le jouet? Était-il bien ou mal fait? Quelles étaient ses imperfections? Qu'est-ce qu'a plu davantage au poète? Comment s'appelle ce genre de poésie?

— 34 —

VOC. *Sanglot*=vibration plaintive. *Langueur*=affaissement moral. *Suffocant*=qui respire avec difficulté. *Blême*=très pâle.

GRAM. Quels sont les épithètes de ce texte?

QUEST. Combien de strophes composent cette poésie? Combien de vers a chaque strophe? Quel est le titre des poésies de ce genre?

— 35 —

VOC *Coiffe*=vêtement de tête. *Vétus*=les bras vêtus. *Cale*=partie inclinée du port, lieu de débarquement. *Paimpol*=port sur la Manche. *Audierne*=port sur les côtes du Nord. *Cancalle*=chef-lieu du canton sur la Manche. *Angelus*=prière commençant par ce mot. *Hale*=air ou vent sec et chaud. *Roscoff*=commune du Finistère.

GRAM. Quels adjectifs ou participes se rapportent au mot «les femmes»? Quels mots font l'apposition du nom «les hommes»? Quel est le sujet des verbes du dernier vers?

QUEST. Pourquoi les femmes sont-elles à genoux? Par quels mots le poète exprime-t-il son admiration? A quoi le poète compare-t-il le chant plaintif? Comment est le ciel de ces pays?

VOC. *Gerfaut*=oiseau de proie du genre *faucon*. *Charnier*=entassement de cadavres, *Palos de Moguer*=port de l'Espagne sur la Méditerranée. *Routiers*=bandes de partisans. *Cipango*=le Japon (d'après Marco Polo). *Alizés*=les vents réguliers qui soufflent entre les tropiques dans la direction de l'Ouest. *Antennes*=longues vergues qui soutiennent les voiles. *Caravelle*=navire à quatre mâts.

GRAM. A quel nom se rapportent les mots : *fatigués, ivres*? Le verbe *mûrir* est-il transitif ou nom? Quels adjectifs ou participes se rapportent au même nom que *fatigués*?

QUEST. A quels personnages fait allusion le poète? A quel temps se rapporte le sujet de cette belle poésie? A quels êtres le poète compare ces conquérants?

VOC. *Onduleux*=qui ont la forme d'une onde. *Contour*=ce qui entoure. *Voix pieuse*=voix de piété.

GRAM. A quels temps se trouvent les verbes de ce texte? Lesquels d'entre eux sont à l'impératif?

QUEST. Quels sont les éléments de la première strophe? Ceux de la deuxième? Quel contraste y a-t-il entre celles-là et la troisième? Où le poète exprime-t-il son vœu? Où exprime-t-il sa reconnaissance?

VOC. *Prés*=prairies. *Feuillée*=ensemble de feuilles. *Diligents*=qui ne cessent de couler. *Rieur*=qui rit souvent. *Yeuse*=arbre appelé aussi chêne vert. *Naseau*=orifice extérieur des narines par lequel respirent certains animaux.

GRAM. Quelle irrégularité présentent les verbes : *étincelle, ruissellent*? Donner les temps primitifs des verbes *paît, bat*.

QUEST. De quoi parle le poète dans les trois premières strophes? A quel être se rapporte la quatrième? et la cinquième?

VOC. *Vague*=eau de la mer se brisant contre les ro-

chers. *Démence*=aliénation totale de l'esprit, fureur. *Lame*=vague de la mer. *Papier*=garniture.

GRAM. A quel mode se trouve le verbe : *prions*? Le mot *planche* est-il ici au sens propre ou sens figuré? A quel mode se trouvent les verbes : *apaise, fais, pousse*?

QUEST. Quel vers de la première strophe exprime le désir du poète? Dans le même vers de la 2<sup>e</sup> strophe qu'est-ce qu'il exprime? Son désir est-il exprimé de la même manière dans les 2 derniers vers de la troisième que dans le 4<sup>e</sup> de la première? Que fait-il par la dernière strophe?

— 40 —

VOC. *Marie-Stuart*=reine d'Ecosse, puis reine de France par son mariage avec François II. Veuve en 1560, elle revint en Ecosse, où elle eut à lutter contre la Réforme et la reine Elisabeth qui la fit emprisonner et exécuter après 18 années de captivité (1542—1587). *Lys* (pron. liss) anciennes armoiries de France. *Calédonie*=ancien nom de l'Ecosse.

GRAM. Donner les temps primitifs du verbe : *je ceignis*. Quel irrégularité présente le verbe : *régner*? Laquelle le verbe *changer*?

QUEST. Quelle était la patrie de Marie? Comment devint-elle reine de la France? Qui la fit exécuter?

— 41 —

VOC. *Sous le chaume*=dans la chaumière. *Il passa*=Napoléon en 1810. *A Notre-Dame*: en 1811. *Aux étrangers*=en 1814. *Piquette*=vin grossier.

GRAM. Donner les temps prim. du verbe : *viendront*. A quel mode se trouvent les verbes : *abréger, parlez-nous*? Quelle est l'île déserte?

QUEST. A quelle personne le poète fait-il allusion sans la nommer? La vieille a-t-elle un souvenir doux ou amer du passage de l'empereur? De quelle manière raconte-t-elle ses souvenirs?

— 42 —

VOC. *Glas*=tintement de la chose qui annonce l'agonie ou la mort d'une personne. *Hôtesse*=la terre.



GRAM. Donner les temps prim. du verbe: *j'ai fui*. aussi ceux du verbe *est éteinte*, et ceux du verbe *dormir*.

QUEST. Que veut montrer le poète par les quatre verbes du dernier vers?

— 43 —

VOC. *Fangeux* = plein de boue. *Landier* = nom vulgaire de l'ajonc, qui croît dans le sol aride. *Houx* = arbre toujours vert. *Genêt* = genre de légumineuse.

GRAM. Donner les temps prim. des verbes: *je revis*, *vinrent*, *je me croyais*.

QUEST. Que décrit le poète dans chacune de 3 premières strophes? Que raconte-t-il dans la 4<sup>ème</sup>? Quels sentiments exprime-t-il dans la suite?

— 44 —

VOC. *Amorcer* = garnir d'un appât. *Bouvier* = celui qui conduit ou garde les bœufs.

GRAM. Quelles sont les formes de l'adjectif *vieux*? Donner les temps primitifs des verbes: *subissez*, *il faut*, *voyant*, *vous sentiez*, *est offert*.

QUEST. A qui le poète adresse-t-il son salut? Quelles sont les qualités qu'il leur attribue? Pour qui est cet exemple?

— 45 —

VOC. *Arbuste* = le cep de vigne. *Stimuler* = réveiller. *Echalas* = pieu de chêne pour soutenir la vigne. *Treilles* = ceps de vigne élevés contre un mur. *Marmot* = petite enfant. *Grappiller* = cueillir les grappes restées aux ceps. *Ebats* = mouvements folâtres. *Préluder* = faire une chose pour en venir à une plus importante. *Empourprés* = rougis.

GRAM. Quelle est la différence de sens des verbes: *éclairer* et *éclaircir*? Donner les temps prim. des verbes: *part*, *descend*.

QUEST. A quelle saison fait-on la vendange? De quels instruments se sert-on pour la faire? Que font les vendangeurs en coupant le raisin? Avec quoi transporte-t-on le raisin coupé?

— 46 —

VOC. Cette poésie est due aux noces de la fille du



poète Léopoldine avec Charles Vasquerie; le 4 Septembre 1843, ils moururent, leur barque chavirée, pendant qu'ils revenaient d'une promenade à Caudebec.

GRAM. Quels sont les impératifs du texte?

QUEST. Que nous présentent les formes? *son trésor, le nôtre? d'une famille à l'autre; le bonheur, l'ennui; on te retient, on te désire; un regret, un espoir; Sors avec une larme! entre avec un sourire?*

— 47 —

VOC. *Carillon*=son de cloches de timbres divers placées pour être sonnées ensemble au haut d'une tour d'église ou de beffroi. *Léthargique*=qui n'est pas vif, qui est non-chalant. *Dard*=hampe de bois, armée d'une pointe de fer. *Cible*=planche servant de but pour le tir à feu.

GRAM. Comment s'appellent les habitants de Flandre? Ceux de Castille?

QUEST. Quelle contrée de la France est la Flandre? De quoi est-elle gardienne? Quels avantages présente cette contrée? Où le carillon est-il souvent sonné?

— 48 —

VOC. *Fuite*=action de fuir. *Rumeur*=bruit confus de voix. *Geste*=mouvement du corps, surtout de la main, du bras.

GRAM. Quels sont les verbes *irréguliers* de ce texte? En donner les temps primitifs.

QUEST. Où est assis le poète? Quel sentiment le domine? Par quoi est-il ému? A quoi ressemble le geste du semeur?

— 49 —

VOC. *Housard*=soldat de cavalerie légère. *Râbler*=respirer avec difficulté. *Livide*=plus que pâle. *Caramba*=juron par lequel les Espagnols et les Portugais expriment les sentiments les plus divers. *Mon père*=Sigisbert Hugo, général français, né à Nancy (1774=1828).

GRAM. Quels sont les temps primitifs des verbes: *parcourir, entendre, mourir, dire?*

QUEST. Quelles sont les qualités du père du poète?

Quel était l'état du blessé? Le Maure se montra-t-il reconnaissant au général? Celui-ci fut-il vengeur?

— 50 —

VOC. *Alcyon*=oiseau fabuleux. *Enlacer*=passer l'un dans l'autre *Dévouer*=destiner.

GRAM. Quels sont les temps primitifs des verbes : *savoir, rire*? Le verbe *mûrir* est-il transitif ou non ici?

QUEST. Quels sont les conseils du poète à la jeune fille? Donner les verbes qui les contiennent.

— 51 —

VOC. *S'élancer*=se dresser. *Girouette*=plume légère, mobile autour d'un axe indiquant la direction du vent.

GRAM. Quels sont les irrégularités des verbes *charge, glacé, s'élancc, se balance*?

QUEST. Quand les branches sont-elles noires? Quel est le manteau blanc qui cache le corbeau?

— 52 —

VOC. *Essuyée*=séchée. *Tournoyante*=qui fait plusieurs tours autour de soi-même.

GRAM. *Aura vu*: quel est ce temps? Les mots : *nonchalante, errants, courants* sont-ils des adjectifs ou des participes? A quoi le reconnaissez-vous?

QUEST. Quand un lac est-il considéré solitaire? Pourquoi le cygne n'est-il pas noyé en dormant? Quels conrants appelle-t-on invisibles?

— 53 —

VOC. *Sa retraite coupée*=puis qu'il ne pouvait plus se retirer. *Prés*=car ils étaient occupés. *Brûlante*=qui était très chaude. *La garde*=la partie par laquelle on tient une arme. *En...croissant*=comme un croissant. *Il a péri*=il a été perdu.

GRAM. *Brûlante, pantelante*, que sont-ils? Donner les temps primitifs du verbe *périr*.

QUEST. Le poète a-t-il participé à cette chasse au loup? A quoi le comprenez-vous?

VOC. *Asturies*=ancienne province du nord de l'Espagne. *Hérissé*=blessé. *Flamboyant*=qui a la forme ondoyante d'une flamme. *Atteinte*=coup dont on attaque. *Dépossédé*=ayant perdu la possession.

GRAM. Faire une liste des deux genres des adjectifs du texte ex. blanc blanche.

QUEST. Pourquoi l'Espagnol a-t-il blessé l'aigle? Où se dirige l'oiseau blessé? Quelles sont les conséquences de sa blessure?

VOC. *Séculaire*=très âgé. *Aire*=nid des oiseaux de proie. *Aiglon*=le petit de l'aigle. *Aquilon*=vent du nord violent. *Couver*=être caché. *Ondée*=grosse pluie subite et passagère.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes: *naitre*, *confondre*, *devoir*.

QUEST. Qui parle au chêne et qui répond de sa part? Que raconte le poète par cette belle poésie?

VOC. *L'airain*=la cloche d'airain. *Opulence*=richesse. *Pasteur*=berger.

GRAM. Où se rapporte l'adjectif *suspendue*? Donner les temps primitifs du verbe *revenir*.

QUEST. De combien de strophes se compose cette belle poésie? Est-elle monotone ou agréable? Combien de vers a chaque strophe?

VOC. *Voilés*=couverts. *Ecorcer*=ôter l'écorce de. *Clouée*=ayant l'oreille attachée. *Tapi*=caché. *Gramen*=plante graminée.

GRAM. Où se rapporte l'adjectif *voilés*? Quelle irrégularité présentent les verbes du type *noyer*?

QUEST. Quel événement de sa vie le poète raconte-t-il en vers? Ses souvenirs sont-ils doux ou amers?

— 58 —

VOC. *Ornière*=trace profonde. *Raboteux*=rude, inégale. *Cahoter*=secouer, tourmenter. *S'essuyer*=se sécher. *Fleur*=la fleur de la farine, le son une fois séparé.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes *ouvrir*, *répandre*, *atteler*, *couvrir*, *aller*, *broyer*, *bénir*.

QUEST. Quelle est la suite des travaux décrits par le poète. La semence, la pousse du blé, etc.

— 59 —

VOC. *Pascals*, *Leibnitz*, *Buffons*=de savants tels qu'eux. *Entretiens*=pensées, occupations. *Empyrée*=partie la plus élevée du ciel, habitée par les dieux.

GRAM. Donner les temps prim. de *voir*, *connaître*, *perdre*, *sentir*, *apprendre*.

QUEST. Que signifie le mot *globes*? quelle est la *race pensante*? Que sont *Vénus* et  *Mercure*? A quelle conclusion se terminent toutes ces interrogations du poète?

— 60 —

VOC. *Détachée* de ta tige. *Haleine*=souffle tantôt doux, tantôt violent. *Zéphyr*=tout vent doux. *Aquilon*=le vent glacé du Nord. *Laurier*=où vont les plus belles choses, comme les plus mauvaises, à la mort.

GRAM. Donner les temps prim. des verbes : *savoir*, *aller*, *se plaindre*, *s'effrayer*.

QUEST. Quelle idée vous donne le poète par cette petite poésie?

— 61 —

VOC. *Ile-de-France*=ancien nom de l'île Maurice, île anglaise à l'est du Madagascar. *Piton*=pic. *Assises*=situées. *M<sup>me</sup> de la Tour*=mère de Virginie. *Domingue*=nom d'un bon nègre, dans le roman. *Assurant*=consolidant. *Repos*=une partie du jardin. *La case*=la cabane des nègres. *En haut*; étaient déracinés. *Bengalis*=petit oiseau de *Bengali*.

GRAM. Donner la liste des deux genres des adjectifs du texte.

QUEST. Comment s'appelle le roman dont cet extrait est tiré? Quels sont les personnages dont il s'occupe? Où se passe la scène décrite par l'auteur! Où se trouve cette île?

— 62 —

VOC. *Le fanal*=petite lanterne à l'entrée des ports. *Le corps du vaisseau*=la carène.

GRAM. Nommez les temps des verbes du texte, ex. *On se mit*=passé simple du verbe *se mettre*.

QUEST. Qui appelle-t-on convives? Quels cercles appelle-t-on tropiques? L'Ile-de-France se trouve-t-elle dans ces cercles?

— 63 —

VOC. *Indes*=Vaste péninsule de l'Asie méridionale, divisée par le Gange en deux grandes régions, l'Hindoustan et l'Indo-Chine. *Manœuvre*=travail qui appartient à chacun. *Equipage*=Tous les hommes qui font le service d'un vaisseau.

GRAM. Nommez les temps *eurent distingué*, ils *devinrent*; ils *mettaient*, comme s'ils *avaient été*; où ils *étaient*; *nés*, les *remplissaient* d'allégresse.

QUEST. Les sentiments décrits par le poète s'approchent-ils de la réalité? Les avez-vous jamais sentis?

— 64 —

VOC. M<sup>me</sup> du Deffand, femme française célèbre du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Don Pèdre*=œuvre de Voltaire à laquelle il fait allusion. *Jérémie*=lamentation comme celle du prophète homonyme. *Anacréon*=poète lyrique grec, dont les poésies célèbrent le plaisir et la bonne chère. *Ferney*=chef-lieu de canton: Voltaire y résida de 1758-1778.

GRAM. Donner les temps prim. des verbes: *envoyer*, *apprendre*, *croire*, *recevoir*, *lire*, *pouvoir*, *voir*.

QUEST. Quelle espèce de genre compose ce morceau? d'où est adressée cette lettre? Qu'est-ce qu'était *Ferney*?

— 65 —

VOC. *Henri IV*=ou le Grand Roi (1553-1610). *Henriade*=poésie épique de Voltaire racontant les faits du dit

roi, composée en 1723. *Reine*=Marie Leczinska, reine de France, femme de Louis XV.

GRAM. Former les degrés (comparatif et superlatif relatif) des adjectifs du texte.

ex: grand, plus grand, le plus grand.

QUEST. Par quoi le poète justifie-t-il cette dédicace? Trouve-t-on dans cette poésie quelques doctrines?

— 66 —

VOC. *Grétry*=illustre compositeur qui brilla surtout dans l'opéra et la comédie lyrique. *Talents*=le jugement de Midas, applaudi au théâtre et mal accueilli par la cour. *Grandes oreilles*=oreilles d'âne

GRAM. Les verbes du texte sont-ils réguliers ou non?

QUEST. Pour qui est exprimé ici Voltaire. Estime-t-il toujours le jugement des courtisans?

— 67 —

VOC. *Qui ait les mains nettes*=qui ne vole pas. *Receveur des deniers*=ministre des finances. Ce conte est un des romans satiriques où l'auteur fait avec infiniment d'esprit la critique des hommes et des institutions.

Donner les temps primitifs des verbes: *savoir*, *pouvoir*, *faire prendre*, *rendre*. Mettre les mêmes verbes à l'impératif présent

QUEST. Par quel moyen Zadig a-t-il pu découvrir le plus honnête homme? Sa manière d'agir était-elle infailible? Que nous enseigne Voltaire par ce conte?

— 68 —

VOC. *Dot*=biens donnés à une fille en mariage. *Obscurcir*=faire obscure, cacher. *Dès*=depuis. *Héritier*=qui doit hériter de quelqu'un.

GRAM. Quels sont les synonymes de: négociant, *ainé*, *cadet*?

QUEST. Quel est le service de Zadig auprès du roi de Babylone? Que nous fait savoir Voltaire par ce conte?



VOC. *Edouard*=prétendant au trône d'Angleterre. Il venait d'être vaincu, en 1746, et il était poursuivi par ses ennemis. *Investie*=cernée, entourée. *Milices*=troupes composées de bourgeois et de paysans. *Prêt à succomber*=sur le point de succomber. *Grande-Bretagne*=la plus grande des îles britanniques; elle comprend d'Angleterre et l'Ecosse.

GRAM. Donner les contraires des mots: *ennemies, bonheur*; les féminins de: *prince, compagnon, maître, roi*.

QUEST. Que nous fait Voltaire savoir par ce conte au point de vue du caractère des Anglais? L'hôte parut-il digne sujet de ses souverains?

VOC. *Sétoc*=Arabe. *Once*=ancienne mesure de poids. *trente grammes*. *Il ne pouvait être convaincu*=il ne voulait reconnaître sa dette, faute de preuves. *Conseil*=qui donne conseil, conseiller. *Oreb*=montagne de l'Arabie du nord. *Flegmatique*=indifférent. *Oreiller du trône de l'équité*=juge. *Mille*=mesure itinéraire=mille pas. *Déconcerté*=interdit, troublé dans son dessein.

GRAM. Donner les mots de la même famille que *témoin, marchand, mont, débiteur*.

QUEST. Devons-nous avouer ou cacher la vérité? Peut-elle être toujours cachée? Qu'est-ce qui nous la fait souvent avouer?

VOC. *Fille du grand Henri IV*=Henriette, femme de Charles 1<sup>er</sup>. *Marie Stuart*=reine d'Ecosse décaquée sur l'ordre d'Elisabeth, reine d'Angleterre. *Bon parente*=c'est une ironie ici: *Echafaud tendu de noir*=enveloppé de tentures noires. *J'ai montré*=j'ai enseigné. *Hécube*=reine de Troie qui vit tuer ses dix-neuf enfants et son époux Priam. *Niobé*=reine de Thèbes, dont les sept fils et les sept filles furent tués par Apollon et Diane.

GRAM. Quel est le contraire des verbes: *mourir, désole*? Quel est l'actif du verbe: *perdre*?

QUEST. Quel est le plus grand consolateur?



VOC. *Orbe terrestre*=ligne où se tourne la terre autour du soleil. *Tycho-Brahé*=célèbre astronome du XVI<sup>e</sup> siècle. *Dans le champ*=d'espace quand on regarde dans un télescope. *Mille fois*=un grand nombre de fois.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes: *paraître, voir, devoir, convaincre, devenir, faire, apercevoir, offrir*.

QUEST. Qui appelle-t-on *soleils*? Quels changements sont appelés périodiques? Tycho-Brahé qu'a-t-il observé? Qu'est-ce qui existe dans l'espace? L'imagination peut-elle créer des mondes tels que les mondes réels que nous découvrons l'astronomie?

VOC. *Pétrée*=qui a beaucoup de pierres; c'est la partie nord-ouest de l'Arabie, qui se divisait en déserte, heureuse, pétrée.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes: *s'étendre, se perdre, pouvoir, vivre, dire, voir, renaître, parcourir*.

QUEST. Comment Buffon fait-il la description du pays? nous fait-il voir ou créer par l'imagination? Nous donne-t-il l'effet de sa description ou ce que l'imagination peut-elle créer? Quelle serait la conclusion finale des sentiments de son auditeur.

VOC. *Plus solides*=plus pleins. Soixante-et-dix=soixante-dix. *Du même ordre*=de même sorte. *Les ministres de l'Eglise*=les prêtres. *Derniers sentiments*=dernières pensées.

GRAM. Quel est l'auxiliaire du verbe *périr*? Quel est le contraire de *plus tôt*? Donner les temps primitifs des verbes: *acquérir, prendre, survenir, craindre, mourir*.

QUEST. Quelle est l'évolution des choses dans la nature? Depuis quand commence son dépérissement? Depuis quand commence l'addition de sa cause? Quelles autres conséquences y surviennent? Comment meurent les hommes dans la plupart des cas? Tranquillement ou non? A leur *su* ou à leur *insu*?

VOC. *Prendre leur sérieux*=être sérieux. *Ils les tournaient en ridicule*=ils se moquaient d'eux. *Conseil de ville*=sénat. *Incommodes*=désagréables. *Qu'ils composassent leur air*=qu'ils prissent une physionomie d'une gravité non naturelle. *Coulé*=glissé.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes: *aller, pouvoir, prendre, recevoir, tenir, sentir, répondre, rire, résoudre, vouloir, revenir.*

QUEST. A quel défaut était dû le malheur des Tyroliens? Ont-ils voulu se guérir de cette maladie? Qui ont-ils consulté? Ont-ils réussi à se conformer à la consultation de l'oracle? Pourquoi?

VOC. *Copernic*=célèbre astronome prussien (1473-1543), qui établit solidement la fixité du soleil et le mouvement de la terre autour de cet astre. *Il détruit*=il fait ne pas croire. *Il met en pièces*=il fait disparaître. *Prend la terre et l'envoie*=il déplace. *Du long repos*: on la croyait immobile. *La lune* est la satellite de la terre.

GRAM. A quelle voix est le verbe: *avaient été imaginés*. Au lieu de quel temps sont mis tous les présents de ce texte?

QUEST. Que croyait-on autrefois de la terre? du soleil? des cieux? de l'océan? L'astronomie a-t-elle respecté ces croyances? Quel est l'astronome le plus célèbre?

VOC. *Astyage*=grand père de Cyrus, un Mède. Les Perses étaient alors soumis à la Médie. *Circuits*=complications. *Vos bonnes grâces*=votre bienveillance. *Je me fais fort de vous servir*=je me sens sûr de vous servir. *Mandane*=mère de Cyrus.

GRAM. Quel est le contraire du verbe *prodiguer*? de *paraître*? de *apaiser*? de *permettre*?

QUEST. Comment s'appelait l'échanson? quelle était toute sa vertu? Qui put l'imiter adroitement? Comment Cyrus prenait-il l'ivresse des Mèdes?

VOC. *Est lui*=se montre tel qu'il est. *Souris*=sourire. *Affecte*=s'étudie à montrer. *Mutin*=rebelle, hostile. *Prend son premier essor*=se produit pour la première fois. *Paul Rubens*=le plus célèbre des peintres flamands (1557-1640). *Chevert*=un des grands généraux du XVIII<sup>e</sup> siècle (1695-1769). *Euclide*=illustre mathématicien grec du IV<sup>e</sup> siècle avant J. Chr. *Germe*=premier instinct, aptitude naissante. *Un des pleurs de l'aurore*=une goutte de rosée. *Sous vos auspices*=sous votre protection.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes : *mouvoir*, *courir*, *offrir*, *perdre*, *croître*.

QUEST. Où peut-on voir la nature de l'enfant? Que fait l'un, que fait l'autre? Quand peut-on former le naturel des petits nourrissons?

VOC. *Accroché*=monté. *Pairez*=paieriez. *Approfondi*=bien compté. *Disette*=manque de vivres.

GRAM. Quel est le contraire de l'adjectif *urgent*? Que signifie ici le mot *mémoire*? De quel genre est-ici le nom [quelque] chose? Donner les temps primitifs des verbes : *savoir*, *lire*.

QUEST. Quels sont les personnages de ce dialogue? Glaucou pensait-il bien? était-il en état de gouverner? Quel était la devise de Socrate? (connais-toi toi même). A quel oracle l'avait-il empruntée?

VOC. *Consolants*=qui consolent. *Le poids*=ce qui fatigue.

GRAM. Quel est le singulier de *maux*? *Penchants*; est-il participe ou adjectif? Comment sont exprimés les verbes pronominaux?

QUEST. Quelles sont les qualités de l'amitié? Quels bienfaits nous fait-elle? Pouvons-nous jouir de notre bonheur sans le partager avec un autre?

VOC. *Rumeur*=bruit confus de voix. *Colère*=portée à

la colère. *Tourterelle*=genre d'oiseau colombiforme.

GRAM. A quel temps se trouve le verbe : *était battue*? Quels sont les temps primitifs des verbes : *se plaindre, dire, voir, interrompre, convenir*.

QUEST. Qu'est-ce que la mauvaise compagnie? Quel était l'état des choses dans chacun des nids? Que faisait la pie? Que lui répondait la colombe? La pie en resta-t-elle contente?

— 82 —

VOC. *On se repent*=on n'est pas content. *Le causeur*=le bavard. *Publier*=communiquer à d'autres. *Mystère*=chose secrète.

GRAM. Donner les premières personnes du verbe. *se repentir, dire, savoir, faire*.

QUEST. Quel est le contraire de l'indiscrétion?

— 83 —

VOC. *Pente*=entraînement. *Méchantes défaites*=excuses piteuses, faux prétextes. *Faire un message*=s'acquitter d'un message. Ici la lettre est toute douceur et fermeté.

GRAM. Où sont rapportés les participes : *fâchées, obligées, résolues* etc.? Quels sont le mode et le temps des verbes : *paraîtrait, voudrait, aurait manqué*, j'aurais?

QUEST. Qui donne ces instructions? A qui les donne-t-elle? Pourquoi? Qu'est-ce qu'elle les empêche de faire?

— 84 —

VOC. *Compliments*=de condoléance. *Election*=choix qui se fait par le suffrage. *Lionceau*=jeune lion. *Prétendant*=qui aspire à une chose. *Singulier*=unique, particulier. *Haranguer*=prononcer un discours étudié et solennel. *Causeur*=qui aime à causer, à bavarder. *Copiste*=qui copie servilement.

GRAM. Donner les temps prim. des verbes : *mourir, accourir, faire, obtenir, craindre, prétendre*; donner le féminin des noms : *lion, ours, renard, cerf*.

QUEST. Quel était le roi des animaux? A qui a-t-on adjugé la royauté? Pour quelle vertu? Quelle doctrine en pouvons-nous avoir?

VOC. *Se citer*=invoker soi-même comme preuve. *Déplaire*=être désagréable.

GRAM. Donner les temps des verbes : *fuir, servir, défendre, venir, suivre*, déplaire.

QUEST. Qui déplaisent dans la conversation ? Que devons-nous éviter ? Pourquoi ? Doit-on conserver ses opinions ? Doit-on les imposer aux autres ? Où doit-on entrer indifféremment ?

VOC. *Fonds*=capital d'un bien. *Sans témoins*=secrètement. *Héritage*=propriété qui vient par succession. *Faire l'ouï*=faire la moisson. *Et repasse*=et ne repasse.

GRAM. Donner l'impératif des verbes : *savoir, faire, venir, être*.

QUEST. Où se trouve le conseil du poète ? Comment s'appellent les deux vers qui le composent à cause de leur place ?

VOC. *Censurer*=critiquer. *Fou qui s'y repose*=Qui-conque se repose sur les paroles de tels hommes est fou.

GRAM. Donner les temps primitifs de verbes : *mentir, faire, plaie, pouvoir*.

QUEST. Socrate savait-il plus que les autres ou non ? Pourquoi sa maison était-elle grande d'après lui ? Pourquoi petite pour les autres ? Où se trouve la doctrine du poète ?

VOC. *Alléché*=attiré par l'appât du plaisir. *Beau*=admirable. *Phénix*=oiseau fabuleux, unique en son espèce et qui, brûlé, renaissait de ses cendres ; *ici*=supérieur aux autres.

GRAM. Reconnaître le mot *tint* et en donner les temps primitifs. Conjuguer négativement l'impératif du verbe *mentir* ; affirmativement celui de *vivre*.

QUEST. Quel vers contiennent la doctrine de la fable ? Quelle est la qualité du corbeau ? celle du renard ? Y a-t-il

des gens qui leur ressemblent? Comment s'appellent les uns et les autres?

— 89 —

VOC. *Feront foi*=seront le témoignage. *A l'étourdie*=à la légère. *Eût affaire*=eût besoin. *Avint*=arriva. *Rets*=filets de chasse. *Sire*=ce titre donne de l'importance au petit animal qui vint au secours du roi des animaux. Une maille rongée=la rupture d'une maille. *Ni que rage*=et que rage.

GRAM. Mettre le verbe *il faut* à tous les temps de l'indicatif. Donner les temps prim. des verbes: *perdre, croire, avenir, prendre*.

QUEST. Quelle est la qualité du lion? Le rat en fut-il reconnaissant? Où se trouve la doctrine? Comment s'appelle-t-elle à cause de sa place?

— 90 —

VOC. *Fourmis*=fourmi. *Promontoire*=mont qui domine les eaux. *Croquant*=paysan. *Oiseau de Vénus*=la colombe. *Vilain*=homme des champs. *Tire de long*=s'envole au loin. *Point de*, etc.=il n'eut point de pigeon pour une obole.

GRAM. Donner les temps des vsrbes: *boire, voir, faire, partir*.

QUEST. La doctrine est-elle répétée dans cette fable?

— 91 —

VOC. *Ramée*=assemblage de branches. *Fagot*=faisceau de morceaux de bois à brûler attachés ensemble. *Machine ronde*=la terre. *Corvée*=travail dû au seigneur par un serf. *Tu ne tarderas guère*=tu n'attendras pas longtemps.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes: *couvrir, gémir, mettre, songer, venir*.

QUEST. Qu'est-ce que le bûcheron invoquait? Restait-il content de son arrivée? Pourquoi? Voulons-nous mourir? Où se trouve la doctrine de la fable?

— 92 —

VOC. *Sujet*=raison. *Roitelet*=petit oiseau insectivore.



*Aquilon*=vent violent du Nord. *Zéphy*=vent doux de l' Ouest.

GRAM. Donner les temps prim. des verbes : *naitre, couvrir, souffrir, défendre, répondre, partir, rompre, accourir.*

QUEST. Quel est l'adjectif propre au chêne? (inflexible) au roseau?

— 93 —

VOC. *Rapport*=ce que lui rapportait le troupeau. *Trafiguer de l'argent*=faire abus de l'argent. *Corydon et Tircis*=bergers des bucoliques de Virgile. *Pierrot*=personnage de pantomimes. *Bêtes à laine*=moutons.

GRAM. Donner les passés simples des verbes : *vivre, vendre, périr, réduire, vouloir, servir, valoir, plaindre (se).*

QUEST. Où se trouve la doctrine de cette fable? Quel serait le proverbe qui contiendrait cette doctrine?

— 94 —

VOC. *Cinéas*=ministre de Pyrrhus, roi d'Epire. *Vivait*=aurait vécu.

GRAM. Mettre à la troisième personne du singulier de l'imparfait les verbes : *aller, appeler, faire, assiéger, courir, vaincre, tendre.*

QUEST. Quel était le caractère de Pyrrhus? Celui de Cinéas? Qui avait raison, d'après les conséquences de cette expédition?

— 95 —

VOC. *La censure*=l'opinion sévère. *Censurer*=juger sévèrement.

GRAM. Donner les futurs à la première personne des verbes : *craindre, être, faire, savoir, applaudir, railler.*

QUEST. Devons-nous soumettre nos écrits à l'opinion de nos amis? Comment s'appellent ceux qui ne voient que des vertus dans les écrits? Qui devons-nous aimer?

— 96 —

VOC. *Neuf sœurs*=neuf Muses. *Permesse (le)*=ruisseau de Béotie sortant de l'Hélicon, consacré aux Muses.

GRAM. Donner les temps primitifs des verbes : *lire,*



*apprendre, dire, suivre, faire, écrire.*

QUEST. Qui a nommé des Muses ses histoires? Quelle était la dixième Muse? Où faisait-on le culte d'Apollon?

— 97 —

VOC. *Cœur*=courage. *Ressentiment*=souvenir d'une injure avec un désir de vengeance, un sentiment de haine. *Mon sang*=ma race. *Revit*=vit de nouveau. *Affront*=outrage. *Arrogant*=qui a les manières hautaines. *Infâme*=deshonorés sans réputation. *Offenseur*=celui qui offense, qui insulte, qui outrage. *La vengeance*=l'instrument de la vengeance.

GRAM. Donner l'impératif des verbes: *reconnaître, revivre, venir, remettre, combattre, voir, couvrir, dire.*

QUEST. Quel est le titre de cet extrait? Peut-on entrevoir le sentiment de Rodrigue? A quels mots?

— 98 —

VOC. *Ote-moi d'un doute*=enlève-moi le doute qui pèse sur mon esprit. *La même vertu*=la vertu elle-même. *Pré-somptueux*=qui a une trop haute opinion de soi-même. *Âmes bien nées*=âmes nobles, grandes, qui ont apporté en naissant de bonnes dispositions. *Vain*=qui a de l'orgueil, qui est pénétré de son importance. *Les palmés* (au figuré) symbole de la victoire. *Destin*=enchaînement nécessaire et fatal des choses humaines, (ici) la certitude de ma mort. *Téméraire*=hardi jusqu'à l'imprudence. *Invaincu*=qui n'a pas encore été vaincu, mais qui peut l'être un jour. *Castille*=un des anciens royaumes d'Espagne, divisé en vieille et nouvelle Castille, capitales Burgos et Madrid. *Je sais ta passion*=je connais ton amour pour ma fille. *Les mouvements*=les impulsions de la passion. *Magnanime*=qui est produite par une grande âme. *Vertu*=force, énergie. *Pour toi*=ma pitié s'intéresse à toi, à ton sort. *Dégénère*=perd sa force et sa valeur morale, manque à tous ses devoirs de bon fils.

GRAM. Donner les participes présents des verbes: *ôter, connaître, parler, savoir, faire, émouvoir, attendre, rendre.*

QUEST. Par quel sentiment finit le comte à se mesurer à son adversaire?

VOC. *Je mets à faire pis*=je mets au défi de faire pis. *Constance*=fermeté d'âme. *Illustre matière*=une magnifique occasion, une brillante cause. *Hors de l'ordre commun*=hors de l'ordinaire. *Des fortunes*=des destinées. *On briguerait*=on solliciterait avec ardeur. *Immoler*=sacrifier. *Nœuds*=liens de famille. *Imprimée*=gravée dans leur cœur. *Miroirs*=images. *Tereraient vanité*=s'enorgueilliraient. *Fumée*=la gloire qui disparaît rapidement comme de la fumée. *Consulté*=je n'ai pas pris conseil pour voir ce que je devais faire. *En balance*=hésitant. *A fait*=Rome vous a estimé. *Encor qu' à*=bien que. *Je plains*=je regrette. *Je rends grâces*=je remercie les dieux. *Solide vertu*=grand courage. *Allégresse*=avec une joie vive. *Trancher*=couper court à des paroles inutiles. *Apre*=violente, rigide. *Résoudre*=disposer, préparer. *Romaine*=des sentiments dignes d'un Romain.

GRAM. A quel mode se trouvent les verbes du 1<sup>er</sup> aliéné? Qu'est-ce qu'ils expriment?

QUEST. Quels vers expriment le contraste des deux caractères?

VOC. *Amant*=fiancé. *Conjurés*=ligués, réunis en vue d'un complot. *Saper*=détuire par la base. *Déchire ses entrailles*=fait des guerres civiles. *Déluge de feux*=torrents de feux. *Foudre*=du XVII<sup>e</sup> siècle ce nom était indifféremment masculin ou féminin. *Lauriers*=symbole de la victoire.

GRAM. Donner les impératifs des verbes: *voir*, *naitre*, *haïr*, *faire*, *mourir*.

QUEST. Y a-t-il un contraste entre Horace et sa sœur? Où s'entrevoit le sentiment de vengeance de Camille?

VOC. *Le suffrage*=l'approbation. *Se débattre*=faire des efforts pour résister ou se dégager. *Le dérober*=éviter. *Imputer*=attribuer à quelqu'un une chose blâmable. *Je la désavoue*=je nie avoir ou dit quelque chose. *Arbitre*=maître absolu. *Souscrire*=consentir. *Il le feindrait*=il

ferait semblant. *Pour salaire*=pour récompense. *Rebelle*=qui refuse d'obéir. *Arrêt*=jugement ou décision. *J'abhorre*=j'en ai horreur, je déteste.

GRAM. Mettre à la 1<sup>ère</sup> personne du même mode les verbes : *quoique se fit, que ma vie excitât, que ma main portât, qu'il sentit, qu'elle ait produit.*

QUEST. Oreste attendait-il une telle conduite de la part d'Hermione? Pourquoi celle-ci n'approuve pas l'assassinat d'Oreste?

— 102 —

VOC. *Parricide*=qui tue son parent. *Sacrilège*=qui profane des choses sacrées.

GRAM. Donner le participe présent des verbes : *sortir, se résoudre, ménager, sauver.*

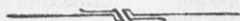
QUEST. Pourquoi le poète fait ici Oreste tomber dans la furie? Qui accompagne toujours notre héros?

— 103 —

VOC. *Revoi*=revois, par licence poétique. *S'assit*=s'assied. *Ma mère*=Pasiphaë, fille du Soleil. *A quel affreux dessein*=(sous-entendu) permettez-vous tenter? *Une Amazone*=Antiope, reine des Amazones, de qui Thésée, avant d'épouser Phèdre, avait eu Hippolyte. *Voyage infortuné*=d'Athènes à Trézène où se passe l'action.

GRAM. Pourquoi dans le mot *tout puissants* le premier élément reste invariable? Quel est le passif du verbe *perdre*?

QUEST. Quelle est la personne à laquelle l'héroïne confie ses secrets? Ce personnage par qui était-il représenté dans l'ancien théâtre?



# ΓΑΛΛΟ-ΕΛΛΗΝΙΚΟΝ ΛΕΞΙΛΟΓΙΟΝ

## ΤΩΝ ΕΝ ΤΩ ΚΕΙΜΕΝΩ ΛΕΞΕΩΝ

### Α

Abandon οὐσ. ἄρσ. ἐγκατάλειψις  
 abandonner ρ. α'. ἐγκαταλείπω  
 abattre ρ. δ'. καταβάλλω, κρη-  
 μνίζω, σπάζω.  
 abeille οὐσ. θηλ. μέλισσα  
 abime οὐσ. ἄρσ. ἄβυσσος, ὄλε-  
 θρος  
 aboieiment οὐσ. ἄρσ. ὕλαζή, γαν-  
 γισμα  
 abonder ρ. α'. εὐπορῶ, πλεονάζω  
 περισσεύω  
 abondant-e ἐπίθ. εὐπορος, ἄφθο-  
 νος  
 abord οὐσ. ἄρσ. προσέγγιςις  
 aborder ρ. α'. προσεγγίζω, ἀρ-  
 χίζω λόγον  
 abréger ρ. α'. συντέμνω, βραχύνω  
 abri οὐσ. ἄρσ. στέγη, σκέπη, κρη-  
 σφύγετον  
 abriter ρ. α' προφυλάττω, στεγάζω  
 absent-e ἐπίθ. ἀπών  
 absolu-e ἐπίθ. ἀπόλυτος, ἀπεριό-  
 ριστος  
 absolument ἐπίρ. ἀπολύτως  
 absous, absoute μετ. ἀθωωθείς  
 abus οὐσ. ἄρσ. κατάχρησις  
 abuser ρ. α' καταχράσμαι, ἀπατῶ  
 accabler ρ. α'. βαρύνω, πιέζω  
 accepter ρ. α'. ἀποδέχομαι  
 accompagner ρ. α'. συνοδεύω  
 accomplir ρ. β'. ἐκτελῶ, περαινῶ  
 accord οὐσ. ἄρσ. συμφωνία  
 accoupler ρ. α'. συζυγνύω, ζευ-  
 γαρῶν  
 accourir ρ. β'. προστρέχω  
 accoutuner ρ. α'. συνηθίζω  
 accrocher ρ. α'. ἀναρτῶ, κρεμῶ  
 accroissement οὐσ. ἄρσ. αὔξησις  
 accusateur-trice οὐσ. κατηγορος  
 accusation οὐσ. θηλ. κατηγορία  
 accuser ρ. α'. κατηγορῶ  
 achever ρ. α'. τελειώνω, συμ-  
 πληρῶ

acquérir ρ. β'. ἀποκτῶ, προσκτῶ-  
 μαι  
 action οὐσ. θηλ. δρᾶσις, ἐνέργεια  
 activité οὐσ. θηλ. ἐνέργεια, δύ-  
 ναμις  
 actuel-le ἐπίθ. πραγματικός, ση-  
 μερινός  
 addition οὐσ. θηλ. πρόσθεσις  
 adieu οὐσ. ἄρσ. ἀποχαιρετισμός  
 administration οὐσ. θηλ. διοί-  
 κησις  
 admirable ἐπίθ. θαυμάσιος  
 admiration οὐσ. θηλ. θαυμασμός  
 admirer ρ. α'. θαυμάζω  
 adolescent-e οὐσ. νεανίας, ἔφη-  
 βος  
 adopter ρ. α'. υἱοθετῶ, οἰκειο-  
 ποιῶμαι  
 adoption οὐσ. θηλ. εἰσποίησις,  
 υἱοθέτησις  
 adorer ρ. α'. λατρεύω, θαυμάζω  
 adoucir ρ. β'. μαλάσσω, πρᾶννω  
 adresse οὐσ. θηλ. δεξιότης, διεύ-  
 θυνσις  
 adresser ρ. α'. διευθύνω, κατευ-  
 θύνω  
 adversaire ἐπίθ. ἐνάντιος, ἀντί-  
 παλος  
 adversité οὐσ. θηλ. ἐναντιότης  
 affaiblir ρ. β'. ἐξασθενίζω, ἐξα-  
 σθενῶ  
 affaire οὐσ. θηλ. ὑπόθεσις, ζή-  
 τημα  
 affaissement οὐσ. ἄρσ. κατάρτι-  
 σις  
 affecter ρ. α'. ἐπιτηδεύω, ἐπιδει-  
 κνύω  
 affection οὐσ. θηλ. ἀγάπη, στορ-  
 γή  
 affectionner ρ. α'. ἀγαπῶ, ἐνδια-  
 φέρομαι  
 afin σύνδεσμ. ἵνα  
 affirmer ρ. α'. βεβαιώνω  
 affranchir ρ. α'. ἀπολύω, ἀπε-  
 λυθερῶ

affreux-euse ἐπίθ. δεινός, φοβε-  
ρός  
affront οὐσ. ἄρσ. προσβολή, ὕβρις  
agile ἐπίθ. ἐυκίνητος, ἐπιδέξιος  
agilité οὐσ. θηλ. εὐστροφία, εὐ-  
ζωνησία  
agir ρ. β' ἐνεργῶν, δρῶ  
agitation οὐσ. θηλ. ταραχή, ἀνη-  
συχία  
agonie οὐσ. θηλ. ἀγωνία  
agréable ἐπίθ. εὐχάριστος, τερ-  
πνός  
aider ρ. α'. βοηθῶ, ἐπικουρῶ  
aiglon οὐσ. ἄρσ. ἀετιδὲς  
aigrir ρ. β'. τραχύνω, ἐρεθίζω  
aigu-e ἐπίθ. ὀξύς, σφοδρός, δρι-  
μύς  
aiguillon οὐσ. ἄρσ. βοόκεντρον,  
ἐλατήριον  
aiguiser ρ. β'. ὀξύνω, ἀκονίζω  
aillours ἐπίθ. ἀλλαχού, (d')=ἀλ-  
λωστε  
aimable ἐπίθ. ἀξιαγάπητος, συμ-  
παθής  
aimer ρ. α'. ἀγαπῶ, ἀσμενίζω  
ainé-e ἐπίθ. πρωτότοκος, πρε-  
σβύτερος  
air οὐσ. ἄρσ. ἀήρ, φυσιογνωμία  
airain οὐσ. ἄρσ. ὀρείχαλκος, κό-  
δων  
aise οὐσ. θηλ. χαρά, τέρας, ἄρσ.  
περιχαρής  
aisé-e ἐπίθ. εὐχολός, πρόχειρος  
ajonc οὐσ. ἄρσ. σχοίνος (θαλάσ-  
σιον φυτόν)  
ajouter ρ. α'. προσθέτω  
alarmer ρ. α'. θορυβῶ, ταράττω,  
φοβίζω  
alcyon οὐσ. ἄρσ. ἀλκυών (πιτ-  
τὸν)  
algue οὐσ. θηλ. φῦκος, φυκίον  
alizé οὐσ. ἄρσ. ἐτησίας (άνεμος)  
μελτέμι  
allécher ρ. α'. δαλεάζω, προσελ-  
κύνω  
allemand-e ἐπίθ. γερμανικός  
aller ρ. α'. πορεύομαι, πηγαίνω  
allumer ρ. α'. ἀνάπτω, ἐξάπτω  
altérer ρ. α'. ἀλλοιών, φθείρω,  
νοθεύω  
alternatif-ve ἐπίθ. ἐπάλληλος,  
ἀλλεπάλληλος.

alternativement ἐπίθ. ἐναλλάξ,  
ἀμειβαδόν  
amas οὐσ. ἄρσ. σωρός, ἄθροισμα  
ambassadeur-δrice οὐσίασ. πρε-  
σβευτής  
ambition οὐσ. θηλ. φιλοδοξία  
âme οὐσ. θηλ. ψυχὴ  
amener ρ. α'. προσάγω, ὀδηγῶ  
amer, amère ἐπίθ. πικρός  
amertume οὐσ. θηλ. πικρία  
amorce οὐσ. θηλ. δέλεαρ, δόλωμα  
amphore οὐσ. θηλ. ἀμφορεὺς  
amuser ρ. α'. τέρω, ψυχαγωγῶ  
ancien-ne ἐπίθ. ἀρχαίος, παλαιός  
anciennement ἐπίθ. ἀρχαίως  
ancrre οὐσ. θηλ. ἄγκυρα  
anéantir ρ. β'. ἐξουθενῶ, ἐκμη-  
ανγέ οὐσ. ἄρσ. ἄγγελος, ἰδενίζω  
angoisse οὐσ. θηλ. ἀγωνία  
annales οὐσ. θ. χρονικά, ἱστορία  
annoncer ρ. α'. ἀγγέλλω  
anoblir ρ. β'. εὐγενίζω, κηρύττω  
εὐγενῇ  
antenne οὐσ. θ. κεραία, ἰστίον  
antichambre οὐσ. θ. προθάλαμος  
antique ἐπίθ. ἀρχαίος  
antre οὐσ. ἄρ. ἄντρον, σπήλαιον  
anxiété οὐσ. θ. ἀγωνία, στενο-  
χωρία  
apaiser ρ. α'. πρᾶννω, εἰρηνεύω  
apercevoir ρ. γ'. παρατηρῶ  
aplanir ρ. β'. ὁμαλύνω, ὁμαλίζω,  
ἰσιάζω  
aplomb οὐσ. ἄρσ. εὐστοχία, ἰσορ-  
ροπία  
apostat οὐσ. ἄρσ. ἀποστάτης, ἐ-  
ξωμότης  
apparaître ρ. δ'. φαίνομαι, ἐμ-  
φανίζομαι  
appareil οὐσ. ἄρσ. ἐτοιμασία,  
προπαρασκευή  
apparence οὐσ. θ. ὄψις, σχῆμα,  
ἐπιφάνεια  
apparent-e ἐπίθ. φανερός, προ-  
φανής  
apparition οὐσ. θ. ἐμφάνισις, ὀ-  
πτασία  
appartement οὐσ. ἄρσ. οἴκημα,  
διαμέρισμα  
appartenir ρ. β'. ἀνήκω  
appesantir ρ. β'. βαρύνω, κατα-  
πονῶ

applaudir ρ. β'. ἐπιζυροῦ, ἐπιδοξομαίω  
appliquer ρ. α' προσάπτω, προσαρμύζω  
apprendre ρ. δ'. μανθάνω, διδάσσω  
apprenti-e οὐσ. ἀρχάριος, δόκιμος, πρωτόπειρος  
apprêt οὐσ. ἀρσ. προετοιμασία  
apprêter ρ. α'. παρασκευάζω, ἀρτύω  
approcher ρ. α'. πλησιάζω, προσεγγύζω  
approfondir ρ. β'. βαθύνω, κοιλαίνω  
appropriier (s') ρ. α'. ιδιοποιούμαι  
appuyer ρ. α'. στηρίζω, ἀκουμπῶ  
âpre ἐπίθ. σκληρός, τραχύς  
aptitude οὐσ. θηλ. ἱκανότης, δεξιότης  
aquilon οὐσ. ἀρσ. βορρᾶς ἰσχυρός  
arbalète οὐσ. θηλ. τόξον  
arbuste οὐσ. ἀρσ. δεινδρῦλλον  
arc-boutant οὐσ. ἀρσ. ἀντηρίς, στηρίγματα  
archégate οὐσ. θηλ. ἀρχηγέτις  
architrave οὐρ. ἀρσ. ἐπιστύλιον (ναοῦ)  
archontat οὐσ. ἀρσ. ἀρχοντεία (ἔξουσία)  
ardemment ἐπίρ. ζωηρός, φλογερῶς  
ardent-e ἐπίθ. ζωηρός, φλέγων  
ardeur οὐσ. θηλ. καύσων, ζωηρότης, ἤλος  
ardoise οὐσ. θηλ. σχιστόλιθος  
ardu-e ἐπίθ. ἀπόκριμνος, δύσκολος  
arène οὐσ. θηλ. κονίστρα, στάδιον  
aride ἐπίθ. ἄνυδρος, ξηρός  
arracher ρ. α'. ἀποσπῶ, ξερρύνω  
arrêter ρ. α'. σταματῶ, παύω  
arrière (en) ἐπίρ. πρὸς τὰ ὀπίσω  
arrogance οὐσ. θηλ. ἀλαζονεία, ὑπεροψία  
arrogant-e ἐπίθ. ὑπερόπτης, ἀλαζών  
arroser ρ. α'. ποτίζω, ἀρδεύω

artiste οὐσ. καλλιτέχνης  
aspect οὐσ. ἀρσ. ὄψις, θέα, πρόσοψις  
aspirer ρ. α'. εἰσπνέω, ἐπιθυμῶ  
assemblée οὐσ. θηλ. συνέλευσις  
assembler (s') ρ. α'. συνέρχομαι  
asservir ρ. β'. ὑποδουλῶ, ὑποτάσσω  
assertion οὐσ. θηλ. διαβεβαίωσις  
assiéger ρ. α'. πολιορκῶ, περιτοιχίζω  
assister ρ. α'. παρίσταμαι, προστατεύω  
assurance οὐσ. θηλ. βεβαίωσις, ἀσφάλεια  
assurément ἐπίρ. ἀσφαλῶς  
assurer ρ. α'. βεβαίω, ἀσφαλίζω  
attache οὐσ. θηλ. προσήλωσις, ροπή  
attacher ρ. α'. προσηλῶ, προσζολῶ  
atteindre ρ. δ'. ἐπιτυγχάνω, προσβάλλω  
atteinte οὐσ. θηλ. προσβολή  
atteler ρ. α'. προσδένω, ζευγνύω  
attendre ρ. δ'. περιμένω, προσδοκῶ  
attendrir ρ. β'. μαλακῶ, πρᾶννω  
attribuer ρ. α'. αποδίδω, ἀπονέμω  
attribut οὐσ. ἀρσ. ιδιότης, προσόν  
aube οὐσ. θηλ. αὐγή, ὄρθρος  
aubépine οὐσ. θηλ. λευκάνανθα  
audace οὐσ. θηλ. τόλμη, θράσος  
audacieux-euse ἐπίθ. τολμηρός, θρασύς  
audience οὐσ. θηλ. ἀζρόασις  
auditeur-trice οὐσ. ἀκροατής  
auge οὐσ. θηλ. σκάφη, ποτίστρα  
augmenter ρ. α'. αὐξάνω, πληθύνω  
auguste ἐπίθ. σεβαστός, σεπτός  
aune οὐσ. θηλ. κληθρα (δένδρον)  
auparavant ἐπίρ. πρότερον  
aurore οὐσ. θηλ. ἥως, αὐγή  
auspice οὐσ. θηλ. οἰωνός, οἰωνοσκοπία  
aussitôt ἐπίρ. εὐθύς, πάραντα  
austère ἐπίθ. αὐστηρός, σκληρός, τραχύς  
austral-e ἐπίθ. νότιος, μεσημβρινός



auteur οὐς. ἄρσ. δράστης, αὐ-  
τοεργός  
automne-e ἐπίθ. φθινοπωρινός  
autorisation οὐς. θηλ. ἄδεια,  
ἐξουσία  
autorité οὐς. θηλ. ἐξουσία, κυ-  
ρός  
autour ἐπίρ. κύκλω, περίξ  
autrichien-ne ἐπίθ. αὐστριακός  
avalier ρ. α'. καταπίνω ροφῶ,  
ἀνέχομαι  
avancer ρ. α'. προχωρῶ, ἐπι-  
σπεύδω, προκαταβάλλω  
avantage οὐς. ἄρσ. ὄφελος, συμ-  
φέρον  
avenir ρ. β'. συμβαίνει (ἀπρός.)  
aventure οὐς. θηλ. περιπέτεια  
averse οὐς. θηλ. ραγδαία βροχή,  
ἕτερος  
avertir ρ. β'. εἰδοποιῶ, νουθενῶ  
aveugle ἐπίθ. τυφλός  
avide ἐπίθ. ἄπληστος, ἀκόρεστος  
avis οὐς. ἄρσ. γνώμη, ἀγγελία  
aviser ρ. α'. πληροφορῶ, συμ-  
βουλεύω  
avouer ρ. α'. ὁμολογῶ, ἀναγνω-  
ρίζω  
azur οὐς. ἄρσ. κυανοῦν χροῖμα  
(οὐράνιον)

## B

babillard-e ἐπίθ. οὐς. φλύαρος,  
λάλος  
babiller ρ. α'. φλυαρῶ, λαλῶ  
bagage οὐς. ἄρσ. ἀποσκευὴ ὁδοι-  
πόρου  
baie οὐς. θηλ. ὄρμος, κοιλίσιος  
baigner ρ. α'. λούω, ποτίζω,  
διαβρέχω  
bain οὐς. ἄρσ. λουτρόν  
baiser ρ. α'. φιλῶ, ἀσπάζομαι  
baisser ρ. α'. καταβιβάζω, τα-  
πεινῶ  
balai οὐς. ἄρσ. σάρωθρον, σά-  
ρωμα  
balancer ρ. α'. ταλαντεύω, αἰωρῶ  
balayer ρ. α'. σαρῶνω, σκουπίζω  
balcon οὐς. ἄρσ. ἐξώστης  
balle οὐς. θηλ. σφαῖρα  
bambin οὐς. ἄρσ. νήπιον, βρέ-  
φος  
banc οὐς. ἄρσ. κἀθισμα, ἔδρανον

bannir ρ. β'. ἐξορίζω, φυγαδεύω  
barbe οὐς. θηλ. πώγων, γένειον  
barque οὐς. θηλ. λέμβος, ἀκά-  
τιον  
barrière οὐς. θηλ. φραγμός, ἐμ-  
πόδιον  
base-e ἐπίθ. χαμηλός, ταπεινός  
bassin οὐς. ἄρσ. λεκάνη, δεξα-  
μενὴ  
bataille οὐς. θηλ. μάχη  
batelier οὐς. ἄρσ. λεμβοῦχος  
bâtir ρ. β'. οἰκοδομῶ, κτίζω  
bâton οὐς. ἄρσ. ῥάβδος  
battement οὐς. ἄρ. κύτος, παλ-  
μός  
battre ρ. δ'. τυπῶ, βάλλω  
bavard-e οὐς. καὶ ἐπίθ. φλύαρος  
béat-e οὐς. καὶ ἐπίθ. εὐλαβής,  
ἀτάραχος  
beau, bel-ie ἐπίθ. ὡραίος  
bec οὐς. ἄρσ. ῥάμφος (πιτυνοῦ)  
bêcher ρ. α'. σκαίτω  
belliqueux-euse ἐπίθ. πολεμικός  
bénir ρ. β'. εὐλογῶ  
bengali οὐς. καὶ ἐπίθ. βεγγαλι-  
κός, ἐδῶ σπίνος ἐκ Βεγγάλης  
berceau οὐς. ἄρσ. λίκνον, κιστρά  
κλίνη  
berger-ère οὐς. ποιμήν, ποιμενίς  
bergerie οὐς. θηλ. αὐλή, ποιμνη  
besogne οὐς. θηλ. ἐργασία, ἔρ-  
γον  
bête οὐς. θηλ. κτήνος, ζῷον  
bénue οὐς. θηλ. ἀστοχία, λάθος  
bienfait οὐς. ἄρσ. εὐεργεσία  
bientôt ἐπίρ. μετ' ὀλίγον  
bienvenue οὐς. θηλ. καλὴ ἄφιξις  
blâmer ρ. α'. μέφομαι, ψέγω  
blanchir ρ. β'. λευκαίνω  
blème ἐπίθ. πελιδνός, ὠχρός  
blémir ρ. β'. ὠχρῶ  
blesser ρ. α'. τιμωρῶ, πληγώνω  
blessure οὐς. θ. τραῦμα, πληγή  
bloc οὐς. ἄρσ. ὀγκόλιθος  
blond-e ἐπίθ. ξανθός  
bluet οὐς. ἄρσ. κύανος (ἀνθος)  
boire ρ. δ'. πίνω  
boisé-e ἐπίθ. δενδρώδης, δενδρό-  
φυτος  
boîte οὐς. θ. θήκη, κυτίον, κι-  
βώτιον  
bondir ρ. β'. σκιρτῶ, ἀναπηδῶ



bonnet οὐσ. ἄρ. σκούφος, σκού-  
φια  
bord οὐσ. ἄρσ. χεῖλος, ἄκρον  
borne οὐσ. θηλ. ὄριον, σύνορον  
bosquet οὐσ. ἄρσ. ἄλσος  
bossué-e ἐπίθ. κυρτωμένος, το-  
ρευμένος  
bouffon-ne ἐπίθ. γελωτοποιός,  
ἀστεῖος  
bouger ρ. α'. κινουμαι  
boulean οὐσ. ἄρσ. σημόδα (δέν-  
δρον)  
bouleverser ρ. α' ἀναστατώνω  
bourbe οὐσ. θ. βόρβορος, τέλμα  
bourdonnement οὐσ. ἄρσ. βόμ-  
βος  
bourg οὐσ. ἄρσ. κώμη, φρούριον  
boureau οὐσ. ἄρσ. δῆμιος  
bourru-e ἐπίθ. δύστροπος, σκυ-  
θρωπός  
bout οὐσ. ἄρσ. ἄκρον  
boutique οὐσ. θηλ. κατάστημα,  
ἀποθήκη  
bouvier-ère οὐσ. βοηλάτης, βου-  
κόλος  
bracelet οὐσ. ἄρσ. ψέλιον, βρα-  
χιόνιον  
branler ρ. α'. δονῶ, κλονίζω  
braver ρ. α'. περιφρονῶ  
bravoure οὐσ. θηλ. ἀνδρεία  
brebis οὐσ. θηλ. ἀμνάς, προβα-  
τίνα  
brèche οὐσ. θηλ. ρωγμή, βλάβη  
breton-ne ἐπίθ. βρετανικός  
briller ρ. α'. λάμπω  
brin οὐσ. ἄρσ. τεμάχιον χόρτου,  
ἡ ἀχύρον  
brique οὐσ. θηλ. πλίνθος, τοῦ-  
βλον  
brise οὐσ. θηλ. αὔρα  
briser ρ. α'. θραύω, συντρίβω  
bronze οὐσ. ἄρσ. ὀρειχαλκός  
brouillard οὐσ. ἄρσ. ὁμίχλη  
broyer ρ. α'. τρίβω, θραύω  
broyeur οὐσ. ἄρσ. τρίπτης  
brûler ρ. α'. καίω, φλέγω  
brumeux-euse ἐπίθ. ὁμιχλώδης  
brutal-e ἐπίθ. σκαιός, ἀπότομος  
bruyamment ἐπίθ. θορυβωδῶς  
bûcheron οὐσ. ἄρσ. ξυλοκόπος  
buis οὐσ. ἄρσ. πύξος, βάλιον  
but οὐσ. ἄρσ. σκοπός

## C

Cacher ρ. α'. κρύπτω  
cadencé-e ἐπ. καὶ μετ. ρυθμικός  
cadet-te ἐπ. δευτερότοκος, νεώ-  
τερος  
cadre οὐσ. ἄρσ. πλαίσιον, κορ-  
νίζα  
caducité οὐσ. θηλ. παρακμή, κα-  
τάπτωσις  
caillou οὐσ. ἄρσ. χάλιξ, πρόσ-  
κομμα  
calculer ρ. α'. υπολογίζω, λογα-  
ριάζω  
cale οὐσ. θηλ. υπόθεμα, τρόπις  
(πλοίου)  
calcêhe οὐσ. θηλ. ἄμαξα ἡμι-  
σκεπής  
calendrier οὐσ. ἄρ. ἡμεροδείκτης  
calice οὐσ. ἄρσ. δισκοπότηρον,  
κύλιξ  
calme οὐσ. ἄρσ. γαλήνη, ἐπίθ.  
ἀτάραχος  
calomnie οὐσ. θηλ. συκοφαντία  
canal οὐσ. ἄρσ. διωρυξ  
candidat οὐσ. ἄρσ. υποψήφιος  
candide ἐπίθ. ἄκακός, ἄδολος  
canton οὐσ. ἄρσ. δημοί, καντό-  
νιον  
capable ἐπίθ. ἱκανός, δεξιός  
capitaine ἐπίθ. πλοίαρχος, ἀρχη-  
γός  
carote οὐσ. θηλ. κάλυμμα  
caravelle οὐσ. θλ. πλοῖον ἐμπο-  
ρικὸν πορτογαλικόν  
carillon οὐσ. ἄρσ. κωδωνοκρου-  
σία  
carreau οὐσ. ἄρσ. πλινθίον, τε-  
τράγωνον ὑελοπίναξ  
caresse οὐσ. θηλ. θοπεία  
cairrière οὐσ. θ. λατομεῖον, στα-  
διοδρομία  
carnassier-ère ἐπίθ. σαρκοφάγος  
cartable οὐσ. ἄρ. χαρτοφύλαξ  
cartilagineux-euse ἐπ. χονδρώ-  
δης  
cartonné-e ἐπίθ. χαρτόδετος  
case οὐσ. θ. καλύβη Ἰθαγενῶν  
Ἀμερικῆς  
casque οὐσ. ἄρσ. κράνος, περι-  
κεφαλαία  
castel οὐσ. ἄρσ. ἔπαυλις, πύργος

cataracte οὐς. θηλ. καταρράκτης  
 cauchemar οὐς. ἀρσ. ἐφιάλτης,  
 ἀγωνία  
 causer ρ. α'. συζητῶ  
 causeur οὐς. ἀρσ. συζητητής  
 cavalerie οὐς. θηλ. ἱππικόν  
 cavalier οὐς. ἀρσ. ἱππεύς  
 céder ρ. α'. ἐκχωρῶ, ὑποχωρῶ  
 ceindre ρ. δ'. περιζώνω, περι-  
 βάλλω  
 ceinture οὐς. θηλ. ζώνη  
 célébrer ρ. α'. φορτάζω, πανηγυ-  
 ρίζω  
 céleste ἐπίθ. οὐράνιος  
 celtique ἐπίθ. κελτικὸς  
 centre οὐς. ἀρσ. κέντρον  
 cependant σύνδ. ἐν τούτοις, ἐπὶ  
 ἐν τῷ μεταξῷ  
 cercle οὐς. ἀρσ. κύκλος  
 cerceuil οὐς. ἀρσ. φέρετρον  
 cérémonie οὐς. θ. τελετή, πομπή  
 cerf οὐς. ἀρσ. ἔλαφος  
 cerf-volant οὐς. ἀρσ. χαρταετός  
 certain-ε ἐπ. τις, βέβαιος, ἀσφα-  
 λής  
 certes ἐπίρ. βεβαίως  
 cesser ρ. α'. ὑποχωρῶ, παύω  
 chaine οὐς. θηλ. ἄλυσις  
 chair οὐς. θηλ. σάρξ, κρέας  
 chaleur οὐς. θ. θερμότης, καύ-  
 σον  
 champêtre ἐπίθ. πεδινός  
 chance οὐς. θηλ. τύχη  
 chant οὐς. ἀρσ. ᾄσμα  
 chanvre οὐς. ἀρσ. κάνναβις  
 chapelle οὐς. θ. παρεκκλήσιον  
 char οὐς. ἀρ. ὄχημα, φορτάμαξα  
 charbon οὐς. ἀρσ. ἄνθραξ  
 charbonner ρ. α'. ζωγραφίζω  
 δι' ἄνθρακος  
 charger ρ. α'. φορτώνω, ἐπιφορ-  
 τίζω  
 charité οὐς. θηλ. φιλανθρωπία,  
 ἀγαθοεργία  
 charme οὐς. ἀρσ. φίλτρον, γοη-  
 τεία  
 charmer ρ. α'. τέρπω, γοητεύω  
 charnier οὐς. ἀρσ. ὀστεοθήκη  
 charretier οὐς. ἀρ. καρραγωγεὺς  
 chasseur οὐς. ἀρσ. κυνηγός  
 château οὐς. ἀρ. φρούριον, πύρ-  
 γος, ἀνάκτορον

châtiment οὐς. ἀρσ. τιμωρία,  
 ποινή  
 chauffer ρ. α' θερμαίνω, ζεσταίνω  
 chaume οὐς. ἀρσ. κάλαμος  
 chaumière οὐς. θηλ. καλύβη  
 chaumine οὐς. θηλ. μικρά κα-  
 λύβη  
 chaussure οὐς. θηλ. ὑπόδησις,  
 ὑπόδημα  
 chemin οὐς. ἀρσ. ὁδός, πορεία  
 chêne οὐς. θηλ. δρυς (δένδρον)  
 chercher ρ. α'. ζητῶ, ἀναζητῶ  
 chérir ρ. β'. ἀγαπῶ, λατρεύω  
 chevaucher ρ. α'. ἱππεύω, ἱππη-  
 λατῶ  
 cheveu οὐς. ἀρσ. τρίχα, (-x)  
 κόμη  
 chez πρόθ. οἶκοι, ἐν τῷ οἴκῳ  
 choisir ρ. β'. ἐκλέγω, προτιμῶ  
 choquer ρ. α' προσκρούω, κτυπῶ  
 chute οὐς. θηλ. πτώσις, ἀποτυ-  
 χία  
 cible οὐς. θηλ. στόχος, σημάδι  
 cierge οὐς. ἀρσ. λαμπάς, κηρίον  
 circuit οὐς. ἀρσ. περιστροφή,  
 ἑλιγμός  
 circonstance οὐς. θηλ. περίστα-  
 σις  
 circuler ρ. α'. κυκλοφορῶ, δαύ-  
 διδομαι  
 cité οὐς. θηλ. ἄστυ, πόλις  
 citer ρ. α'. ἀναφέρω, ἀπομνημο-  
 νεύω  
 clair-ε ἐπίθ. καθαρός, σαφής  
 clairement ἐπίρ. καθαρώς, σα-  
 φῶς  
 clameur οὐς. θηλ. κραυγή, βοή  
 claquer ρ. α'. κροτῶ, πλαταγίζω  
 clarté οὐς. θηλ. καθαρότης, σα-  
 φήνεια  
 client-ε οὐς. πελάτης  
 clocher οὐς. ἀρσ. κωδωνοστάσιον  
 close ἐπίθ. κλειστός  
 clouer ρ. α'. καθήλω, καρφώνω  
 cocotier οὐς. ἀρσ. κοκκοφοινίς  
 coffre οὐς. ἀρσ. κιβώτιον, σεν-  
 τούζι  
 coiffe οὐς. θ. καλύπτρα, κεκρύ-  
 φαλος  
 colère οὐς. θηλ. ὀργή, θυμός  
 collège οὐς. ἀρσ. λύκειον, γυ-  
 μνάσιον

coller ρ. α'. κολλῶ, συγκολλῶ  
 colombe ο σ. θηλ. περιστέρα  
 colombier οὐσ. ἄρσ. περιστερέων  
 colonel οὐσ. ἄρ. συνταγματάρχης  
 colorer ρ. α'. χρωματίζω  
 colorier ρ. α'. ἐπιχρωματίζω  
 combattre ρ. δ' μάχομαι, πολεμῶ  
 combler ρ. α' πληρῶ, ὑπερπληρῶ  
 commander ρ. α' διατάσσω, πα-  
 ραγγέλλω  
 commencer ρ. α'. ἀρχίζω  
 commettre ρ. δ'. διαπράττω, δια-  
 ζινδυνεύω  
 commun-e ἐπ. κοινός οὐσ. θηλ.  
 κοινότης  
 communier ρ. α'. μεταλαμβάνω,  
 κοινωνῶ  
 compagne οὐσ. θηλ. σύντροφος  
 compagnon οὐσ. ἄρ. σύντροφος  
 compassion οὐσ. θηλ. συμπάθεια  
 compliment οὐσ. ἄρσ. φιλοφρο-  
 σύνη  
 comprendre ρ. δ' ἐννοῶ, περιέχω  
 compter ρ. α'. ἀριθμῶ, λογαριάζω  
 comte-sse οὐσ. κόμης, κόμησσα  
 concevoir ρ. γ'. συλλαμβάνω, ἐν-  
 νοῶ  
 concentration οὐσ. θηλ. συγγέν-  
 τρωσις  
 concitoyen-ne οὐσ. συμπολίτης  
 condition οὐσ. θηλ. ὄρος, συμ-  
 φωνία  
 conduire ρ. δ'. διευθύνω, ὁδηγῶ  
 conduite οὐσ. θηλ. διαγωγή  
 conférer ρ. α'. συνδιαλέγομαι  
 confiance οὐσ. θηλ. ἐμπιστοσύνη  
 confident-e ἐπίθ. ἐμπιστος  
 confier ρ. α'. ἐμπιστεύομαι  
 confin οὐσ. ἄρσ. ὄριον, σύνορα  
 confirmer ρ. α'. ἐπιβεβαιῶ  
 confondre ρ. δ'. συγχέω  
 conformer ρ. α'. συμφωνῶ  
 confus-e ἐπίθ. συγκεχυμένος  
 conjurer ρ. α'. καθιζετεύω, ἐξορ-  
 κίζω  
 connaître ρ. δ'. γνωρίζω  
 conquérir ρ. β'. κατακτῶ  
 conquête οὐσ. θηλ. κατάκτησις  
 conscience οὐσ. θηλ. συνείδησις  
 conseiller ρ. α'. συμβουλευῶ  
 consentir ρ. β'. συναινῶ

conséquent-e ἐπίθ. συνεπής  
 conserver ρ. α'. διατηρῶ, συν-  
 τηρῶ  
 considérer ρ. α'. θεωρῶ, νομίζω,  
 ζοίω  
 consister ρ. α'. συνιστῶ  
 constance οὐσ. θηλ. σταθερότης  
 constitution οὐσ. θηλ. σύστασις,  
 ἰδρυσις  
 consolateur-trice οὐσ. παρηγο-  
 ρητής  
 consolation οὐσ. θ. παρηγορία  
 constellation οὐσ. θ. ἀστερισμός  
 consulter ρ. α'. συμβουλευομαι  
 consumer ρ. α'. διαπνῶ, ἀναλί-  
 σσω  
 contempler ρ. α'. θεωρῶ, παρα-  
 τηρῶ  
 contenance οὐσ. θ. σταθερότης  
 contenir ρ. β'. περιέχω, συζρατῶ  
 content-e ἐπίθ. εὐχαριστημένος  
 contenter ρ. α'. εὐχαριστῶ, ἱα-  
 νοποιῶ  
 conter ρ. α'. διηγῶμαι  
 contester ρ. α'. ἀμφισβητῶ  
 continuer ρ. α'. συνεχίζω, ἐξα-  
 κολουθῶ  
 contour οὐσ. ἄρσ. περίμετρος,  
 περίβολος  
 contraindre ρ. δ'. καταναγκάζω  
 contrainte οὐσ. θηλ. πίσις, βία  
 contrée οὐσ. θηλ. χώρα  
 contrefaire ρ. δ'. ἀπομιμοῦμαι,  
 παραποιῶ  
 contrevent οὐσ. ἄρσ. παραθυρό-  
 φύλλον  
 contribuer ρ. α'. συντελῶ, συν-  
 εισφέρω  
 convaincre ρ. δ'. πείθω  
 convenir ρ. β'. συμφωνῶ  
 convive οὐσ. ἄρσ. συνδαιτυμών,  
 συμπόσιον  
 convoi οὐσ. ἄρσ. συνοδεία, ἐκ-  
 φορά  
 convoiter ρ. α'. ὀρέγομαι, ἐπι-  
 θυμῶ  
 convulsif-e ἐπίθ. σπασμωδικός  
 copiste οὐσ. ἀντιγραφεὺς, μμητής  
 coquet-te ἐπίθ. φιλάρεστος, εὐ-  
 χαρις  
 coquillage οὐσ. ἄρσ. καρχήλιον  
 corbeau οὐσ. ἄρσ. κόραξ

corbeille οὐσ. θηλ. κάνιστρον  
 corde οὐσ. θηλ. χορδή, σχοινίον  
 corneille οὐσ. θηλ. κορώνη (πη-  
 corriger ρ. α'. διορθώνω (νόν)  
 corrompre ρ. δ'. διαφθείρω, κα-  
 ταστρέφω  
 corsage οὐσ. ἄρσ. κορμός, μπού-  
 στος  
 cortège οὐσ. ἄρσ. πομπή, ἀκο-  
 λουθία  
 corvée οὐσ. θηλ. ἀγγαρεία  
 coteau οὐσ. ἄρσ. γήλοφος  
 cou οὐσ. ἄρσ. τραχήλος  
 couche οὐσ. θηλ. στρώμα, κοίτη  
 coude οὐσ. ἄρσ. ἀγκών  
 couler ρ. α'. ρέω, τρέχω, διολι-  
 σθαίνω  
 coup οὐσ. ἄρσ. χτύπημα  
 coupe οὐσ. θηλ. κύπελλον  
 coupable ἐπίθ. ἔνοχος  
 courage οὐσ. ἄρσ. θάρρος  
 courgut οὐρ. ἄρσ. ρεύμα  
 courber ρ. α'. λυγίζω, κάμπω  
 couronne οὐσ. θηλ. στέφανος,  
 στέμμα  
 couronner ρ. α'. στέφω, βραβεύω  
 courroux οὐσ. ἄρσ. ὀργή, ἀγα-  
 νάκτησις  
 course οὐσ. θηλ. δρόμος, τρέξι-  
 ξιμον  
 court-e ἐπίθ. βραχύς, σύντομος  
 courtisan-e ἐπίθ. αυλικός, κόλαξ  
 coussin οὐσ. ἄρσ. προσκεφάλαιον  
 couteau οὐσ. ἄρσ. μάχαιρα  
 couter ρ. α'. στοιχίζω, κοστίζω  
 couver ρ. α'. κλωσῶ, ἐπιδάσσω  
 couvercle οὐσ. ἄρσ. κάλυμμα  
 couvrir ρ. β'. καλύπτω, σκεπάζω  
 craindre ρ. δ'. φοβόμαι  
 craintif-ve ἐπίθ. δειλός  
 craquer ρ. α'. κροταλίζω, τρίζω  
 créancier-ère οὐσ. πιστωτής  
 crédençe οὐσ. θηλ. τράπεζα  
 créer ρ. α' δημιουργώ, ἐφευρίσκω  
 crépuscule οὐσ. ἄρσ. λυζόφως,  
 λυκανγές  
 cresson οὐσ. ἄρσ. κάρδαμον  
 creuser ρ. α'. σκάπτω, ἀντακάνω  
 cri οὐσ. ἄρσ. κραυγή  
 crier ρ. α'. κραυγάζω  
 criminel-le οὐσ. καὶ ἐπίθ. ἐκνο-  
 μος, ἐγκληματίας

crise οὐσ. θηλ. κρίσις, κρίσιμος  
 στιγμή  
 cristal οὐσ. ἄρσ. κρύσταλλον  
 croire ρ. δ'. πιστεύω  
 croissant οὐσ. ἄρσ. ἡμισέληνος  
 croitre ρ. δ'. αὐξάνω  
 croquant οὐσ. ἄρσ. χωρικός  
 croquis οὐσ. ἄρ. σχεδιογράφημα  
 crouler ρ. α' καταρρέω, κρημνί-  
 ζομαι  
 croupe οὐσ. θηλ. ράχις, λόφος,  
 ζαπούλια  
 cruauté οὐσ. θηλ. σκληρότης  
 cruel-le ἐπίθ. σκληρός, ὁμός  
 cueillir ρ. β'. συλλέγω, δρέπω  
 (χαρπούς)  
 cuir οὐσ. ἄρσ. δέρμα, βύρσα, δορά  
 cuirasse οὐσ. θηλ. θώραξ  
 cuivre οὐσ. ἄρσ. χαλκός  
 culte οὐσ. ἄρ. λατρεία, θρησκειasma  
 cultivateur οὐσ. ἄρσ. καλλιεργ-  
 γητής  
 cultiver ρ. α'. καλλιεργῶ  
 curé οὐσ. ἄρσ. ἐφημέριος  
 curieux-euse ἐπίθ. περίεργος  
 cygne οὐσ. ἄρσ. κύκνος

## D

danser ρ. α'. χορεύω  
 danseur-euse οὐσ. χορευτής  
 dard οὐσ. ἄρσ. ἀκόντιον, δόρυ  
 darder ρ. α'. ἑξακοντίζω, ἐκπέμπω  
 davantage ἐπίθ. πλέον, περισσό-  
 τερον  
 débiteur οὐσ. ἄρ. ὀφειλέτης, χρε-  
 ώστης  
 déborder ρ. α'. ἐκχειλίζω, ἐκρέω  
 débris οὐρ. ἄρσ. λείψανον, ερει-  
 πιον  
 début οὐσ. ἄρσ. ἀρχή, πρωτόλεια  
 débiter ρ. α'. ἀρχίζω, κατέρχο-  
 μαι  
 déchoir ρ. γ'. ἐκπίπτω, ἐξασθενῶ  
 décidément ἐπίθ. ἀποφασιστικώς  
 décider ρ. α'. ἀποφασίζω  
 déconcerter ρ. α'. ταράσσω  
 décor οὐσ. ἄρσ. διάκοσμος  
 décortication οὐσ. θηλ. ἀποφλοι-  
 découler ρ. α'. ρέω, στάζω [ωσις  
 découvrir ρ. β'. αποκαλύπτω  
 décrépitude οὐσ. θηλ. ἑσχάτος  
 décrire ρ. δ'. περιγράφω [γῆρας

dédain οὐσ. ἄρσ. ἀπαξίωσις, περιφρόνησις  
 dédier ρ. α'. ἀφιερώνω  
 déesse οὐσ. θηλ. θεὰ  
 défaire ρ. δ'. φθείρω, χαλῶ  
 défaita οὐσ. θηλ. ἥττα, πρόφασις  
 défaut οὐσ. ἄρσ. ἐλάττωμα  
 défendre ρ. δ'. υπερασπίζω  
 déformer ρ. α'. παραμορφώνω  
 défunt-e ἐπίθ. ὁ ἀποθανών  
 dégoût οὐσ. ἄρσ. ἀπαρέσχευα, ἀηδία  
 dégouter ρ. α'. ἀηδιάζω, ἀπαρέσχω  
 degré οὐσ. ἄρσ. βαθμῖς, βαθμὸς  
 déguiser ρ. α'. μεταπλάττω, μεταμορφώνω  
 délicat-e ἐπίθ. λεπτός, λεπτοφυής  
 délice οὐσ. ἄρσ. ἡδονή, τέρας  
 délicieux-euse ἐπίθ. ἡδονικός, τερπνός  
 délivrer ρ. α'. ἀπολύω, ἀπελευθερώνω  
 démêler ρ. α' χωρίζω, διαχωρίζω  
 démence οὐσ. θηλ. παραφροσύνη  
 démentir ρ. β'. διαφενδῶ  
 demeurer ρ. α'. διαμένω  
 demi-hallucination οὐσ. θ. ἡμι-παραίσθησις  
 dénouer ρ. α'. διαλύω, λύω  
 dent οὐσ. θηλ. ὀδὸς  
 dénuer ρ. α'. ἀπογυμνώνω  
 départ οὐσ. ἄρσ. ἀναχώρησις  
 dépasser ρ. α'. υπερβαίνω  
 dépens οὐσ. ἄρσ. πληθ. δικαστικά ἐξοδα  
 dépenser ρ. α'. δαπανῶ, ἐξοδεύω  
 dépérissement οὐσ. ἄρσ. ἀπώλεια  
 dépêcher ρ. α'. ἐπισπεύδω, ἐπιταχύνω  
 déplaire ρ. δ'. ἀπαρέσχω  
 déplaîsir οὐσ. ἄρσ. ἀπαρέσχευα, δυσαρέσκεια  
 déplorer ρ. α'. θρηνῶ, αἰχτίζω  
 déployer ρ. α'. ἀναπτύσσω, ἐκδηλῶ  
 déposer ρ. α' ἀποθέτω, καταθέτω  
 dépossédé-e π. μ. ἀποστερηθεὶς  
 dépouille οὐσ. θηλ. δορά (ζῶου), λάφυρον, σποδός  
 dépouiller ρ. α'. ἀπογυμνῶ ἐκδύω

dépourvue-e π. μ. ἐστερημένος, ἐνδεής  
 dépravation οὐσ. θηλ. ἀλλοίωσις, διαφθορά  
 depuis πρόθ. ἀπὸ ἐπίρ. ἔκτοτε  
 député οὐσ. ἄρ. πρεσβευτής, ἀπεσταλμένος  
 déraciner ρ. α'. ἐκρίζωνω  
 dérober ρ. α' ὑποζλέπω, ἀφαιρῶ  
 déroger ρ. α'. μετατρέπω, συγκαταβαίνω  
 dérouler ρ. α'. ἀνελίσσω, ἐκτυλίσσω  
 dérouté οὐσ. θηλ. ἥττα, καταστροφή  
 désaltérer ρ. α' ποτίζω, δροσίζω  
 désapprendre ρ. δ' ἀπομανθάνω, λησμονῶ  
 désarmer ρ. α'. ἀφοπλίζω  
 désavouer ρ. α'. ἀπαρνούμαι, ἀποδοκιμάζω  
 descendre ρ. δ'. καταβιβάζω, καταβαίνω  
 désert-e ἐπ. ἔρημος οὐσ. ἔρημος  
 désespérer ρ. α' ἀπελπίζω, ἀπογοητεύομαι  
 désigner ρ. α'. ὀρίζω, προσδιορίζω  
 désir οὐσ. ἄρσ. ἐπιθυμία, πόθος  
 désirer ρ. α' ἐπιθυμῶ, ποθῶ  
 désobéissant-e ἐπίθ. ἀπειθής, ἀπειθαρχός  
 désoler ρ. α' ἐρημώνω. ἀφανίζω  
 désordre οὐσ. ἄρσ. ἀταξία  
 désormais ἐπίρ. ἔκτοτε, τοῦ λοιποῦ  
 dessécher ρ. α'. ἀποξηραίνω  
 dessein οὐσ. ἄρσ. σχέδιον  
 desserrer ρ. α'. ξεσφίγγω, χαλαρώνω  
 destin οὐσ. ἄρσ. μοῖρα, περὶ-μένον  
 destiner ρ. α'. προορίζω  
 détacher ρ. α'. ἀποσπῶ  
 détail οὐσ. ἄρσ. λεπτομέρεια  
 détour οὐσ. ἄρσ. στροφή, ἐλιγμός  
 détourner ρ. α'. μεταστρέφω, διαστρέφω  
 dette οὐσ. θηλ. χρέος, ὀφειλή  
 détresse οὐσ. θηλ. ἀπορία, ἀμχανία  
 détruire ρ. δ'. καταστρέφω

deuil οὐσ. ἄρσ. πένθος  
 devancer ρ. α'. προηγούμεναι, προ-  
 πορεύεσθαι  
 développer ρ. α'. ἀναπτύσσω, ἐκ-  
 τυλίσσω  
 devenir ρ. β'. γίνεσθαι, ἀποβαίνω  
 devlner ρ. α'. μαντεύω, προφη-  
 τέω  
 devise οὐσ. θηλ. ἐμβλημα  
 devoir ρ. γ'. ὀφείλω, χρεωστῶ  
 dévouer ρ. α'. ἀφοσιῶ, ἀφιερῶ  
 dextérité οὐσ. θηλ. δεξιότης  
 diamant οὐσ. ἄρσ. ἀδάμας  
 différer ρ. α'. ἀναβάλλω  
 difficulté οὐσ. θηλ. δυσκολία  
 digne ἐπίθ. ἄξιος  
 dignité οὐσ. θ. ἄξια, ἀξιοπρέπεια  
 diligent-e ἐπίθ. ταχύς, προθύμος  
 δραστήριος  
 diriger ρ. α'. διεύθυνω, ὁδηγῶ  
 discerner ρ. α'. διακρίνω, χωρίζω  
 discipline οὐσ. θηλ. πειθαρχία,  
 διευσθέτησις  
 disette οὐσ. θηλ. σιτοδεία, στέ-  
 ρησις  
 disparaître ρ. δ'. ἐξαφανίζομαι  
 ἐκλείπω  
 dispos ἐπίθ. εὐκίνητος, παιδρὺς  
 disposer ρ. α'. κατατάσσω, τα-  
 κτοποιῶ  
 disputer ρ. α'. ἀμφισβητῶ  
 disséminer ρ. α'. διασπείρω  
 dissimuler ρ. α'. ἀποκρύπτω, ὑ-  
 ποκρίνομαι  
 dissiper ρ. α'. διασκορπίζω, δια-  
 λύω  
 distance οὐσ. θ. ἀπόστασις, διά-  
 στιγμα  
 distinction οὐσ. θηλ. διακρίσις,  
 χωρισμὸς  
 distinguer ρ. α'. διακρίνω, χω-  
 ρίζω  
 distraît-e ἐπίθ. ἀφηρημένος, ἀ-  
 πρόσθετος  
 distribuer ρ. α'. διανέμω, δια-  
 θέτω  
 divers-e ἐπίθ. διάφορος, ἄλλοιός  
 divertir ρ. β'. ἀποτρέπω, ἀπο-  
 πλανῶ  
 divin-e ἐπίθ. θεῖος, θεϊκός  
 divinité οὐσ. θηλ. θεότης  
 docile ἐπίθ. ἐδπεινής, εὐάγωγος

docilité οὐσ. θηλ. εὐπειθεια  
 dogme οὐσ. ἄρσ. δόγμα  
 doigt οὐσ. ἄρσ. δάκτυλος  
 domaine οὐσ. ἄρσ. κτήσις, κυ-  
 ριοτης  
 domminer ρ. α'. ἐξουσιάζω, δε-  
 σπάζω  
 dompter ρ. α'. δαμάζω, ὑποτάσσω  
 don οὐσ. ἄρσ. δῶρον  
 donc σύνδ. λοιπόν, ὥστε  
 dorer ρ. α'. χρυσώνω, ἐπιχρυσώνω  
 dorloter ρ. α'. περιποιεῖσθαι, θω-  
 πεύω  
 dorure οὐσ. θηλ. ἐπιχρυσώσις  
 doter ρ. α'. προικίζω, κοσμιῶ  
 doucement ἐπίθ. γλυκέως, ἡδέως  
 douceur οὐσ. θηλ. γλυκύτης  
 douer ρ. α'. διακοσμῶ, προικίζω  
 douleur οὐσ. θηλ. ἄλγος, λύπη,  
 ὀδύνη  
 doute οὐσ. ἄρσ. ἀμφιβολία  
 douter ρ. α'. ἀμφιβάλλω, διστά-  
 ζω  
 doux-ce ἐπίθ. γλυκὺς, ἡδὺς  
 draperie οὐσ. θηλ. ἐρτοῦχον ἔν-  
 δυμα  
 droit-e ἐπίθ. εὐθύς, δίκαιος  
 dur-e ἐπίθ. σκληρός, ὀμός, τρα-  
 χὺς  
 durant πρόθ. κατά, ἐπὶ (διάρκ.)  
 durer ρ. α'. διαρκῶ, παρατείνο-  
 μαι  
 duvet οὐσ. ἄρσ. πτίλον, πούπου-  
 λον

## Ε

Ébats οὐσ. ἄρσ. πληθ. διασκέδα-  
 σις, τέρσις  
 ébranler ρ. α'. σείω, πάλλω, τι-  
 νάσσω  
 écart οὐσ. ἄρσ. ἀπομάκρυνσις,  
 ἐκτροπή  
 échafaud οὐσ. ἄρ. ἱκεῖωμα, ἱκεῖον  
 échalas οὐσ. ἄρσ. στύλος ἀμπε-  
 λου, κάσσαλος  
 échanson οὐσ. ἄρσ. οἰνοχόος  
 éclair οὐσ. ἄρσ. ἀστραπή, λάμψις  
 éclaircir ρ. β'. καθαρίζω, διευ-  
 κρινίζω  
 éclairer ρ. α'. φωτίζω, ὁδηγῶ  
 éclat οὐσ. ἄρσ. θραῦσμα, λάμ-  
 ψις, φῶς



éclater ρ. α'. ἐκρήγνυμαι, λάμπω  
 éclore ρ. δ'. ἀνοίγομαι, ἐκκολά-  
 πτομαι  
 écorce οὐσ. θ. φλοιός, κέλυφος  
 écorcher ρ. α'. ἐκδέρω, γδέρνω  
 écoussais-e ἐπίθ. σχοτιζός  
 écouler ρ. α'. πωλῶ (s') ἐξοδεύο-  
 μαι, ἀναλίσκομαι  
 écouter ρ. α'. ἀκροῶμαι, ἀκούω  
 écraser ρ. α'. συντρίβω, ἀφανίζω  
 écrier (s') κραυγάζω, ἀναβοῶ  
 écueil οὐσ. ἄρσ. σκόπελος  
 écume οὐσ. θηλ. ἀφρός  
 écumeux-umse ἐπίθ. ἀφρώδεις,  
 ἀφρώεις  
 écuver οὐσ. ἄρσ. ὑπασπιστής  
 édifice οὐσ. ἄρσ. οἰκοδόμημα  
 édifier ρ. α'. οἰκοδομῶ  
 édition οὐσ. θηλ. ἐκδόσις  
 édreton οὐσ. ἄρσ. πύλον, σκέ-  
 πασμα ἐκ πύλων  
 effarer ρ. α'. ἐξαγριώνω  
 effectivement ἐπρ. ὄντως, πραγ-  
 ματικῶς  
 effet οὐσ. ἄρσ. ἀποτελέσμαι, ἐπι-  
 τυγία  
 effeuiller ρ. α'. ἐκφυλλίζω, φυλ-  
 λορροῶ  
 efforcer (s') ρ. α'. προσπαθῶ  
 effrayer ρ. α' τρομάζω, ἐκπλήττω  
 effroi οὐσ. ἄρσ. φρίκη, φόβος  
 égal-e ἐπίθ. ἴσος, ὅμοιος  
 égalier ρ. α'. ἐξισώνω, ὁμαλύνω  
 égard οὐσ. ἄρσ. ἐκτίμησις, σε-  
 βασιμός  
 égarer ρ. α' ἀποπλανῶ, ἀποβάλλω  
 égayar ρ. α'. τέρπω, εὐφραίνω  
 églantier οὐσ. ἄρσ. ἀγρία τριαν-  
 ταφυλλία  
 élançer ρ. α'. ἐξακοντίζω  
 élargir ρ. β'. εὐρύνω, πλατύνω  
 élection οὐσ. θηλ. ἐκλογή  
 élégance οὐσ. θηλ. κομψότης,  
 χάρις  
 élégie οὐσ. θηλ. ἐλεγεία  
 éléphant οὐσ. ἐλέφας  
 éloigner ρ. α'. ἀπομακρύνω  
 émanation οὐσ. θηλ. ἀπόρροια,  
 ἐκδήλωσις  
 émaner ρ. α' ἀπορρέω, ἐκπηγάζω  
 embarrass οὐσ. ἄρσ. πρόσκομμα,  
 ἐμπόδιον

embarrasser ρ. α'. ἐμποδίζω,  
 περιπλέκω  
 embrasser ρ. α'. ἐναγκαλίζομαι  
 embrumer ρ. α' ἀμυρῶ, ὀμιχλῶ  
 émoulin οὐσ. θηλ. συγκίνησις  
 émourvoir ρ. γ'. συγκινῶ  
 empanacher ρ. α'. κοσμῶ δια-  
 λοφείον  
 empire οὐσ. ἄρσ. αὐτοκρατορία  
 empêcher ρ. α'. ἐμποδίζω  
 emplit ρ. β'. πληρῶ, γεμίζω  
 emporter ρ. α'. ἀπάγω, κυριεύω  
 empourprer ρ. α'. πορφυρῶνω,  
 βάπτω ἐρυθρόν  
 empresser ρ. α'. σπεύδω, πιέζω  
 emprunter ρ. α'. δανείζομαι  
 empyrée οὐσ. ἄρσ. πύρινος οὐ-  
 ρανός, κατοικία τῶν θεῶν  
 ému-e παθ. μετ. συγκεκνημένος  
 enceinte οὐσ. θηλ. περιβόλος  
 enchanteur ρ. α'. γοητεύω, τέρω  
 endormir ρ. β'. ἀσκομιμίζω  
 endroit οὐσ. ἄρσ. μέρος, θέσις  
 énergie οὐσ. θηλ. ἐνεργητικ-  
 τής, δρᾶσις  
 enerver ρ. α'. ἐκνευρίζω  
 enfance οὐσ. θ. παιδική ἡλικία  
 enfantin-e ἐπίθ. παιδικός  
 enfiler ρ. α'. ὀγκύνω, φουσιώνω  
 enfoncer ρ. α'. βυθίζω  
 enfouir ρ. β'. θάπτο, καταχύνω  
 enfuir ρ. β'. φυγαδεύω, ἀπομα-  
 κρύνω  
 enfumer ρ. σ'. καπνίζω, ἀμαυ-  
 ρώνω  
 engager ρ. α'. ἐνεχειριάζω, δε-  
 σμεύω  
 engouffrer ρ. α'. καταβυθίζω,  
 καταποντίζω  
 engourdir ρ. β' ναρκώνω, ἀμ-  
 βλύνω  
 enivrer ρ. α' μεθύω, μεθύσκο  
 enlacer ρ. α' συμπλέκω, συσφίγγω  
 enlever ρ. α'. ἀνεγείρω, ἀφαιρῶ,  
 ἀπάγω  
 ennui οὐσ. ἄρσ. ἀνία, ἀηδία  
 ennuyer ρ. α'. ἀνιά, ἐνοχλῶ  
 énorme ἐπίθ. τεράστιος, ὑπερ-  
 μεγέθης  
 enrager ρ. α' μαίνομαι, ὀργίζομαι  
 enseignement οὐσ. ἄρσ. διδα-  
 σκαλία



ensevelir ρ. β'. σαβανώνω, ἐν-  
ταφιάζω  
entendre ρ. δ'. ἀκούω, ἐννοῶ  
enterrement οὐς. ἀρσ. ἐνταφια-  
σμός  
entier-ère ἐπίθ. ὁλόκληρος  
entièrement ἐπίθ. ὁλοκλήρως  
entourer ρ. α'. περιβάλλω, πε-  
ρικυκλῶ  
entrailles οὐς. θηλ. πληθ. ἔγ-  
κατα, ἐντόσθια  
entraîner ρ. α'. παρασύρω  
entretien οὐς. ἀρσ. διατήρησις  
entretenir ρ. β'. διατηρῶ συν-  
τηρῶ  
envelopper ρ. α'. καλύπτω, πε-  
ενvers προθ. πρὸς, εἰς [ριβάλλω  
envi οὐς. ἀρσ. (à l'envi) ἐνα-  
μίλλως  
envie οὐς. θηλ. φθόνος, ζήλοτυ-  
πία  
environ ἐπίρ. περίπου' οὐς. πληθ.  
τά περιζώοντα  
environner ρ. α'. περιβάλλω  
envisager ρ. α'. ἐξετάζω, θεωρῶ  
envoie οὐς. θηλ. πτήσις, φυγή,  
ἐξαφάνισις  
envoler (s') ρ. α'. ἀφίπταμαι,  
πετώ  
envoyer ρ. α'. ἀποστέλλω  
épais-ε ἐπίθ. πυκνός  
épaisseur οὐς. πυκνότης  
épancher ρ. α'. ἐκχέω, ἐκχύνω  
épandre ρ. δ'. διαχέω, διασπείρω  
épargner ρ. α'. οἰκονομῶ, φεί-  
δομαι  
éparpiller ρ. α'. διασκορπίζω,  
διασπείρω  
épaule οὐς. θηλ. ὤμος  
éprouner ρ. α'. ζεντῶ, ἐρεθίζω  
épi οὐς. ἀρσ. στάχυς  
épique ἐπίθ. ἐπικός  
époque οὐς. θηλ. ἐποχή  
éprouvable ἐπίθ. φοβερός,  
φρικτός  
éprouvanter ρ. α'. φοβίζω, τρο-  
éproux-ε οὐς. σύζυγος [μάζω  
éprouver ρ. α'. δοκιμάζω  
équirage οὐς. ἀρσ. ἀζολουθία,  
οξευή  
érable οὐς. ἀρσ. σφένδαμνος  
ériger ρ. α'. ἀνεγείρω, ἰδρύω

errer ρ. α'. πλανῶμαι  
erreur οὐς. θηλ. πλάνη  
escadron οὐς. ἀρσ. ἴλη ἱππικῶ  
escale οὐς. θηλ. λιμὴν προμη-  
esclave οὐς. δοῦλος [θειὼν  
escorte οὐς. θηλ. συνοδεία  
espace οὐς. ἀρσ. διάστημα  
espèce οὐς. θηλ. εἶδος  
espérer ρ. α'. ἐλπίζω  
espionage οὐς. καὶ ἐπ. πανούργος  
espoir οὐς. ἀρσ. ἐλπίς  
esprit οὐς. ἀρσ. πνεῦμα  
esquif οὐς. ἀρσ. ἀκάτιον  
esquisser ρ. α'. σχεδιάζω, δια-  
essaim οὐς. ἀρσ. σμήνος [τυπῶ  
essayer ρ. α'. δοκιμάζω  
essence οὐς. θηλ. οὐσία  
essentiel-le ἐπίθ. οὐσιώδη  
essor οὐς. ἀρσ. πτήσις, ὄρμη  
essuyer ρ. α'. σπογγίζω, ὑπο-  
estimer ρ. α'. ἐκτιμῶ [φέρω  
établir ρ. β'. ἰδρύω, ἐγκαθιστῶ  
étaler ρ. α'. ἐξαπλῶ, ἐκθέτω  
éteindre ρ. δ'. σβήνω, κατα-  
étendue οὐς. θ. ἔκτασις [τραῖνω  
éternel-le ἐπίθ. αἰώνιος  
étinceler ρ. α'. σπινθηροβολῶ  
étonner ρ. α'. ἐκπλήττω  
étouffer ρ. α'. ἐνοχλῶ, καταστέλ-  
λω, πνίγω  
étourderie οὐς. θηλ. ἀβουλία,  
ἀφροσύνη  
étourdi-e ἐπίθ. ἀσύνετος, ἄφρων  
étranger-ère ἐπίθ. ξένος, ἀλλό-  
τριος  
étrangler ρ. α'. στραγγαλίζω,  
πνίγω  
étreindre ρ. δ' στενοχωρῶ, πιέζω  
étroit-e ἐπίθ. στενός  
étudier ρ. α'. σπουδάζω, μελετῶ  
évanouir (s') ρ. β'. ἐξαφανίζο-  
μαι, λιποθυμῶ  
éveiller ρ. α'. ἐξυπνῶ, ἀφρυπνίζω  
éventail οὐς. ἀρσ. ῥιπίς, βεντά-  
λια  
évier ρ. α' λίθινος ὄχετος ἐκροῆς  
éviter ρ. α'. ἀποφεύγω  
evoquer ρ. α'. ἐπικαλοῦμαι, ἐν-  
θυμίζω  
exact-e ἐπίθ. ἀκριβής  
exaler ρ. α'. ἀποπνέω  
exalter ρ. α'. ἐξαίρω, ἀνυψῶ

examiner ρ. α'. εξετάζω  
 exception οὐσ. θηλ. εξαίρεσις  
 excessif-ve ἐπίθ. υπερβολικός  
 excuse οὐσ. θηλ. δικαιολογία,  
 ἀπολογία  
 excuser ρ. α'. δικαιολογῶ, συγ-  
 χωρῶ  
 exemplaire οὐσ. ἄρσ. ἀντίτυπον  
 exercer ρ. α'. ἀσκῶ, γυμνάζω  
 exiger ρ. α'. ἀξίω, ἀπαιτῶ  
 exil οὐσ. ἄρσ. ἐξορία  
 exiler ρ. α'. ἐξορίζω, φυγαδεύω  
 exister ρ. α'. ὑπάρχω, ὑφίσταμαι  
 exotique ἐπίθ. ξενικός, ἀλλοδα-  
 πός  
 expédier ρ. α'. ἀποστέλλω, ἐκ-  
 πέμπω  
 expérience οὐσ. θηλ. πείρα  
 expirer ρ. ρ'. ἐκπνέω  
 expression οὐσ. θηλ. ἐκφρασις  
 exquis-e ἐπίθ. ἐξαιρετός, ἐξλε-  
 κτός  
 extension οὐσ. θηλ. ἔκτασις, χα-  
 λάρωσις  
 extérieur-e ἐπίθ. ἐξωτερικός  
 extraire ρ. δ'. ἐξάγω, ἀνασπῶ  
 extrême ἐπίθ. ἔσχατος

## F

Fabuleux-euse ἐπίθ. μυθικός,  
 μυθώδης  
 fâcher ρ. α'. παροργίζω, δυσ-  
 ρεστῶ  
 façon οὐσ. θηλ. εἶδος, μορφή,  
 ὄψος  
 façonner ρ. α'. διαπλάττω, δια-  
 σκενάζω  
 fagot οὐσ. ἄρσ. ἀγκαλὶς, δεμά-  
 τιον (ξύλων)  
 faible ἐπίθ. ἀσθενής, ἀδύνατος  
 faillir ρ. β'. ἔλλειπω, ἀπατάμαι  
 faim οὐσ. ἄρσ. πείνα  
 fait οὐσ. ἄρσ. πρᾶγμα, πρᾶξις,  
 γεγονός  
 faix οὐσ. ἄρσ. ἄχθος, βάρος  
 falloir ρ. γ'. il faut πρέπει. ἀρ-  
 μόζει  
 fatal οὐσ. ἄρσ. φάρος, φανός  
 fange οὐσ. θηλ. πηλός, βόρβο-  
 ρος λάσπη  
 fangeux-euse ἐπίθ. βορβορώ-  
 δης

fantaisie οὐσ. θ. φαντασία, ἰδιο-  
 τροπία  
 fantôme οὐσ. ἄρσ. φάντασμα  
 fardeau οὐσ. ἄρσ. βάρος  
 farine οὐσ. θηλ. ἄλευρον  
 fasciner ρ. α'. βασκαίνω, γοητεύω  
 fatal-e ἐπίθ. μοιραῖος, δολέθριος  
 faubourg οὐσ. ἄρσ. προάστειον  
 faucher ρ. α'. θερίζω, δρεπανίζω  
 fausser ρ. α'. παραποιῶ, παρα-  
 χαράττω  
 faux-sse ἐπίθ. ψευδής, κίβδηλος  
 favori-te ἐπίθ. εὐνοούμενος  
 fécond-e ἐπίθ. γόνιμος  
 féliciter ρ. α'. συγχαίρω  
 ferblanc οὐσ. ἄρ. λευκοσίδηρος,  
 τενεκές  
 ferme ἐπίθ. σταθερός  
 feuillage οὐσ. ἄρσ. φύλλωμα  
 festin οὐσ. ἄρσ. συμπόσιον  
 feston οὐσ. ἄρσ. ἀνθόπλεγμα  
 fétide ἐπίθ. δυσώδης, βαρύνσμος  
 fibre οὐσ. θηλ. ἴς, ψυχικὴ ῥοπή  
 fichu-e ἐπίθ. γελόιος, ἀσχημος  
 fier-ère ἐπίθ. ὑπερήφανος  
 fier ρ. α'. ἐμπιστεύω, ἐμπιστεύο-  
 fièvre οὐσ. θηλ. πυρετός [μαι  
 figure οὐσ. θηλ. μορφή  
 figurer ρ. α' σχηματίζω, εἰκονίζω  
 file οὐσ. θηλ. σειρά, στοίχος,  
 γραμμὴ  
 finance οὐσ. θηλ. χρήματα, πε-  
 filial-e ἐπίθ. υἱικός [ριουσία  
 filou οὐσ. ἄρσ. λωποδύτης  
 firmament οὐσ. ἄρσ. στερέωμα  
 fixer ρ. α' προσηλώνω, στερεώνω  
 flamboyant-e ἐπίθ. πυριφλεγής  
 flamme οὐσ. θηλ. φλόξ  
 flanc οὐσ. ἄρσ. πλευρά  
 flatter ρ. α'. χολακεύω  
 flatteur οὐσ. ἄρσ. κόλαξ  
 flèche οὐσ. θηλ. βέλος  
 flegmatique ἐπ. ψύχραιμος, ἀπα-  
 θής  
 flétrir ρ. β'. μαραίνω, εξασθενῶ  
 flot οὐσ. ἄρσ. κύμα, δίνη  
 flotter ρ. α' κυματίζω  
 fluide ἐπίθ. ὑγρός, ρευστός  
 flûte οὐσ. θηλ. αὐλός  
 foi οὐσ. θηλ. πίστις  
 folâtre ἐπίθ. φιλοπαίγμων, ὁ-  
 στείος

folie οὐσ. θηλ. μανία, παρσφρο-  
σύνη  
fond οὐσ. ἄρσ. βάθος, βάσις  
fondamental-e ἐπίθ. θεμελιώδης  
fonder ρ. α'. θεμελιώνω  
foncer ρ. α' καθιστῶ βαθύτερον  
fontaine οὐσ. θηλ. κρήνη  
forcer ρ. α' πιέζω, ἐκβιάζω, ἀναγ-  
γάζω  
forêt οὐσ. θηλ. δάσος  
former ρ. α'. σχηματίζω  
fort-e ἐπίθ. και ἐπίρ. ισχυρός,  
ισχυρῶς  
foudre οὐσ. θηλ. κεραυνός  
fouet οὐσ. ἄρσ. μάστιξ  
fougue οὐσ. θηλ. ὀρμή, ὀργή,  
παραφορά  
fougueux-euse ἐπίθ. ὀρμητικὸς  
foule οὐσ. θηλ. πλῆθος  
fou, fol-le ἐπίθ. ἄφρων, παρά-  
φρων  
fouiller ρ. α' ἀνασκάπτω, ὀρύσσω  
fourmi (s) οὐσ. θηλ. μύρμηξ  
foyer οὐσ. ἄρσ. ἐστία  
fraîchir ρ. β'. δροσιζώ, ἀνακαι-  
νίζω  
frais-fraîche ἐπίθ. δροσερός, ψυ-  
χρός  
franc-che ἐπίθ. ἐλεύθερος, εἰλι-  
κρινής  
franchise οὐσ. θηλ. εἰλικρίνεια,  
ἀφέλεια  
frapper ρ. α'. κυτπῶ  
frêle ἐπίθ. εὐθραυστος  
frémir ρ. β'. φρίττω, φρικτῶ  
fréquent-e ἐπίθ. συχνός, πυκνός  
fréquenter ρ. α'. συχνάζω, συνα-  
ναστρέφομαι  
fripon-ne ἐπίθ. και οὐσ. ἐπιτή-  
δειος κλέπτης, ἀπατεῶν  
frisson οὐσ. ἄρσ. φρικίασις  
fromage οὐσ. ἄρσ. τυρὸς  
froment οὐσ. ἄρσ. σίτος, σιτηρά  
front οὐσ. ἄρσ. μέτωπον  
fructifier ρ. α'. καρποφορῶ  
fuir ρ. β'. φεύγω  
fuite οὐσ. θηλ. φυγή  
fuiner ρ. α'. καπνίζω, λιπαίνω  
funèbre ἐπίθ. πένθιμος, λυπηρὸς  
fureur οὐσ. θηλ. μανία  
furieux-euse ἐπίθ. μανιώδης  
fusil οὐσ. ἄρσ. ὕπλον, τυφέκιον

futaine οὐσ. θηλ. φουστάνιον  
futur-e ἐπίθ. μελλοντικὸς

## G

Gagner ρ. α'. κερδίζω  
gai-e ἐπίθ. φαιδρός, εὐθύμος  
gaité οὐσ. θ. φαιδρότης, εὐθυμία  
galerie οὐσ. θ. διάδρομος, ὑπό-  
στεγον  
galop οὐσ. ἄρ. καλπασμός ἵππου  
gant οὐσ. ἄρ. χειρὶς, χειρῶντιον  
garde οὐσ. ἄρσ. φύλαξ, θηλ. φυ-  
λακή, λαβή  
gardien οὐσ. ἄρσ. φύλαξ  
garrotter ρ. α'. σφίγγω, δεσμεύω  
gâter ρ. α'. φθείρω, βλάπτω  
gazon οὐσ. ἄρσ. χλόη, λειμών  
gécant-e οὐσ. γίγας  
geler ρ. α'. παγώνω  
gémir ρ. β'. ἀναστενάζω  
génération οὐσ. θηλ. γενεά  
généreux-euse ἐπίθ. γενναῖος  
général οὐσ. ἄρσ. σπάρτον  
génie οὐσ. ἄρσ. πνεῦμα, νοῦς  
gentil-le ἐπίθ. εὐγενής  
gerbe οὐσ. θηλ. δέσμη (στάχυνον)  
δεσμὶς  
gerfaut οὐσ. ἄρσ. γυπτιέραξ  
germe οὐσ. ἄρσ. σπέρμα, σπορά,  
γόνος  
germer ρ. α'. βλαστάνω, φύομαι  
geste οὐσ. ἄρσ. χειρονομία  
gibier οὐσ. ἄρσ. θήραμα, κυνήγι  
girouette οὐσ. θ. ἀνεμοδείκτης  
gîte οὐσ. ἄρσ. οἶκημα, κατοικία  
givre οὐσ. ἄρσ. πάχνη  
glace οὐσ. θηλ. πάγος  
glacer ρ. α'. παγώνω  
glisser ρ. α'. ὀλισθαίνω, γλιστρῶ  
globe οὐσ. ἄρ. σφαῖρα ὑδρόγειος  
glossement οὐσ. ἄρσ. φωνή  
κλώσσησις  
gondole οὐσ. ἄρσ. γόνδολα, ἐνε-  
τικὴ λέμβος  
gouffre οὐσ. ἄρσ. βάραθρον  
gourde οὐσ. θηλ. κολοκύνθη,  
φλασκίον  
goûter ρ. α'. γεύομαι, δοκιμάζω  
gouvernail οὐσ. ἄρσ. πηδάλιον  
gouverner ρ. α'. κυβερνῶ  
grâce οὐσ. θηλ. χάρις  
gracieux-euse ἐπίθ. χαριεὶς

grain οὐσ. ἄρσ. κόκκος, σπόρος  
graisse οὐσ. θηλ. πάχος  
gramen οὐσ. ἄρσ. ἄγρωστις, γρα-  
grandir ρ. β'. μεγαλύνω [σίδι  
grange οὐσ. θηλ. αυτοβολών,  
ἀγροῶν  
granit οὐσ. ἄρσ. γρανίτης, σκλη-  
ρός λίθος  
grappe οὐσ. θηλ. βότρυς, στα-  
φυλή  
grappiller ρ. α' ῥαγολογῶ, χαρ-  
gras-se ἐπίθ. παχὺς [ποῦμαι  
grave ἐπίθ. βαρὺς, σοβαρὸς  
gravité οὐσ. θηλ. βαρύτης, σο-  
βαρότης  
gré (à son gré) ἐπιρ. ἔκφρ. ἐξου-  
σίως  
grille οὐσ. θηλ. κιγκλίς, δούραζ-  
τον  
grimace οὐσ. θηλ. μορφασμὸς  
grimper ρ. α' ἀναρριχῶμαι  
gris-e ἐπίθ. γραιός, ψαρός, ὑπο-  
μέθυσος  
gronder ρ. α' ἐπιτιμῶ, χροτῶ  
gros-se ἐπίθ. χονδρός  
grossir ρ. β'. γίνομαι χονδρός,  
αὐξάνω  
guère ἐπίρ. σχεδόν  
guerre οὐσ. θηλ. πόλεμος  
guerrier ère ἐπίθ. πολεμιστής  
guérir ρ. β'. θεραπεύω  
guider ρ. α' ὁδηγῶ

## H

Habile ἐπίθ. ἐπιδέξιος  
habileté οὐσ. θηλ. ἐπιδεξιότης  
habit οὐσ. ἄρσ. ἐνδυμα  
habiter ρ. α' κατοικῶ  
habitude οὐσ. θηλ. συνήθεια  
haillon οὐσ. ἄρσ. ῥάκος  
haïr ρ. β'. μισῶ  
haleine οὐσ. θηλ. πνοή, εἰσπνοή  
hâle οὐσ. ἄρσ. ἡλιόκαυμα  
haletant-e ἐπίθ. ἀσθμαίνων  
hameau οὐσ. ἄρσ. χωρίον πολί-  
haranguer ρ. α' δημογορῶ [χη  
hardi-e ἐπίθ. τολμηρός, θρασύς  
harmonieux-euse ἐπ. ἁρμονιζὸς  
hasard οὐσ. ἄρσ. τύχη, σύμπτω-  
σις  
hasarder ρ. α' ῥιπρροζινδυνεύω  
hâter ρ. α' ἐπισπεύδω, ταχύνω

hautain-e ἐπίθ. ὑψηλόφρων, ἀγέ-  
ρωχος  
hémisphère οὐσ. ἡμισφαίριον  
herbage οὐσ. ἄρσ. λειμῶν, νομή  
ζῶων  
herbe οὐσ. θηλ. χλόη, πόα  
hérisser ρ. α' φρίσσω, καλύπτω  
héritage οὐσ. ἄρσ. κληρονομία  
héritier-ère οὐσ. κληρονόμος  
herse οὐσ. θηλ. βολοκόπος  
hésiter ρ. α' διστάζω, ἐνδοιάζω  
hêtre οὐσ. ἄρ. φηγός (δένδρον)  
heurter ρ. α' προσκρούω, προ-  
histoire οὐσ. θ. ἱστορία [βάλλω  
honnête ἐπίθ. τίμιος  
honorer ρ. α' τιμῶ, ἐκτιμῶ  
honte οὐσ. θηλ. αἰδώς, αἰσχύνη  
honteux-euse ἐπίθ. αἰδήμων,  
αἰσχρὸς  
hormis προθ. ἐκτός, πλὴν, ἐάν  
horreur οὐσ. θηλ. φρίκη, τρόμος  
horrible ἐπίθ. φρικώδης, βδελυ-  
hors προθ. ἔξω, ἐκτός [ρὸς  
hospitalité οὐσ. θηλ. φιλοξενία  
hôte-sse οὐσ. ξένος, ξενιζόμενος  
housard οὐσ. ἄρσ. οὐσάρος, ἰπ-  
πεὺς Οὐγγρος  
houx οὐσ. ἄρσ. κρίνος, ὀξυμυρ-  
σίνη  
huis οὐσ. ἄρσ. θύρα à -clos)  
ξεκλεισμένων τῶν θυρῶν  
huissier οὐσ. ἄρ. θυρωρός, κλη-  
τήρ  
humain-e ἐπίθ. ἀνθρώπινος, γι-  
λάνθρωπος  
humaniste οὐσ. ἄρσ. ἀνθρωπι-  
στής  
humanité οὐσ. θηλ. ἀνθρωπι-  
humble ἐπίθ. ταπεινός [σιμός  
humer ρ. α' ροφῶ, εἰσπνέω  
humeur οὐσ. θηλ. χυμὸς, ἰδιοσυγ-  
humide ἐπίθ. ὕγρος [χρασία  
humilier ρ. α' ταπεινώνω

## I

Idéal-e ἐπίθ. ἰδανιζὸς οὐσ. ἰδανι-  
ignorance οὐσ. θηλ. ἄγνοια [ζὼν  
ignorer ρ. α' ἄγνοω  
île οὐσ. θηλ. νήσος  
illuminer ρ. α' φωτίζω, διαφώ-  
ilot οὐσ. ἄρσ. νησίς [τίζω  
illusoire ἐπίθ. δόλιος, ἀτατηλὸς

image οὐσ. θηλ. εἰκών  
 imaginaire ἐπίθ. φαντασιώδης  
 imiter ρ. α'. μιμοῦμαι  
 immense ἐπίθ. ἀπέραντος, ἄπει-  
 ρος  
 immoler ρ. α' θυσιάζω, σφαγιαζώ  
 immobile ἐπίθ. ἀκίνητος  
 imparfait-e ἐπίθ. ἀτελής  
 impertinant-e ἐπ. ἀνθάδης, προ-  
 πετής  
 impétueux-euse ἐπίθ. ὀρμητικός  
 importance οὐσ. θ. σπουδαιότης  
 imposer ρ. α'. ἐπιβάλλω  
 impôt οὐσ. ἄρσ. φόρος, δασμός  
 impression οὐσ. θηλ. ἐντύπωσης  
 imprévu-e ἐπίθ. ἀπροβλεπτός  
 imprudent-e ἐπίθ. ἀσύνετος  
 impuissance οὐσ. θηλ. ἀδυναμία  
 inattendu-e ἐπίθ. ἀπροσδόκητος  
 inaugurer ρ. α'. ἐγκαινιάζω  
 incarner ρ. α'. ἐνσωματώνω  
 incapable ἐπίθ. ἀδύνατος, ἀνίκανος  
 incliner ρ. α'. κλίνω, ἐγκύπτω  
 incommode ἐπ. δυσχερής, ὀχλη-  
 inconnu-e ἐπίθ. ἀγνώστος [ρός  
 inconstant-e ἐπίθ. ἀσταθής  
 indéfiniment ἐπ. ἀορίστος  
 indifférent-e ἐπίθ. ἀδιάφορος  
 indigne ἐπίθ. ἀνάξιος  
 indigner (se) ρ. α'. ἀγανακτῶ  
 indiquer ρ. α'. δείκνυμι, δηλῶ  
 indiscret-ète ἐπίθ. ἀδιάκριτος  
 indiscernable ἐπίθ. ἀγνώριστος  
 indiscretion οὐσ. θ. ἀδιακρισία  
 inébranlable ἐπίθ. ἀκλόνητος  
 ineffaçable ἐπίθ. ἀνεξάλειπτος  
 inexact-e ἐπίθ. ἀνακριβής  
 inexprimable ἐπίθ. ἀνέκφραστος  
 inévitable ἐπίθ. ἀναπόφευκτος  
 infaillible ἐπίθ. ἀλάνθαστος  
 infâme ἐπίθ. ἄτιμος, αἰσχρὸς  
 fécond-e ἐπίθ. ἄγονος, στειρός  
 infini-e ἐπίθ. ἀπέραντος  
 infinité οὐσ. θηλ. τὸ ἄπειρον,  
 πλῆθος  
 inflexible ἐπίθ. ἄκαμπτos, ἀδυ-  
 σόπητος  
 influencer ρ. α'. ἐπιδρῶ, ἐπηρεάζω  
 infortune οὐσ. θηλ. ἀτυχία, δυσ-  
 τύχημα  
 ingénieux-euse ἐπ. εὐφυής, ἐπι-  
 μελής

ingrat-e ἐπίθ. ἀχάριστος, ἀγνώ-  
 μων  
 ingratitude οὐσ. θηλ. ἀχαριστία  
 inhabité-e ἐπίθ. ἀκατοίκητος  
 inimitable ἐπίθ. ἀμίμητος  
 initiative οὐσ. θ. πρωτοβουλία  
 initier ρ. α' μὲν, εἰσάγω, κατηγῶ  
 injurier ρ. α' ὀβριζώ, προσβάλλω  
 injuste ἐπίθ. ἀδίκος  
 injustice οὐσ. θηλ. ἀδικία  
 innocent-e ἐπίθ. ἀθῶος  
 innombrable ἐπίθ. ἀναρίθμητος  
 inonder ρ. α'. πλημμυρῶ  
 inoui-e ἐπίθ. ἀνηχουστος  
 inquiétude οὐσ. θηλ. ἀνησυχία  
 insecte οὐσ. ἄρσ. έντομον  
 insensible ἐπίθ. ἀναισθητός  
 insolent-e ἐπίθ. προπετής, ἀν-  
 θάδης  
 insouciant-e ἐπίθ. ἀμέριμος,  
 ἄφροντις  
 installer ρ. α'. ἐγκαθιστῶ  
 inscription οὐσ. θηλ. ἐπιγραφή  
 inspirer ρ. α'. ἐμπνέω  
 instinct οὐσ. ἄρσ. ένστικτον  
 instruction οὐσ. θηλ. ὁδηγία,  
 διδασκαλία  
 instruire ρ. α'. διδάσκω, ὁδηγῶ  
 intelligence οὐσ. θηλ. εὐφυΐα  
 intérêt οὐσ. ἄρσ. συμφέρον  
 interposer ρ. α'. παρεμβάλλω  
 intervalle οὐσ. ἄρσ. διάστημα  
 intercepter ρ. α'. ἀποκλείω, πα-  
 ρεμποδίζω  
 interroger ρ. α'. ἐρωτῶ  
 interrompre ρ. δ'. διακόπτω  
 intime ἐπ. ἐσώτατος, ένδόμυχος  
 intolérant-e ἐπίθ. μισαλλόδοξος  
 intrépide ἐπίθ. ἀτρόμητος  
 inutile ἐπίθ. ἀνοφελής  
 inventer ρ. α'. ἐφευρίσκω  
 investir ρ. β' ἀπονέμω, πολιτορκῶ  
 invisible ἐπίθ. ἀόρατος  
 invincible ἐπίθ. ἀήττητος  
 inviter ρ. α'. καλῶ, προσκαλῶ  
 invoquer ρ. α'. ἐπικαλοῦμαι  
 irradiation οὐσ. θ. ἀκτινοβολία  
 irriter ρ. α'. ἐρεθίζω, ἐνοχλῶ  
 isoler ρ. α'. ἀπομονώνω  
 issu-e οὐσ. θ. καταγωγή, ἔκβασις  
 invoire οὐσ. ἄρσ. ἐλεγεροσποδῶν  
 ivre ἐπίθ. μέθυστος, οἰνοβαρής

**J**

Jalousie οὐσ. θηλ. ζηλοτυπία  
jaloux-se ἐπίθ. ζηλότυπος  
jargonner ρ. α' ὀμιλῶ βαρβάρως  
jarret οὐσ. ἄρσ. ἰγνύς, ἀντζα  
jaser ρ. α'. φλυαρῶ, πολυλογῶ  
jaune ἐπίθ. ζίτρινος, ὠχρὸς  
jaunir ρ. β'. κιτρινίζω, ὠχρῶ  
jeter ρ. α'. ρίπτω  
jeu οὐσ. παίγνιδιον πληθ. ἀγῶνες  
jeune ἐπίθ. νέος  
joindre ρ. δ'. συνάπτω, συνδέω  
jointure οὐσ. θ. κλείδωσις ὀστέων,  
ἔνωσις  
joli-e ἐπίθ. κομάρως, νόστιμος  
jone οὐσ. ἄρσ. σχοῖνος, βοῦρλον  
joncher ρ. α' στρώνω διὰ φύλλων  
joug οὐσ. ἄρσ. ζυγος  
jouir ρ. β'. ἀπολαύω  
jouissance οὐσ. θηλ. ἀπόλαυσις  
joujou οὐσ. ἄρσ. παίγνιον  
juge οὐσ. δικαστής, κριτής  
juger ρ. α'. δικάζω  
jupon οὐσ. θηλ. φοῦστα, χιτῶν  
ποδήρης  
jurer ρ. α' ὀρκίζομαι, βλασφημῶ  
justice οὐσ. θηλ. δικαιοσύνη  
justifier ρ. α'. δικαιολογῶ, αἰ-  
τιολογῶ

**L**

Labeur οὐσ. ἄρ. κόπος, κάματος  
labour οὐσ. ἄρ. ἄροσις, καλλιερ-  
γημένη γῆ  
labouier ρ. α'. καλλιεργῶ  
lacté-e ἐπίθ. γαλακτώδης· νοίε-  
γαλαξίας  
laid-e ἐπίθ. ἄσχημος, δύσμορφος  
laine οὐσ. θηλ. μαλλί, ἔριον  
laisser ρ. α'. ἀφίνω  
lambeau οὐσ. ἄρ. ράκος, κουρέλι  
lamentation οὐσ. θηλ. ὀδυρμός,  
θρηνηφδία  
lance οὐσ. θηλ. λόγχη, δόρυ,  
ἀκόντιον  
lancer ρ. α'. ἔξακοντίζω  
landier οὐσ. ἄρσ. πυροστάτης  
langage οὐσ. ἄρσ. γλῶσσα, διά-  
λεκτος  
langueur οὐσ. θηλ. ἀτονία, ἀδυ-  
ναμία

lanterne οὐσ. θηλ. φανός  
lasser ρ. α'. κουράζω, ἐνοχλῶ  
laurier οὐσ. ἄρσ. δάφνη, νίκη,  
δόξα  
lave οὐσ. θηλ. λάβα (ἡφαιστείου)  
lécher ρ. α'. λείχω, γλύφω  
léger-ère ἐπίθ. ελαφρὸς, ἐπιπό-  
λαιος  
législateur-trice οὐσ. νομοθέτης  
lendemain οὐσ. ἄρ. ἡ ἐπαύριον  
lent-e ἐπίθ. βραδύς, ἡρεμὸς  
léopard οὐσ. ἄρσ. λεοπάρδαλις  
léthargique ἐπίθ. ληθαργικὸς  
levain οὐσ. ἄρσ. ζύμη, προζύμι  
lever ρ. α'. ὑψώνω, σηκώνω  
lézard οὐσ. ἄρσ. σαύρα  
lèvre οὐσ. θηλ. χεῖλος  
licencier οὐσ. ἄρσ. κατάργη-  
lier ρ. α'. δένω, συγδέω [σις  
lierre οὐσ. ἄρσ. κισσός  
lieue οὐσ. θηλ. λεύγα=444 μέτ.  
lieutenant οὐσ. ἄρσ. ὑπολοχαγός,  
τοποτηρητής  
ligue οὐσ. θηλ. σύνδεσμος  
limpide ἐπίθ. καθαρὸς, διαυγής  
linceul οὐσ. ἄρσ. σάβανον  
lingot οὐσ. ἄρσ. ὄγκος μετάλλου  
βῶλος  
lion-ne οὐσ. λέων, -αινα  
liqueur οὐσ. θηλ. ἡδύποτον  
lire ρ. δ'. ἀναγινώσκω  
lis οὐσ. ἄρσ. κρῖνον, λείριον  
lisière οὐσ. θηλ. παρυφή, κρᾶ-  
σπεδον  
liste οὐσ. θηλ. κατάλογος  
livide ἐπίθ. πελιδνός, ὠχρὸς  
loger ρ. α' κατοικίζω, ἐγκαθιστῶ  
logis οὐσ. ἄρσ. οἰκημα, κατᾶ-  
λοι οὐσ. θηλ. νόμος [λῆμα  
lointain-e ἐπίθ. μακρινός  
longueur οὐσ. θηλ. μήκος  
longtemps ἐπίθ. ἐπὶ μακρὸν  
louable ἐπίθ. ἀξιόπαινος  
louange οὐσ. θηλ. ἔπαινος, ἐγ-  
κώμιον  
louer ρ. α'. ἐπαινῶ, ἐγκωμιάζω  
lourd-e ἐπίθ. βαρὺς  
loyal-e ἐπίθ. νόμιμος  
hueur οὐσ. θηλ. λάμψις, φέγγος  
lugubre ἐπίθ. πένθιμος  
luire ρ. δ'. λάμπω, φέγγω  
lumière οὐσ. θηλ. φῶς

lune οὐσ. θηλ. σελήνη  
lustral-e ἐπίθ. καθαυτήριος  
lutter ρ. α'. παλαίω, ἀγωνίζομαι

## M

Machine οὐσ. θηλ. μηχανή  
machoire οὐσ. θηλ. σιαγών  
maigre ἐπίθ. ἰσχνός  
maille οὐσ. θηλ. βρόχος, δίκτυον  
maintenir ρ. β' χειραγωγῶ, δια-  
τηρῶ  
mairie οὐσ. θηλ. δημαρχεῖον  
majesté οὐσ. θηλ. μεγαλειότης  
malgré (moi) πρόθ. παρὰ τὴν  
θέλησίν (μου)  
manche οὐσ. ἀρσ. λαβή, θήλυκ.  
χειρὶς  
manière οὐσ. θηλ. τρόπος  
manœuvrer οὐσ. θηλ. χειρισμός  
ἀρσ. χειρωναξ  
manoir οὐσ. ἀρσ. κατοικία  
manquer ρ. α' λείπω, παραλείπω  
marais οὐσ. ἀρσ. ἔλος, τέλμα  
marécage οὐσ. ἀρσ. ἔλος, τέλμα  
mariage οὐσ. ἀρσ. συνοικέσιον  
marier ρ. α'. ὑπανδρεύω, νυμ-  
φεύω  
maris οὐσ. ἀρσ. (λατιν) θάλασσα  
marmot-te οὐσ. ἀρσ. νήπιον  
masse οὐσ. θηλ. ὄγκος, σωρός,  
ὀλότης  
marque οὐσ. θηλ. σημεῖον, σῆμα  
mât οὐσ. ἀρσ. ἱστός, κατάρτι  
matelas οὐσ. ἀρσ. στρώμα  
matelot οὐσ. ἀρσ. ναύτης  
matériel-le ἐπίθ. ὀλικός  
matière οὐσ. θηλ. ὕλη  
matinal-e ἐπίθ. πρωϊνός, ἑωθινός  
maudire ρ. δ'. καταρῶμαι  
mauvais-e ἐπίθ. κακός  
méchant-e ἐπίθ. κακός  
médecin οὐσ. ἀρσ. ἰατρός  
méditation οὐσ. θηλ. μελέτη  
méditer ρ. α' μελετῶ, σπουδάζω  
mêler ρ. α'. ἀναμιγνύω  
membrane οὐσ. θηλ. μεμβράνη  
membre οὐσ. ἀρσ. μέλος  
mémoire οὐσ. θηλ. μνήμη, ἀρσ.  
σημείωμα  
menace οὐσ. θηλ. ἀπειλή  
ménage οὐσ. ἀρσ. οἰκοσκευή  
mentir ρ. β'. ψεύδομαι

menton οὐσ. ἀρσ. πώγων  
mépriser ρ. α'. περιφρονῶ  
méridien-ne ἐπίθ. μεσημβρινός  
mériter ρ. α'. ἀξίζω  
merveille οὐσ. θηλ. θαῦμα  
mésaventure οὐσ. θ. κακοτυχία  
message οὐσ. ἀρ. ἐντολή, διάγ-  
γελμα  
messe οὐσ. θηλ. λειτουργία  
mesure οὐσ. θηλ. μέτρον  
mesurer ρ. α'. μετρῶ  
métairie οὐσ. θηλ. ἀγροκτήπιον,  
ἐπανλῖς  
métal οὐσ. ἀρσ. μέταλλον  
mets οὐσ. ἀρσ. φαγητόν  
mettre ρ. δ'. θέτω  
meule οὐσ. θηλ. μυλόπετρα, θη-  
mie οὐσ. θ. — amie φίλη [μωνιά  
miette οὐσ. θηλ. ψυχίον  
mieux ἐπίρ. κάλλιον  
milieu οὐσ. ἀρσ. μέσον  
militaire ἐπίθ. στρατιωτικός  
mince ἐπίθ. λεπτός  
mine οὐσ. θηλ. ὄψις, ὄρυγχείον  
ministre οὐσ. ἀρσ. ὑπουργός, ἐκ-  
τελεστής  
mirage οὐσ. ἀρσ. πλάνη, κατοπ-  
τρισμός  
mirer ρ. α'. θεωρῶ, σκοπεύω  
miroir οὐσ. ἀρσ. κάτοπτρον  
misérable ἐπίθ. αἴθλιος  
misère οὐσ. θηλ. αἰθλιότης  
moëlleux-euse ἐπίθ. μυελώδης,  
μαλακός  
mœurs οὐσ. θηλ. πλῆθ. ἥθη  
moindre ἐπίθ. συγκρ. μικρότε-  
ρος, ὀλιγότερος  
moineau οὐσ. ἀρσ. στρουθίον,  
σπουργίτης  
moins ἐπίρ. συγκρ. ὀλιγότερον  
moisir ρ. β'. σαπίζω, μονχλιάζω  
moisson οὐσ. θηλ. θερισμός  
moitié οὐσ. θηλ. ἡμισυ  
mont οὐσ. ἀρσ. λόφος, βουνόν  
monter ρ. α'. ἀναβαίνω  
montrer ρ. α'. δεικνύω  
monture οὐσ. θηλ. ὑποζύγιον  
mordre ρ. δ'. δάκνω, δαγκάνω  
moral-e ἐπ. ἠθικός  
mors οὐσ. ἀρσ. χαλινός  
mortifier ρ. α'. καταλυπῶ  
mot οὐσ. ἀρσ. λέξις



mouche οὐσ. θηλ. μυῖα  
 mouiller ρ. α' βρέχω, καταβρέχω  
 ἀγχυροβολῶ  
 mourir ρ. β'. ἀποθνήσχω  
 mousse οὐσ. ἄρσ. ναυτόπαις θ.  
 βρῦον  
 mouvant ἐπίθ. κινητὸς  
 mouvement οὐσ. ἄρσ. κίνησις  
 muet-te ἐπίθ. ἄσφαλός  
 mugir ρ. β'. μυζῶμαι βρυχῶμαι  
 mûr-e ἐπίθ. ὄριμος  
 muraille οὐσ. θηλ. τείχος  
 mûre οὐσ. θηλ. μῶρον, μῦρο  
 mûrir ρ. β'. ὠριμάζω  
 murmurer ρ. α'. ψιθυρίζω, μουρ-  
 μουρίζω  
 mutiler ρ. α'. ἀκρωτηριάζω  
 mutin οὐσ. ἄρσ. στασιαστής  
 mutiner ρ. α'. στασιάζω  
 mystique ἐπίθ. μυστικὸς

# N

Nage οὐσ. θηλ. κολύμβημα  
 naif-ve ἐπίθ. ἀφελής  
 naître ρ. δ'. γεννῶμαι  
 naseau οὐσ. ἄρ. ρῶθων, μυκτήρ  
 (ζῆφου)  
 natal-e ἐπίθ. γενέθλιος  
 national-e ἐπίθ. ἐθνικὸς  
 natte οὐσ. θηλ. ψάθα  
 nature οὐσ. θηλ. φύσις  
 naufrage οὐσ. ἄρσ. ναυάγιον  
 nébuleux-euse ἐπίθ. νεφελώδης,  
 ὀμυχλώδης  
 négliger ρ. α'. παραμελῶ  
 négociant οὐσ. ἄρσ. ἐμπορευό-  
 μενος  
 net-te ἐπίθ. καθαρὸς  
 neveu οὐσ. ἄρσ. ἀνεψιὸς  
 nid οὐσ. ἄρσ. φωλεά  
 noble ἐπίθ. εὐγενής  
 nouer ρ. α'. συνάπτω, συνδέω  
 nonchalant-e ἐπίθ. νοχελής, ρά-  
 θυμος  
 nourricier-ère ἐπίθ. τροφίμος  
 nourrir ρ. β'. τρέφω  
 nox οὐσ. θηλ. (λατιν). νύξ  
 noyer ρ. α'. πνίγω  
 nu-e ἐπίθ. γυμνός  
 nuage οὐσ. ἄρσ. νέφος  
 nuance οὐσ. θηλ. ἀπόχρωσις  
 nudité οὐσ. θηλ. γυμνότης

nuée οὐσ. θηλ. πυκνή νεφέλη  
 nuir ρ. β'. βλάπτω

# O

Objet οὐσ. ἄρσ. ἀντιζείμενον  
 obliger ρ. α'. ὑποχρεῶναι  
 obscur-e ἐπίθ. σκοτεινός  
 obscur-cir ρ. β'. σκοτίζω  
 observer ρ. α'. παρατηρῶ  
 obstiné-e ἐπίθ. πεισματώδης  
 obtenir ρ. β'. ἐπιτυγχάνω  
 occasion οὐσ. θηλ. εὐκαιρία  
 occident οὐσ. ἄρσ. δύσις  
 océan οὐσ. ἄρσ. ὠκεανός  
 occuper ρ. α'. κατέχω, καταλαμ-  
 odeur οὐσ. θηλ. ὀσμή [βάνω  
 oeil-de-boeuf οὐσ. ἄρσ. προθά-  
 λαμος  
 oeillet οὐσ. ἄρσ- γαρύφαλλον  
 offerse οὐσ. θηλ. προσβολή  
 office οὐσ. ἄρσ. ἐπιθεσία, ἐπάγ-  
 γελμα  
 officier οὐσ. ἄρσ. ἀξιωματικὸς  
 offrir ρ. β'. προσφέρω  
 ombrage οὐσ. ἄρσ. σιά  
 omettre ρ. δ'. παραλείπω, ἀπο-  
 σιωπῶ  
 ondée οὐσ. θηλ. ὄμβρος, βροχή  
 onδαία  
 onduleux-euse ἐπθ. ζυματοειδής  
 opérer ρ. α'. ἐκτελῶ, παράγω  
 opinion οὐσ. θηλ. γνώμη, κρίσις  
 oppression οὐσ. θηλ. πίσις  
 opulence οὐσ. θηλ. πλοῦτος, εὐ-  
 orage οὐσ. ἄρ. θύελλα [πορία  
 ordonner ρ. α'. διατάσσω  
 organisation οὐσ. θ. ὀργάνωσις  
 orgueil οὐσ. ἄρσ. ὑπερηφάνεια  
 oriental-e ἐπίθ. ἀνατολικός  
 ornière οὐσ. θηλ. ἔξις, ἔχνος  
 τροχῶ  
 ornement οὐσ. ἄρσ. κόσμημα  
 osseux-euse ἐπίθ. ὀστεώδης  
 oublier ρ. α'. λησμονῶ  
 ourse οὐσ. ἄρσ. οὐρ  
 Oût οὐσ. ἄρσ. Αὐγούστος (μην)  
 outrage οὐσ. ἄρσ. προσβολή,  
 ὕβρις  
 outrageux-euse ἐπθ. ὕβριστικός  
 outre οὐσ. θηλ. ἄσζος πρόθεσ.  
 πέραν, πέρα  
 ouvrir ρ. β'. ἀνοίγω

outré-cuidance οὐσ. θηλ. ἔπαρ-  
σις, ὑπερηφία

**P**

Pacifique ἐπίθ. εἰρηνικός, φιλή-  
page οὐσ. θηλ. σελῖς [συχος  
paisible ἐπίθ. ἡσυχος, ἡρεμος  
paître ρ. δ'. βόσχω, νέμω  
pâle ἐπίθ. ὀχρός, χλωμός  
palatin-e ἐπ. αὐλικός, παλατινός  
palpable ἐπίθ. ἄπτός, ψηλαφητός  
palpiter ρ. α'. πάλλω, σπαίρω,  
σφαδάζω  
panache οὐσ. ἀρ. λόφος, δέσμη  
πετρῶν  
pantelant-e ἐπ. ἡμιθανής, ἀναί-  
σθητος  
paquebot οὐσ. ἀρσ. ταχυδρομι-  
κὸν ἀντιόπλοιο  
paraître ρ. δ'. φαίνομαι  
parcourir ρ. β'. διατρέχω  
pardessus οὐσ. ἀρσ. ἐπανωφόρι  
ἐπίρ. ὑπεράνω  
pareil-le ἐπίθ. ὅμοιος  
paresse οὐσ. θηλ. ἀμέλεια  
parfait-e ἐπίθ. τέλειος, ἐντελής  
parfois ἐπίρ. ἐνίοτε  
parfum (πρφ.in) οὐσ. ἀρ. ἄρωμα  
paroi οὐσ. θηλ. τοῖχος  
paroisse οὐσ. θηλ. ἐνορία  
parôle οὐσ. θηλ. λόγος  
partager ρ. α'. μοιράζω, κατα-  
νέμω  
particulier-ère ἐπ. ἰδιος, ἰδιαί-  
τερος  
partir ρ. β' ἀπέρχομαι, ἀναχωρῶ  
parure οὐσ. θηλ. κόσμημα, στο-  
λισμός  
passager-ère ἐπίθ. παροδικός,  
μεταβατικός  
passer ρ. α'. μεταβαίνω, διέρχο-  
μαι  
passereau οὐσ. ἀρσ. στρουθίον  
paternel-le ἐπίθ. πατρικός  
patience οὐσ. θηλ. ὑπομονή  
pâtre οὐσ. ἀρσ. ποιμὴν  
patronnet οὐσ. ἀρσ. νεαρός ζα-  
χαροπλάστης  
pâturage οὐσ. ἀρσ. βοσκή, νομή  
paupière οὐσ. θηλ. βλέφαρον  
pauvre ἐπίθ. πτωχός, δυστυχής  
pavot οὐσ. ἀρ. μήκων, παπαρούνα

payer ρ. α'. πληρώνω  
peau οὐσ. θηλ. δέρμα  
pêcher ρ. α'. ψαρεύω  
pêcher ρ. α'. ἄμασιτάνω  
peindre ρ. δ'. ζωγραφίζω  
peine οὐσ. θηλ. ποινή, κόπος  
peintre οὐσ. ἀρσ. ζωγράφος  
penaud οὐσ. καὶ ἐπίθ. ἀλάλος,  
ἐκπληκτος  
pencher ρ. α'. κλίνω, γέρνω  
pendre ρ. δ'. κρεμῶ, ἀναρτῶ,  
ἐξαρτῶ  
pénétrer ρ. α'. εἰσδύω, τρυπῶναι  
penser ρ. α' σκέπτομαι, διανοοῦ-  
μαι  
pensum οὐσ. ἀρσ. γραπτὴ τιμω-  
ρία  
pente οὐσ. θηλ. κλίσις, ῥοπή  
percale οὐσ. θ. περκάλι, χασές  
percer ρ. α'. τρυπῶ, διανοίγω  
perdre ρ. δ'. χάνω, ἀπώλλυμι  
perfection οὐσ. θηλ. τελειότης  
peril οὐσ. ἀρσ. κίνδυνος  
périr ρ. β'. χάνομαι, ἀπώλλυμαι  
perle οὐσ. θηλ. μαργαρίτης  
perron οὐσ. ἀρσ. πλατύσκαλον,  
πρόθυρον  
perspective οὐσ. θηλ. προοπτικὴ  
(γραμμὴ)  
persuader ρ. α'. πείθω  
perte οὐσ. θηλ. ἀπώλεια  
pervers-e ἐπίθ. διεστραμμένος, μο-  
χθηρὸς  
peser ρ. α'. βαρύνω, ζυγίζω  
pétrifier ρ. α'. ἀπολιθώνω  
pétrir ρ. β'. ζυμώνω  
pétulant-e ἐπίθ. εὐκίνητος, γορ-  
γός  
phénix οὐσ. ἀρσ. φοῖνιξ (πηνὸν  
μυθῶδες)  
piaffer ρ. α'. κτυπῶ τὴν γῆν  
καλπάζων  
piastre οὐσ. θηλ. νόμισμα ἀργυ-  
ροῦν, γρόσι  
pie οὐσ. θηλ. κίσσα  
pièce οὐσ. θ. τεμάχιον, κομμάτι  
pieux-euse ἐπίθ. εὐσεβής, ὅσιος  
pique οὐσ. θηλ. λόγχη, δόρυ  
pis ἐπίρ. χειρότερον  
pistolet οὐσ. ἀρσ. πιστόλιον  
piton οὐσ. ἀρσ. ἀκρόρεια, κο-  
ρυφή ὄρους

pitie οὐς. θ. οἶκτος, ἐλεημοσύνη  
 pittoresque ἐπίθ. γραφικός  
 placer ρ. α'. τοποθετῶ  
 plage οὐς. θηλ. παραλία  
 plaindre ρ. δ'. οἰκτῶ, λυποῦ-  
 plaire ρ. δ'. ἀρέσκω [μαι  
 plaisanter ρ. α'. ἀστειεύομαι  
 plaintif-ve ἐπίθ. θρηνώδης, πα-  
 ραπονετικός  
 planche οὐς. θηλ. σανίς  
 planer ρ. α'. μετεωρίζομαι  
 plantureux-euse ἐπίθ. εὐφορος,  
 γόνιμος  
 plâtras οὐς. ἀρσ. σαθρὸν οἰκο-  
 pleine ἐπίθ. πλήρης [δόμημα  
 pleur οὐς. ἀρσ. θρηῖνος  
 pleuvor ρ. γ'. τριτοπρός. βρέχει  
 plomber ρ. α'. μολυνβδῶ  
 plonger ρ. α'. βυθίζομαι  
 ployer ρ. α'. κάμπτω, λυγίζω  
 pluie οὐς. θηλ. βροφή  
 plumage οὐς. ἀρσ. πτέρωμα  
 plupart οὐς. θ. τὸ πλεῖον μέρος  
 roche οὐς. θηλ. θύλακος, τσέπη  
 roids οὐς. ἀρσ. βάρος  
 roignée οὐς. θηλ. δρᾶς, φοῦχτα  
 point ἢ pointe οὐς. ἀρσ. καὶ  
 θηλ. σημεῖον, αἰχμή  
 pointer ρ. α'. σιζῶ, διευσθύνω  
 poitrail οὐς. ἀρσ. στέρνον, στή-  
 θος [ἵππου  
 polaire ἐπίθ. πολικός  
 politesse οὐς. θηλ. εὐγένεια  
 portail οὐς. ἀρσ. πυλὼν, προ-  
 πύλαια  
 portion οὐς. θ. μερίς, μερίδιον  
 portrait οὐς. ἀρσ. εἰκὼν  
 poser ρ. α'. θέτω, τοποθετῶ  
 posséder ρ. α'. ἀποκτῶ, κατέχω  
 posture οὐς. θηλ. σχῆμα, στάσις  
 pot οὐς. ἀρσ. δοχεῖον, χύτρα  
 poudreux-euse ἐπίθ. κονιορτώ-  
 pouffer ρ. α'. καγχάζω [δης  
 pourpre οὐς. θ. πορφύρα, ἐρυ-  
 θρὸν χρῶμα  
 poursuivre ρ. δ'. καταδιώκω,  
 ἐπιδιώκω  
 pousière οὐς. θηλ. κόνις  
 pouvoir ρ. γ'. δύναμις, ἰσχύς  
 prairie θηλ., pré ἀρσ. οὐς. λει-  
 μῶν, λειβάδι  
 précis-e ἐπίθ. ὠρισμένος, ὁητός

précéder ρ. α'. προηγούμεναι, ὑπερ-  
 βαίνω  
 préluder ρ. α'. προανακροῦν,  
 προσχεδιάζω  
 préparer ρ. α'. προπαρασκευάζω  
 présage οὐς. ἀρ. οἰωνός, προάγ-  
 présent-e ἐπίθ. παρὼν [γελμα  
 présenter ρ. α'. παρουσιάζω  
 préserver ρ. α'. προφυλάττω  
 président-e οὐς. πρόεδρος  
 présomptueux-euse ἐπίθ. προ-  
 πετής, ἀνθάδης  
 presser ρ. α'. πιέζω, σφίγγω  
 prestige οὐς. ἀρσ. γόητρον, ἄξιο-  
 πρέπεια  
 prétendre ρ. δ'. ἀπαιτῶ, ἄξιω  
 prêter ρ. α'. δανείζω, τείνω (l'  
 oreille)  
 prêtre-sse οὐς. ἱερεὺς  
 preuve οὐς. θηλ. ἀπόδειξις, δο-  
 κίμασία  
 prévoir ρ. γ'. προβλέπω  
 prison οὐς. θηλ. φυλακή  
 prix οὐς. ἀρσ. τιμή, ἄξια  
 probable ἐπίθ. πιθανός  
 prochain-e ἐπίθ. πλησίος  
 prodige οὐς. ἀρσ. θαῦμα, θαυ-  
 μάσιον  
 prodiguer ρ. α'. σπαταλῶ, δα-  
 produire ρ. δ'. παράγω [πανῶ  
 profit οὐς. ἀρσ. κέρδος, ὠφέλεια  
 profond-e ἐπθ. βαθύς, ἐμβριθής  
 profusion οὐς. θηλ. ἀφθονία,  
 δαψίλεια  
 proie οὐς. θηλ. λεία, λάφυρον  
 projet οὐς. ἀρσ. σχέδιον  
 prolonger ρ. α'. προεκτείνω, ἐπι-  
 μηκύνω  
 promener (se) ρ. α'. περιπατῶ  
 promettre ρ. δ'. υπόσχομαι  
 promontoire οὐς. ἀρσ. ἀκρωτή-  
 ριον  
 prompt-e ἐπίθ. ταχύς, ἔτοιμος,  
 πρόθυμος  
 propager ρ. α' πληθύνω, διαδίδω  
 propice ἐπίθ. εὐμενής, προση-  
 νής, ἐπεικής  
 propos οὐς. ἀρ. λόγος, εὐκαιρία  
 prose οὐς. θηλ. πεζογράφημα  
 protéger ρ. α'. προστατεύω  
 providence οὐς. θηλ. πρόνοια  
 prudent-e ἐπ. συνειτός, φρόνιμος

prunelle οὐσ. θηλ. κόρη ὀφθαλ-  
public-que ἐπίθ. δημόσιος [μοῦ  
pudeur οὐσ. θ. αἰδώς, σεμνότης  
puissance οὐσ. θηλ. δύναμις  
punir ρ. β'. τιμωρῶ  
pur-e ἐπίθ. ἄγνός, καθαρός

Q

Quartier οὐσ. ἄρσ. συνοικία, τε-  
τράγωνον  
querelle οὐσ. θ. ἔρις, φιλονεικία  
quitte ἐπίθ. ἔξωφλημένος, ἐλεύ-  
θερος χρέους  
quitter ρ. α'. ἐγκαταλείπω  
quotidien-ne ἐπίθ. καθημερινός

R

Raboteux-euse ἐπίθ. ἀνώμαλος,  
τραχύς  
racheter ρ. α'. εξαγοράζω, ἔξω-  
race οὐσ. θηλ. γενεά [νοῦμαι  
racine οὐσ. θηλ. ρίζα  
radieux-euse ἐπίθ. ἀκτινοβόλος,  
λαμπρός  
rage οὐσ. θ. λύσσα, ὀργή, μανία  
raider ρ. β'. τεντώνω, σκληρύνω,  
ἀντέχω  
railler ρ. α'. σζώπω, χλευάζω  
raisonner ρ. α' σκέπτομαι, κρίνω  
râler ρ. α'. ῥογχάζω, ῥοχαλίζω  
ramage οὐσ. ἄρσ. κελάδημα  
ramasser ρ. α'. μαζεύω, συνα-  
θροίζω  
rameau οὐσ. ἄρσ. κλαδίσκος,  
κλώνος  
ramener ρ. α'. ἐπαναφέρω  
ramer ρ. α'. κωπηλατῶ  
rampier ρ. α'. ἔρπω, σύρομαι  
ranger ρ. α'. τοποθετῶ, τακτο-  
rapide ἐπίθ. ταχύς [ποιῶ  
rappeler ρ. α'. ἀνακαλῶ, καλῶ  
ὀπίσω  
rapport οὐσ. ἄρσ. εἰσόδημα, εἰ-  
σφορά  
rapporter ρ. α' ἐσοδεύω, εἰσφέρω  
rapprocher ρ. α'. προσεγγίζω  
rare ἐπίθ. σπάνιος  
raser ρ. α'. ξυρῶ  
rassembler ρ. α'. συλλέγω, συνα-  
rassurer ρ. α' διαβεβαιῶ [θροίζω  
rat οὐσ. ἄρσ. ποντικός  
ratafia οὐσ. ἄρσ. ρακή

ravin οὐσ. ἄρ. χαράδρα, φάραγξ  
raver ρ. β' ἀρπάζω, συναρπάζω.  
θέλω  
rayer ρ. α'. χαράσσω, ἐξαλείφω,  
rayon οὐσ. ἄρ. ἀκτίς [σβήνω  
réalité οὐσ. θηλ. πραγματικότητα  
rebâtir ρ. β'. ἀνοικοδομῶ, κτίζω  
πάλιν  
rebelle ἐπίθ. καὶ οὐσ. ἀντάρτης,  
στασιαστής  
recéler ρ. α'. ἐγκλείω, κρύπτω  
recevoir ρ. γ'. δέχομαι, λαμβάνω  
réchauffer ρ. α'. ἀναθερμαίνω,  
ξαναζεσταίνω  
rechercher ρ. α' ἀναζητῶ, ἐκζητῶ  
récit οὐσ. ἄρσ. διήγησις  
récolte οὐσ. θηλ. συγκομιδή  
récompence οὐσ. θηλ. ἀμοιβή  
reconnaitre ρ. δ'. ἀναγνωρίζω  
recoucher ρ. α'. κατακλίνω, ἐπι-  
κλίνω  
recourber ρ. α'. ἀνακυρτῶ, ἀνα-  
κάμπω  
recueillir ρ. β'. συγκομίζω, δέ-  
χομαι  
reculer ρ. α'. ἀπομακρύνομαι,  
ὀπισθοδρομῶ  
redouter ρ. α' φοβοῦμαι, πτοού-  
μαι  
réduire ρ. δ'. συστέλλω, μειώνω  
réel-le ἐπίθ. πραγματικός  
reflet οὐσ. ἄρσ. ἀντανάκλασις,  
ἀντανύγεια  
réfléchir ρ. α'. ἀντανακλῶ, ἀν-  
τανγάζω  
refuge οὐσ. ἄρσ. κρησφύγετον  
régal οὐσ. ἄρσ. εὐωχία, ἐστίασις  
régir ρ. β'. διοικῶ, διευθύνω  
regretter ρ. α'. λυποῦμαι, θλί-  
βομαι  
régulier-ère ἐπίθ. κανονικός  
rein οὐσ. ἄρσ. νεφρός, ὄσφυς  
rejaillir ρ. β' ἀναβρύω, ἀναβλύζω  
réjouir ρ. β'. εὐφραίνω, τέρπω  
répudier ρ. α'. ἀποβάλλω, ἀπο-  
κρούω  
relâcher ρ. α'. χαλαρώνω, ξε-  
σφίγγω  
relever ρ. α'. ἀνυψώνω, ἀναση-  
κῶ  
reliques οὐσ. θ. πληθ. λείψανα  
temercier ρ. α'. εὐχαριστῶ

- remettre ρ. δ'. ἐπαναφέρω, φέρω  
 πάλιν  
 remplir ρ. β'. πληρῶ, γεμίζω  
 remords οὐς. ἄρσ. ἔλεγχος συ-  
 νειδήσεως, μετάνοια  
 remuer ρ. α'. κινῶ, κινεῖμαι  
 renard οὐς. ἄρσ. ἄλωπηξ  
 rencontrer ρ. α' συναντῶ, ἀπαντῶ  
 rendre ρ. δ'. ἀποδίδω, καθιστῶ  
 rêner οὐς. θηλ. ἡνίον, πηδάλιον  
 renfermer ρ. α'. ἐγκλείω, περι-  
 κλείω  
 rentrer ρ. α'. εἰσέρχομαι πάλιν  
 renvoyer ρ. α'. ἐπιστρέφω, ἀπο-  
 πέμπω  
 répandre ρ. δ'. σκορπίζω, δια-  
 δίδω  
 réparer ρ. α'. ἐπισκευάζω, ἐπα-  
 νορθώνω  
 repartir ρ. β'. ἀπέρχομαι, ἀνα-  
 ras οὐς. ἄρσ. γεῦμα | χωρῶ  
 repasser ρ. α'. διέρχομαι πάλιν,  
 ἀκονίζω, σιδερώνω  
 repentir (se) ρ. β'. μετανοῶ, με-  
 ταμέλομαι  
 répéter ρ. α'. ἐπαναλαμβάνω  
 replier ρ. α'. ἀναδιπλώνω, ἀνα-  
 πύσσω  
 répliquer ρ. α'. ἀνταπαντῶ, ἀν-  
 τιλέγω  
 replonger ρ. α'. βυθίζω πάλιν,  
 καταδύω  
 répondre ρ. δ'. ἀπαντῶ  
 reposer ρ. α'. ἀναπαύομαι  
 repousser ρ. α'. ἀπορροῦω  
 reprendre ρ. δ'. ἀναλαμβάνω,  
 ἀνακτῶ  
 reprocher ρ. α'. μέμφομαι, κα-  
 τηγορῶ  
 reproduire ρ. δ'. ἀναγενῶ, ἀνα-  
 παράγω  
 reptile ἐπίθ. ἐρπετὸν  
 réserver ρ. α'. ἐπιφυλάσσω  
 résister ρ. α'. ἀνθίσταμαι  
 résoudre ρ. δ'. ἀποφασίζω  
 respecter ρ. α'. σέβομαι  
 respirer ρ. α'. ἀναπνέω  
 resplendir ρ. β' φωτοβολῶ, ἀστρά-  
 ressembler ρ. α'. ὁμοιάζω | πτω  
 ressentiment οὐς. ἄρ. μνησιχακία  
 resserrer ρ. α' σφίγγω, συσφίγγω  
 ressource οὐς. θηλ. πηγὴ, πόρος  
 restaurer ρ. α'. ἀποκαθιστῶ,  
 ἐπανιδρύω  
 rester ρ. α'. μένω, παραμένω  
 retarder ρ. α'. ἀναβάλλω, βρα-  
 δύνω  
 retentir ρ. β'. ἀντηχῶ, ἀντιλαλῶ  
 retirer ρ. α'. ἀποσύρω, ἔλκω  
 retourner ρ. α'. ἐπιστρέφω, με-  
 ταπειθω  
 retracer ρ. α'. ὑποτυπώνω, διη-  
 γοῦμαι  
 retraite οὐς. θηλ. ὑποχώρησις  
 réussir ρ. β'. ἐπιτυχάνω  
 réveiller ρ. α' ἐξυπνίζω, ἐξεγείρω  
 révéler ρ. α'. φανερώω, ἀποκα-  
 λύπτω  
 rêver ρ. α'. ὀνειρεύομαι, ὀνειρο-  
 πολῶ  
 revenir ρ. β'. ἐπανερχομαι  
 réverbérer ρ. α'. ἀνταναλῶ, ἀν-  
 τανγάζω  
 révéler ρ. α'. σέβομαι, εὐλαβοῦ-  
 μαι  
 revivre ρ. δ' ἀναζῶ, ἀναγεννῶμαι  
 revoir ρ. γ'. ἐπαναβλέπω, ξανα-  
 βλέπω  
 révolte οὐς. θηλ. στάσις  
 révolution οὐς. θ. ἐπανάστασις  
 revue οὐς. θηλ. ἐπιθεώρησις  
 rhétorique οὐς. θηλ. ρητορικὴ  
 rhum οὐς. ἄρσ. ροῦμι (ποτὸν)  
 ricaner ρ. α'. σαρκάζω, μυζη-  
 ρίζω  
 riche ἐπίθ. πλούσιος  
 rideau οὐς. ἄρσ. παραπέτασμα,  
 προκάλυμμα  
 rider ρ. α'. ρυτιδῶ, ξαρόνω  
 ridicule ἐπίθ. γελοῖος, καταγέ-  
 λαστος  
 rieur-euse οὐς. καὶ ἐπίθ. φιλό-  
 γελως, γελαστός  
 rire ρ. δ'. γελῶ  
 risée οὐς. θηλ. καγχασμός, χλεύη  
 rivage οὐς. ἄρσ. παραλία  
 rive οὐς. θηλ. ὄχθη  
 roc οὐς. ἄρσ. βράχος  
 roche-r οὐς. θηλ. ἄρσ. βράχος,  
 σκόπελος  
 roitelet οὐς. ἄρσ. τροχίλος, τρυ-  
 ποζάρυδον  
 romain-e ἐπίθ. ρωμαῖος  
 rompre ρ. δ'. θραύω, συντρίβω

ronger ρ. β'. κατατρώγω  
 rostbeef οὐσ. ἄρσ. βόειον ψητόν  
 ζρέας  
 roseau οὐσ. ἄρσ. κάλαμος  
 rosée οὐσ. θηλ. δρόσος  
 rotation οὐσ. θηλ. περιστροφή,  
 περιδίνησης  
 rôti ρ. β'. ψηνῶ, ἔψω  
 roucouler ρ. α'. γουργουρίζω,  
 ἔρωτοτροπῶ  
 rougir ρ. β'. ἐρυθρῶ, κοκκινίζω  
 rouiller ρ. α'. σκωριάζω  
 rouir ρ. β'. διαβρέχω, μουσχεύω  
 rouler ρ. β'. κυλίω, τρέχω  
 routier οὐσ. ἄρσ. ὁδηγός, θαλασσοπόρος  
 rouverir ρ. β'. ἀνοίγω, πάλιν  
 royal-e ἐπίθ. βασιλικός  
 royauté οὐσ. θηλ. βασιλεία  
 rude ἐπίθ. σκληρός, τραχύς  
 rugir ρ. β'. βρυχῶμαι, ὠρυόμαι  
 ruine οὐσ. θ. ἐρείπτιον, λείψανον  
 ruisseau οὐσ. ἄρσ. ρυάξ  
 rumeur οὐσ. θηλ. βοή, θύρυβος  
 rustique ἐπίθ. ἀγροτικός

# S

Sablonneux-euse ἐπ. ἀμυώδης  
 sacré-e ἐπίθ. ἱερός  
 sacrifier ρ. α'. θυσιάζω  
 sage ἐπίθ. φρόνιμος, συνετός  
 saisir ρ. β'. λαμβάνω, κατανοῶ  
 salir ρ. β'. ρυπαίρω, λερώνω  
 salle οὐσ. θηλ. αἴθουσα  
 saluer ρ. β' χαιρετίζω, ἐπευφημῶ  
 salut οὐσ. ἄρσ. χαιρετισμός, σωτηρία  
 salutaire ἐπίθ. σωτήριος  
 sanglot οὐσ. ἄρσ. ὀδυρμός, λυγ-  
 sapin οὐσ. ἄρσ. ἔλατος [μός  
 satisfaire ρ. δ'. ἱκανοποιῶ  
 saucisson οὐσ. ἄρ. σαλάμι, σαλ-  
 saule οὐσ. ἄρ. ἰτέα [τσῶτον  
 sauteler ρ. α'. ὑποσκιρτῶ  
 sauter ρ. α'. πηδῶ, σκιρτῶ  
 sautiller ρ. α'. ὑποσκιρτῶ  
 sauvage ἐπίθ. ἄγριος  
 sauvageon οὐσ. ἄρ. ἄγριον δεν-  
 sauver ρ. α'. σώζω [δρύλλιον  
 savant-e ἐπίθ. σοφός  
 savetier-ère οὐσ. ἐμβαλωματής  
 savoir ρ. γ'. γνωρίζω

savourer ρ. α'. γεύομαι ἡδέως  
 science οὐσ. θηλ. ἐπιστήμη  
 sec-sèche ἐπίθ. ξηρός  
 sein οὐσ. ἄρσ. κόλπος  
 seigneur οὐσ. ἄρσ. κύριος, χωροδεσπότης, μεγαπάν  
 séjour οὐσ. ἄρσ. διαμονή  
 selle οὐσ. θηλ. σάγμα, σέλλα  
 selon πρόθ. συμφώνως  
 semaille οὐσ. θηλ. στορά, χρόνος στοράς  
 sembler ρ. α', ὁμοιάζω, φαίνο-  
 semer ρ. α'. σπείρω [μαι  
 semoir οὐσ. ἄρσ. θύλακος περιέ-  
 χων τὸν σπόρον  
 sénateur οὐσ. ἄρσ. γεροუსιαστής  
 sensation οὐσ. θηλ. αἴσθησις, ἐν-  
 τύπωσις  
 sensé-e ἐπίθ. ἔμφορον, συνετός  
 sensible ἐπίθ. εὐαίσθητος, ὀξύς  
 sentiment οὐσ. ἄρσ. αἰσθημα  
 sentir ρ. β'. αἰσθάνομαι  
 sépulture οὐσ. θηλ. ταφή  
 serein-e ἐπίθ. γαλήνιος, αἰθριος  
 sergent οὐσ. ἄρσ. λοχίας  
 sérieux-euse ἐπίθ. σοβαρός, αξιο-  
 πρεπής  
 sermonnaire οὐσ. ἄρσ. παρανε-  
 τικός, νοητικὸς  
 serpe οὐσ. θηλ. κλαδευτήριον,  
 serrer ρ. α'. σφίγγω [δρεπάνιον  
 servir ρ. β'. ὑπηρετῶ, χρησιμεύω  
 serviteur οὐσ. ἄρσ. ὑπρέτης  
 seuil οὐσ. ἄρσ. οὐδός, κατώφλιο  
 sève οὐσ. θηλ. χυμός, ἡδύτης  
 sévère ἐπίθ. αυστηρός  
 signer ρ. α'. ὑπογράφω  
 signifier ρ. α'. σημαίνω  
 sillon οὐσ. ἄρσ. αὐλάξ  
 sillonner ρ. α'. αὐλακώνω  
 simple ἐπίθ. ἀπλοῦς  
 sincère ἐπίθ. εἰλικρινής  
 singe οὐσ. ἄρσ. πίθηκος  
 singulier-ère ἐπίθ. μοναδικός  
 sitôt ἐπίθ. εὐθὺς ὥς [ἐξαιρετικός  
 situation οὐσ. θηλ. θέσις, κατά-  
 στασις  
 sobre ἐπίθ. λιτός, ἐγκρατής, νη-  
 φάλιος  
 sobriquet οὐσ. ἄρ. παρωνύμιον,  
 παρατσούκλι  
 société οὐσ. θηλ. κοινωνία



soie οὖσ. θηλ. μέταξα  
 soin οὖσ. ἀρσ. φροντίς, μέριμνα  
 soirée οὖσ. θηλ. ἑσπερίς  
 sol οὖσ. ἀρσ. ἔδαφος  
 solaire ἐπίθ. ἡλιακός  
 soldat οὖσ. ἀρσ. στρατιώτης  
 soleil οὖσ. ἀρσ. ἥλιος  
 sollicitude οὖσ. θηλ. φροντίς  
 solide ἐπίθ. στερεός  
 solidaire ἐπίθ. ἀλληλέγγυος  
 solidité οὖσ. θλ. στερεότης, πα-  
 γιότης  
 solitaire ἐπίθ. μόνος, ἔρημος  
 sombre ἐπίθ. σκοτεινός, ζοφερός  
 somptueux-euse ἐπίθ. πολυτε-  
 λής, δαπανηρός  
 songer ρ. α'. σκέπτομαι, διανο-  
 οῦμαι  
 sonner ρ. α'. ἤχῳ, κωδωνίζω  
 sonore ἐπίθ. ἤχηρός, εὐήχης  
 sorcier-ère ἐπίθ. καὶ οὖσ. γόης,  
 μάγος  
 sort οὖσ. ἀρσ. τύχη, μοῖρα  
 sorte οὖσ. θηλ. εἶδος, τρόπος  
 sortir ρ. β'. ἐξέρχομαι, ἐξάγω  
 sot-te ἐπίθ. ἀφρων, μωρός  
 soudain-e ἐπίθ. καὶ ἐπίρ. αἰφνί-  
 διος, αἰφνης  
 soufflet οὖσ. ἀρσ. φυσστήριον,  
 ράπισμα  
 souffrir ρ. β'. ὑποφέρω, βασανί-  
 soulager ρ. α' ἀνακουφίζω [ζομαι  
 soulever ρ. α'. ὑπεγείρω, ἀναση-  
 soulier οὖσ. ἀρ. ὑπόδημα [ζώνω  
 soumettre ρ. δ' υποβάλλω  
 soupirer ρ. α' ἀναστενάζω  
 soupçonner ρ. α' ὑποπτεύω  
 source οὖσ. θηλ. πηγὴ  
 sourciller ρ. α'. συνοφρυοῦμαι  
 sourire ρ. δ'. ὑπογελῶ, μειδιῶ  
 souris οὖσ. θηλ. μῦς, ποντικός  
 ἀρσ. μειδιάμα  
 soutenir ρ. β'. υποβαστάζω  
 soutien οὖσ. ἀρσ. στήριγμα  
 souvenir (se) ρ. β'. ἐνθυμούμαι  
 οὖσ. ἀνάμνησις, ἐνθύμησις  
 souvent ἐπίρ. συνήθως  
 souverain-e οὖσ. καὶ ἐπίθ. зу-  
 ρίσρχος, κυριαρχικός  
 spectateur-trice οὖσ. θεατής  
 splendide ἐπίθ. λαμπρός, φεγγο-  
 βόλος

spiritualiste ἐπίθ. πνευματιστής  
 stabilité οὖσ. θηλ. στερεότης  
 subir ρ. β'. ὑφίσταμαι  
 subit-e ἐπίθ. αἰφνίδιος  
 sublime ἐπίθ. ὑπέροχος  
 submerger ρ. α'. κατακλύζω,  
 πλημμυρῶ  
 succès οὖσ. ἀρσ. ἐπιτυχία  
 succomber ρ. α'. ὑποκύντω  
 suffire ρ. δ'. ἀρκῶ, ἐπαρκῶ  
 suffoquer ρ. α'. ἐρεθίζω  
 suggérer ρ. α'. υποβάλλω, ὑπα-  
 γορεύω  
 suite οὖσ. θηλ. συνέχεια  
 suivre ρ. δ'. ἀκολουθῶ  
 sujet-te οὖσ. ἀρσ. αἰτία, ἐπίθ.  
 ὑπὶχουος  
 superiorité οὖσ. θηλ. ὑπεροχὴ  
 superstition οὖσ. θηλ. δεισιδαι-  
 μονία  
 suppléer ρ. α'. ἀναπληρῶ, συμ-  
 πληρῶ  
 supporter ρ. α'. ὑποφέρω  
 supprimer ρ. α' καταργῶ, ἀφαιρῶ  
 suprême ἐπίθ. ὑπέροχος, ἔσχατος  
 sûr-e ἐπίθ. ἀσφαλής, βέβαιος  
 surabondant-e ἐπ. ὑπεράφθονος  
 surface οὖσ. θηλ. ἐπιφάνεια  
 surhumain-e ἐπίθ. ὑπεράνθρω-  
 surpasser ρ. α' ὑπερβαίνειν [πος  
 surprendre ρ. δ'. ἐκπλήττω  
 surtout ἐπίρ. πρὸ πάντων  
 survenir ρ. β'. ἐπέρχομαι  
 susceptible ἐπίθ. ἐπιδεκτικός,  
 suspect-e ἐπίθ. ὑποπτος [ζικανός  
 suspendre ρ. δ'. ἀναρτῶ, ἀνα-  
 βάλλω, διαζώπω  
 susurrer ρ. α'. ψιθυρίζω

## T

Tâcher ρ. α'. προσπαθῶ  
 taciturne ἐπίθ. σιωπηλός  
 tailleur de pierres οὖσ. ἀρσ.  
 λιθοζόπος  
 taillis οὖσ. ἀρσ. δάσος, λόχη  
 taire (se) ρ. δ'. σιωπῶ  
 talent οὖσ. ἀρσ. ἰδιοφυΐα, προ-  
 τέρημα  
 tantôt ἐπίρ. ἄλλοτε, ὅτε  
 tapisser ρ. α'. στρώνω, ἐπιστρώνω  
 tard ἐπίρ. ἀργά, βραδέως  
 tarir ρ. β'. ξηραίνω, ἐξαντλῶ



tas οὐς. ἄρσ. σωρὸς  
 tasse οὐς. θηλ. ζυπέλλον, κούθος  
 taureau οὐς. ἄρσ. ταῦρος  
 teinte οὐς. θηλ. χρώμα  
 tel-le ἄντων. τοιούτος  
 témoiner ρ. α' μαρτυρῶ, ἀποδει-  
 rémoin οὐς. ἄρ. μάρτυς [κνῶ  
 tempête οὐς. θηλ. θύελλα  
 tenaille οὐς. θηλ. τανάλλια, σι-  
 δηρὰ λαβίς  
 tendresse οὐς. θηλ. στοργή  
 tenir ρ. β'. κρατῶ  
 tentative οὐς. θηλ. ἀπόπειρα  
 tenter ρ. α'. προσπαθῶ  
 terme οὐς. ἄρσ. τέρμα, πέρας,  
 λήξις  
 terminer ρ. α'. τελειώνω, τερμα-  
 terrain οὐς. ἄρ. γήπεδον [τίξω  
 terrestre ἐπίθ. γήϊνος  
 terrible ἐπίθ. τρομερὸς  
 textile ἐπίθ. ὑφάνσιμος  
 thym οὐς. ἄρσ. θυμάρη  
 tiède ἐπίθ. χλιαρὸς  
 tige οὐς. θηλ. στέλεχος (φυτοῦ)  
 timide ἐπίθ. δειλὸς  
 timidité οὐς. θηλ. δειλία  
 tinter ρ. α'. κωδωνίζω  
 titer ρ. α'. σύρω, ἔλκω  
 tomber ρ. α'. πίπτω  
 tonnerre οὐς. ἄρσ. κεραυνὸς  
 toquet οὐς. ἄρσ. πῖλος  
 torrent οὐς. ἄρσ. χεῖμαρρος  
 tort οὐς. ἄρσ. ἄδικον  
 torturer ρ. α'. βασανίζω, τάλαι-  
 πορῶ  
 totalement ἐπίθ. δολοκληρωτικὸς  
 toucher ρ. α'. ἐγγίζω, λαμβάνω  
 touffe οὐς. θηλ. δέμα, δέσμη  
 tour οὐς. ἄρσ. γύρος, θ. πύργος  
 tourelle οὐς. θηλ. πυργίσκος  
 touriste οὐς. ἄρσ. περιηγητὴς  
 tourlourous οὐς. ἄρσ. νεοσύλλε-  
 κτος στρατιωτῆς  
 tourner ρ. α'. περιστρέφωμαι,  
 περιφέρωμαι  
 tourtereau οὐς. ἄρσ. τρυγωνάκι  
 tourterelle οὐς. θηλ. τρυγὼν  
 trace οὐς. θηλ. ἵχνος  
 tracer ρ. α'. χαράττω  
 traduire ρ. δ'. μεταφράζω  
 trafiquer ρ. α'. ἐμπορεύωμαι,  
 αἰσχροκερδῶ

trainer ρ. α'. σύρω, ἔλκω  
 traiter ρ. α'. περιέπω, χειρίζομαι  
 transformer ρ. α' μεταμορφώνω  
 transparent-e ἐπίθ. διαφανής  
 transporter ρ. α'. μεταφέρω  
 traverser ρ. α'. διασχίζω  
 treillis οὐς. ἄρσ. κιγκλῖς  
 trembler ρ. α'. τρέμω  
 trépas οὐς. ἄρσ. θάνατος  
 trépigner ρ. α'. ποδοζοροτῶ  
 trésor οὐς. ἄρσ. θησαυρὸς  
 tresser ρ. α'. πλέκω, βοστυχίζω  
 tribunal οὐς. ἄρσ. δικαστήριον  
 tribune οὐς. θηλ. βῆμα  
 tromper ρ. α'. ἀπατῶ  
 trône οὐς. ἄρσ. θρόνος  
 tropique ἐπίθ. τροπικὸς  
 troubler ρ. α' ταράσσω  
 trouer ρ. α'. τρυπῶ  
 troupe οὐς. θηλ. πληθός, ὁμάς,  
 στρατιά

troupeau οὐς. ἄρσ. ἀγέλη  
 tuer ρ. α'. φονεύω  
 tumultueux-se ἐπίθ. θορυβώδης  
 tutelle οὐς. θηλ. προστασία  
 type οὐς. ἄρσ. τύπος, πρότυπον

## U

Uhlán οὐς. ἄρσ. λοχιοφόρος ἱπ-  
 unanime ἐπίθ. ὁμόφωνος [πνὲς  
 uniquement ἐπίθ. ἀποκλειστικῶς  
 univers οὐς. ἄρσ. σύμπαν  
 universellement ἐπίθ. παγκοσ-  
 urgent-e ἐπίθ. ἐπείγων [μῖως  
 usage οὐς. ἄρσ. χρῆσις  
 user ρ. α'. χρῶμαι, μεταχειρί-  
 ζομαι

## V

Vague ἐπίθ. ἀόριστος, κενός· θ.  
 οὐς. κῆμα  
 vaillance οὐς. θηλ. ἀνδρεία  
 vaincre ρ. δ' νικῶ  
 vain-e ἐπίθ. μάταιος  
 vaisseau οὐς. ἄρσ. πλοῖον  
 valeur οὐς. θηλ. ἀξία  
 vallée οὐς. θηλ. κοιλάς  
 vallon οὐς. ἄρσ. κοιλάς  
 valoir ρ. γ' ἀξίζω  
 vanité οὐς. ματαιοδοξία  
 vanter (se) ρ. α'. καυχῶμαι  
 varier ρ. α'. ποικίλλω

vapeur οὐς. θηλ. ἀτμός· ἄρσεν.  
 ἀτμόπλοιον  
 vase οὐς. ἄρσ. ἀγγεῖον· θ. ἰλὺς  
 vassal-e ἐπίθ. ὑποτελής  
 vaste ἐπίθ. εὐρύς, πλατὺς  
 vaurien οὐς. καὶ ἐπίθ. μηδαμινός  
 végétation οὐς. θηλ. βλάστησις  
 veiller ρ. α'. ἀγρυπνῶ  
 vendange οὐς. θηλ. τρυγητός  
 vengeance οὐς. θηλ. ἐκδίκησις  
 venger ρ. α' ἐκδίζομαι  
 venir ρ. β'. ἐρχομαι  
 vent οὐς. ἄρσ. ἄνεμος  
 vente οὐς. θηλ. πώλησις  
 ventre οὐς. ἄρσ. κοιλία, γαστήρ  
 verdâtre ἐπίθ. ὑποπράσινος  
 verdoyer ρ. α'. πρασινίζω  
 verdure οὐς. θηλ. πρασινάδα  
 véritable ἐπίθ. ἀληθινός  
 vérité οὐς. θηλ. ἀλήθεια  
 vermeil-le ἐπίθ. χρυσόαργυρος (χρ.  
 vers οὐς. ἄρ. στίχος· πρὸθ. πρὸς  
 vertige οὐς. ἄρσ. δίκη, ἴλλινγος  
 vertueux-euse ἐπίθ. ἐνάρετος  
 vêtir ρ. β'. ἐνδύω  
 neuf-ve οὐς. χῆρος  
 vibrer ρ. α'. πάλλω, δονοῦμαι  
 victorieux-euse ἐπίθ. νικηφόρος  
 vider ρ. α'. κενώνω  
 vieillard οὐς. ἄρσ. γέρον· θηλ.  
 vieille  
 vif-ve ἐπίθ. ζωηρός, ζωντανός  
 vigne οὐς. θηλ. ἀμελος  
 vigoureux-euse ἐπίθ. ρωμαλέος

village οὐς. ἄρσ. χωρίον  
 vilain-e ἐπίθ. εὐτελής  
 violon οὐς. ἄρσ. βιολί  
 viril-e ἐπίθ. ἀνδρικός  
 viser ρ. α'. σκοπεῖω  
 visiblement ἐπ. προφανῶς, ἐμ-  
 vision οὐς. θ. ὄραμα [φρανός  
 vitre οὐς. θηλ. ὑελοπίναξ  
 vivement ἐπ. ζωηρῶς  
 vœu οὐς. ἄ. εὐχή, ἐπιθυμία  
 voiler ρ. α'. καλύπτω  
 voisin-e ἐπίθ. καὶ οὐς. γείτων  
 voisinage οὐς. ἄρσ. γειτονεία  
 voir ρ. γ'. βλέπω  
 voix οὐς. θηλ. φωνή  
 vol οὐς. ἄρσ. κλοπή, πτήσις  
 volcan οὐς. ἄρσ. ἠφαίστειον  
 voler ρ. α'. κλέπτομαι, ἵπταμαι  
 volontaire ἐπίθ. καὶ οὐς. ἐκού-  
 σιος, ἐθελοντής  
 volonté οὐς. θηλ. θέλησις  
 volontiers ἐπίθ. ἐκουσίως, εὐχα-  
 ρίστως  
 voltiger ρ. α'. περιίπταμαι  
 volume οὐς. ἄρσ. τόμος, ὄγκος  
 volupté οὐς. θηλ. ἡδυπάτεια,  
 ἡδονή  
 vouloir ρ. α'. ἐπιθυμῶ  
 vrain-e ἐπίθ. ἀληθινός  
 vraisemblable ἐπίθ. πιθανός

## Z

Zélé-e ἐπίθ. ἐπιμελής, ζηλωτής  
 zéphir οὐς. ἄρσ. ζέφυρος

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS ET DES MORCEAUX CITÉS

| AUTEURS              | NUMÉROS ET TITRES DES MORCEAUX                                                        | PAGES |
|----------------------|---------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Andrieux</i>      | 79 Socrate et Glaucon . . . . .                                                       | 116   |
| <i>Arago</i>         | 9 Comment il fut présenté à Napoléon . . . . .                                        | 111   |
| <i>Arnault</i>       | 60 La feuille . . . . .                                                               | 92    |
| <i>Béranger</i>      | 40 Adieux de Marie Stuart . . . . .                                                   | 71    |
|                      | 41 Les souvenirs du peuple . . . . .                                                  | 72    |
| <i>Boileau</i>       | 94 Pyrrhus et Cinéas . . . . .                                                        | 131   |
|                      | 95 Utilité de la critique . . . . .                                                   | 132   |
|                      | 96 Apollon et Homère . . . . .                                                        | 132   |
| <i>Bourget</i>       | 1 Le souvenir des morts . . . . .                                                     | 3     |
| <i>Brizeux</i>       | 42 La fête des morts . . . . .                                                        | 77    |
|                      | 43 Retour au pays natal . . . . .                                                     | 77    |
| <i>Buffon</i>        | 73 Les déserts de l'Arabie Pétrée . . . . .                                           | 108   |
|                      | 74 La vieillesse et la mort . . . . .                                                 | 108   |
| <i>Chateaubriand</i> | 10 Une présentation à la cour . . . . .                                               | 20    |
| <i>Coppée</i>        | 28 Matin d'octobre . . . . .                                                          | 63    |
|                      | 29 Le jardin des plantes . . . . .                                                    | 63    |
|                      | 30 Les aïeules . . . . .                                                              | 64    |
|                      | 31 Croquis d'hiver . . . . .                                                          | 65    |
|                      | 32 J'écris . . . . .                                                                  | 65    |
|                      | 33 Joujoux d'Allemagne . . . . .                                                      | 66    |
| <i>Corneille</i>     | 97 L'honneur de la famille (extrait du Cid) . . . . .                                 | 133   |
|                      | 98 La scène du défi (extrait du Cid) . . . . .                                        | 135   |
|                      | 99 La patriotisme du jeune Horace et celui de Curiace (extrait de l'Horace) . . . . . | 136   |
|                      | 100 Imprécations de Camille (extrait de l'Horace) . . . . .                           | 139   |
| <i>Coulanges</i>     | 14 L'esclave dans la famille Athén. . . . .                                           | 31    |
| <i>Daudet</i>        | 3 Le petit Chose . . . . .                                                            | 7     |
| <i>Delille</i>       | 78 Les enfants au collège . . . . .                                                   | 115   |
| <i>Ducis</i>         | 80 L'amitié. . . . .                                                                  | 118   |
| <i>Fénelon</i>       | 84 Les animaux choisissant un roi . . . . .                                           | 122   |
| <i>Florian</i>       | 81 La pie et la colombe . . . . .                                                     | 119   |

|                                    |    |                                                           |     |
|------------------------------------|----|-----------------------------------------------------------|-----|
| <i>Fontanes</i>                    | 59 | Les mondes . . . . .                                      | 91  |
| <i>Fontenelle</i>                  | 75 | Un peuple gai . . . . .                                   | 111 |
|                                    | 76 | Le soleil, centre de notre système . . . . .              | 112 |
| <i>France</i>                      | 16 | Les humanités . . . . .                                   | 33  |
| <i>Gautier</i>                     | 39 | Pendant la tempête . . . . .                              | 70  |
| <i>Guyau</i>                       | 17 | Le tailleur de pierres . . . . .                          | 36  |
| <i>Hérédia</i>                     | 35 | Maris Stella . . . . .                                    | 67  |
|                                    | 36 | Les Conquérants . . . . .                                 | 68  |
| <i>Hugo</i>                        | 46 | Adieux à ma fille . . . . .                               | 80  |
|                                    | 47 | Le carillon . . . . .                                     | 81  |
|                                    | 48 | Saison des semailles . . . . .                            | 81  |
|                                    | 49 | Après la bataille . . . . .                               | 82  |
|                                    | 50 | A une jeune fille . . . . .                               | 83  |
| <i>Laboulaye</i>                   | 6  | Les oies du bon Dieu . . . . .                            | 13  |
| <i>La Fontaine</i>                 | 86 | Le Laboureur et ses Enfants . . . . .                     | 125 |
|                                    | 87 | Parole de Socrate . . . . .                               | 125 |
|                                    | 88 | Le Corbeau et le Renard . . . . .                         | 126 |
|                                    | 89 | Le Lion et le Rat . . . . .                               | 127 |
|                                    | 90 | La Colombe et la Fourmi . . . . .                         | 127 |
|                                    | 91 | La Mort et le Bûcheron . . . . .                          | 128 |
|                                    | 92 | Le Chêne et le Roseau . . . . .                           | 129 |
|                                    | 93 | Le Berger et la Mer . . . . .                             | 130 |
| <i>Lamartine</i>                   | 55 | Le Chêne . . . . .                                        | 87  |
|                                    | 56 | La Vie Champêtre . . . . .                                | 88  |
|                                    | 57 | Une Journée dans les Champs . . . . .                     | 89  |
|                                    | 58 | Les Laboureurs . . . . .                                  | 89  |
| <i>Lamennais</i>                   | 11 | L'Homme, la Vigne et le Marais . . . . .                  | 23  |
| <i>Laplace</i>                     | 72 | Immensité du Monde . . . . .                              | 106 |
| <i>Laprade</i>                     | 44 | Les Taureaux . . . . .                                    | 78  |
|                                    | 45 | La Vendange . . . . .                                     | 79  |
| <i>La Rochefoucauld</i>            | 85 | La Conversation . . . . .                                 | 123 |
| <i>Leconte de Lisle</i>            | 37 | Nox . . . . .                                             | 69  |
|                                    | 38 | Juin . . . . .                                            | 69  |
| <i>Legouvé</i>                     | 27 | Dandolo . . . . .                                         | 61  |
| <i>Loti</i>                        | 2  | Marin retraité . . . . .                                  | 4   |
| <i>Maintenon</i> <sup>MME</sup> DE | 83 | Sur les Excuses et les Répouses<br>mal à propos . . . . . | 121 |
| <i>Margueritte</i>                 | 5  | Les Adieux du Père . . . . .                              | 11  |
| <i>Moreau</i>                      | 12 | Le Neveu de la Fruitière . . . . .                        | 25  |
| <i>Nerval</i>                      | 13 | Sur un paquebot . . . . .                                 | 28  |
| <i>Nodier</i>                      | 8  | Trois Amis de l'Homme . . . . .                           | 17  |
| <i>Panard</i>                      | 82 | L'Indéscrétion . . . . .                                  | 120 |

|                                  |     |                                                                             |     |
|----------------------------------|-----|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Quinet</i>                    | 18  | Lutèce . . . . .                                                            | 38  |
| <i>Racine</i>                    | 101 | La Vengeance de la Ferfidie (Extrait de l'Andromaque) . . . . .             | 141 |
|                                  | 102 | Suicide d'Hermione et Douleurs d'Oreste (Extrait de l'Andromaque) . . . . . | 144 |
|                                  | 103 | Aveu de l'Amour de Phèdre etc. (Extrait de la Phèdre) . . . . .             | 146 |
| <i>Renan</i>                     | 20  | Le Génie des Races celtiques . . . . .                                      | 41  |
|                                  | 21  | Prière sur l'Acropole . . . . .                                             | 42  |
|                                  | 22  | Le Broyeur de lin . . . . .                                                 | 49  |
| <i>Rollin</i>                    | 77  | Une Leçon de Sobriété . . . . .                                             | 113 |
| <i>Saint-Pierre</i>              | 61  | Un Orage dans l'Ile-de-France . . . . .                                     | 93  |
|                                  | 62  | Clair de Lune . . . . .                                                     | 94  |
|                                  | 63  | Le Retour dans la Patrie . . . . .                                          | 95  |
| <i>Staël (M<sup>me</sup> de)</i> | 23  | Les Ruines de Pompéïa . . . . .                                             | 52  |
|                                  | 24  | Venise . . . . .                                                            | 54  |
|                                  | 25  | Les Lettres consolatrices . . . . .                                         | 56  |
|                                  | 26  | Guillaume Tell . . . . .                                                    | 58  |
| <i>Thierry</i>                   | 15  | Le Dévouement à la Science . . . . .                                        | 32  |
| <i>Tœpffer</i>                   | 7   | Rêverie au Cimetière . . . . .                                              | 15  |
| <i>Verlaine</i>                  | 34  | Chanson d'Automne . . . . .                                                 | 67  |
| <i>Vigny</i>                     | 51  | La Neige . . . . .                                                          | 84  |
|                                  | 52  | Le Cygne endormi . . . . .                                                  | 85  |
|                                  | 53  | La Mort du Loup . . . . .                                                   | 86  |
|                                  | 54  | La Mort de l'Aigle . . . . .                                                | 86  |
| <i>Voltaire</i>                  | 64  | Lettre à M <sup>me</sup> du Deffand . . . . .                               | 97  |
|                                  | 65  | Dédicace de la Henriade à la Reine . . . . .                                | 98  |
|                                  | 66  | A Grétry . . . . .                                                          | 99  |
|                                  | 67  | Le Corridor de la Tentation . . . . .                                       | 99  |
|                                  | 68  | La Dot de la Sœur . . . . .                                                 | 100 |
|                                  | 69  | La Confiance bien placée . . . . .                                          | 102 |
|                                  | 70  | La Pierre accusatrice . . . . .                                             | 103 |
|                                  | 71  | Les Consolations . . . . .                                                  | 104 |
| <i>Zola</i>                      | 4   | Les Semailles dans la Beauce . . . . .                                      | 8   |

## ERRATA

| <u>Page</u> | <u>Ligne</u> | <u>au lieu de</u>     | <u>lisez</u> |
|-------------|--------------|-----------------------|--------------|
| 82          | 16           | 48                    | 49           |
| 83          | 10           | 49                    | 50           |
| 120         | 7            | oorriger              | corriger     |
| 132         | 25           | neufs                 | neuf         |
| ibidem      |              | Appollon              | Apollon      |
| 133         | 5            | invresse              | ivresse      |
| 143         | 32           | sousentendez le titre |              |

SUICIDE D'HERMIONE ET DOULEURS D'ORESTE

# OUVRAGES DU MÊME AUTEUR DÉJÀ PARUS

APPROUVÉS

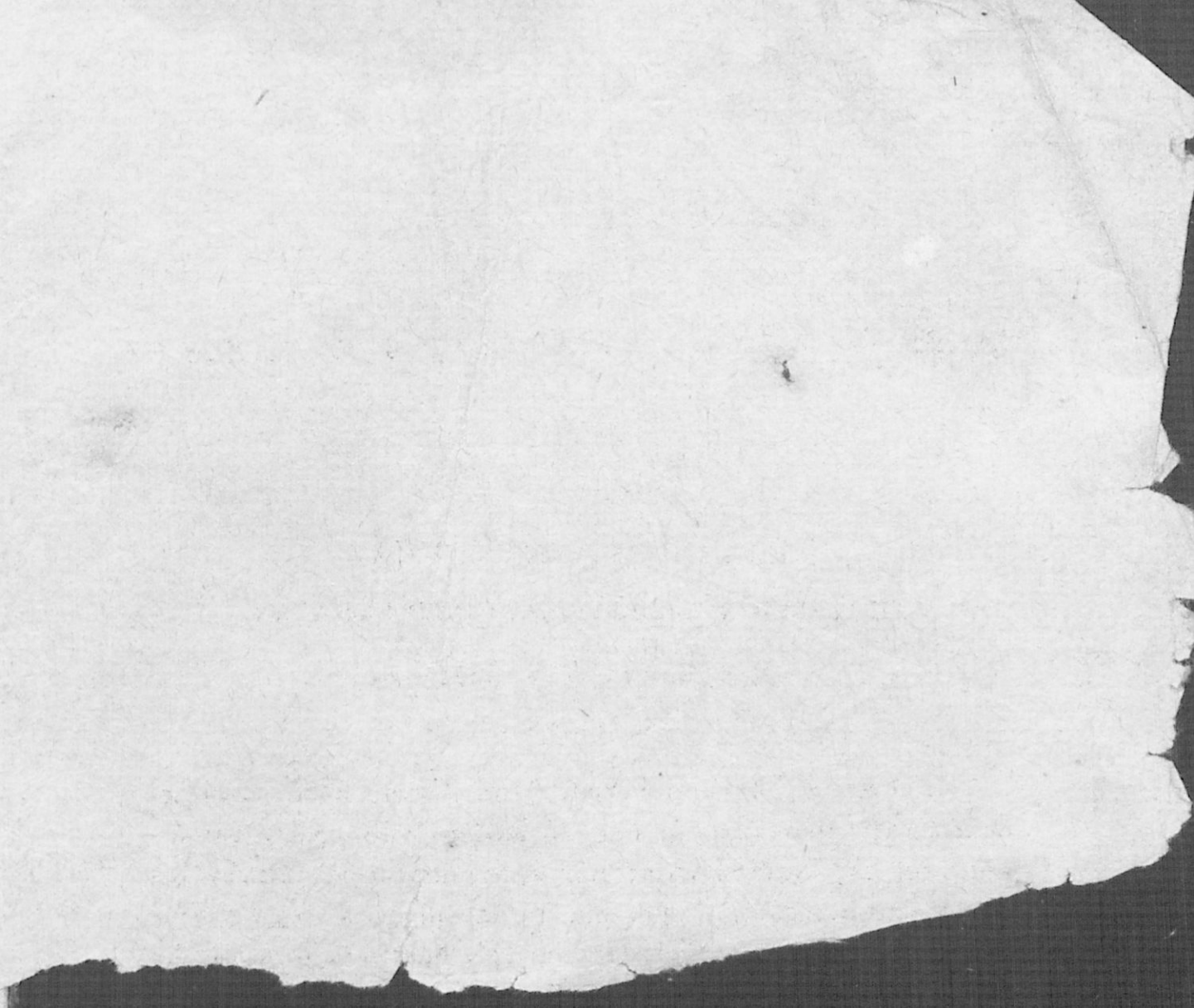
PAR LE CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

---

1. LEÇONS FRANÇAISES (Méthode intuitive pour le cycle inférieur de l'enseignement secondaire), première et deuxième années de langue française, troisième édition illustrée.
  2. GRAMMAIRE FRANÇAISE, pour les 4 classes gymnasiales complétée de 44 exercices sur les plus importants chapitres de la morphologie, première édition.
  3. LECTURES FRANÇAISES
    - I. *Premier Volume*, pour la troisième année de langue française, cinquième édition entièrement refondue et illustrée.
    - II. *Deuxième Volume*, pour la quatrième année de langue française, première édition, illustrée.
    - III. *Troisième Volume*, pour la cinquième année de langue française, troisième édition, entièrement refondue et illustrée.
    - IV. *Quatrième Volume*, pour la sixième année de langue française, deuxième édition entièrement refondue et illustrée. Les ouvrages précédents sont suivis d'un vocabulaire franco-grec, la grammaire d'un vocabulaire greco-français.
  4. ANTHOLOGIE DU THÉÂTRE CLASSIQUE
    - I. *Tragédie*, pour la cinquième année de langue française
    - II. *Comédie*, pour la sixième année de langue française.
  5. HISTOIRE DU COMMERCE, pour les écoles de commerce, rédigée en grec.
-







Αριθ. Πρωτ. 20987  
Διεκπ.

Εν Ἀθήραις τῇ 26 Ἰουνίου 1928

ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑ  
ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΠΑΙΔΕΙΑΣ ΚΑΙ ΘΡΗΣΚΕΥΜΑΤΩΝ

Πρὸς τὸν κ. Ι. Ν. Σιδερεν

Βιβλιοδότην.

Ἐχοντες ὑπ' ὄψει τὸ ἄρθρον 8 τοῦ Νόμου 3438 «περὶ δι-  
δακτικῶν βιβλίων» καὶ τὴν ἀπὸ 25 Μαΐου 1928 προᾶξιν τῆς οἰ-  
κείας ἐπὶ τῆς ἀναθεωρήσεως τῶν ἐγκυκλιζομένων διδακτικῶν βι-  
βλίων ἀπαιτοῦσας ἐγκρίνομεν διὰ τὸ ἀπὸ σήμερον μέχρι τέλους  
1930—1931 χρονικοῦ διαστήματος τὸ ὑφ' ὑμῶν